

ŒUVRES
POSTHUMES
DE
FRÉDERIC II.

TOME V.

ŒUVRES

POSTHUMES

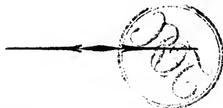
DE

FRÉDERIC II,

ROI DE PRUSSE.

MÉMOIRES

Depuis la Paix de Hubertsbourg en 1763, jusqu'à la fin du partage de la Pologne en 1775.



Amsterdam, 1789.

AVANT-PROPOS.

J'Avois eu lieu de croire que les derniers ouvrages politiques & militaires que je donnerois à la poſtérité, ſeroient ceux qui contiennent ce qui s'eſt paſſé en Europe depuis l'année 1756 juſqu'à l'année 1763, où la paix de Hubertsbourg fut concluе. Après tant de campagnes laborieuſes qui avoient uſé mon tempérament, mon âge avancé commençoit à me faire reſſentir les infirmités qui en étoient les ſuites néceſſaires, me laiſſoit entrevoir comme prochaine la fin de ma carrière, & me faiſoit augurer que les ſeuls ſervices que je pourrois encore rendre à l'état, ſeroient d'effacer, par une adminiſtration ſage & active, les maux infinis que la guerre avoit cauſés dans toutes les provinces de la domination Pruſſienne. On devoit ſe flatter, après les violentes ſecouſſes que l'Europe avoit éprouvées durant la dernière guerre, qu'à tant d'orages ſuccéderoit un temps calme & ſerein. Les puiſſances prépon-

dérantes étoient fatiguées des efforts prodigieux qu'elles avoient été obligées de faire. L'épuisement de leurs finances leur inspira des sentimens de modération qui bannirent ceux de l'animosité auxquels elles ne s'étoient que trop abandonnées. Lasses enfin de tant de travaux inutiles, elles ne désirèrent que l'affermissement de la tranquillité publique. Cette tranquillité étoit plus nécessaire encore à la Prusse qu'au reste de l'Europe, par ce qu'elle avoit porté presque seule tout le fardeau de la guerre. On ne peut se représenter cet état que sous l'image d'un homme criblé de blessures, affoibli par la perte de son sang, & près de succomber sous le poids de ses souffrances ; il lui falloit du régime pour se remettre, des toniques pour lui rendre sa vigueur, & des baumes pour consolider ses plaies. Dans ces conjonctures, le gouvernement n'avoit d'autre exemple à suivre que celui d'un sage médecin, qui, à l'aide du temps, & par des remèdes doux, rétablit les forces d'un corps exténué. Ces considérations étoient si puissantes, que

le gouvernement intérieur de l'état absorba toute mon attention. La nobleſſe étoit dans un état d'épuiſement, le petit peuple ruiné, nombre de villages avoient été brûlés, beaucoup de villes détruites, ſoit par des ſièges, ſoit par des incendiaires apoſtés par l'ennemi ; une anarchie complète avoit bouleverſé tout l'ordre de la police & du gouvernement ; les finances étoient dans la plus grande confuſion ; en un mot, la déſolation étoit générale. Ajoutez à tant d'embarras, que les vieux conſeillers & miniſtres des finances étoient morts durant le cours de cette guerre, & qu'iſolé, pour ainſi dire, & manquant d'aides, je fus obligé de choiſir de nouveaux ſujets, & de les former en même temps aux emplois auxquels je les deſtinois. L'armée ne ſe trouvoit pas dans une meilleure ſituation que le reſte du pays ; dix-ſept batailles avoient fait périr la fleur des officiers & des ſoldats ; les régimens étoient délabrés, & compoſés en partie de déſerteurs, ou de priſonniers de l'ennemi. L'ordre avoit preſque diſparu, & la diſ-

cipline étoit relâchée au point, que nos vieux corps d'infanterie ne valoient pas mieux qu'une nouvelle milice. Il fallut donc penser à recruter les régimens, à y rétablir l'ordre & la discipline, sur-tout à ranimer les jeunes officiers par l'aiguillon de la gloire, pour rendre à cette masse dégradée son ancienne énergie. Le tableau que présentoit la politique n'étoit pas plus flatteur que ceux que nous venons d'exposer. La conduite de l'Angleterre sur la fin de la dernière guerre, avoit rompu notre alliance avec elle ; la paix séparée qu'elle fit avec la France, les négociations qu'elle entama en Russie pour me brouiller avec l'empereur Pierre III, les avances qu'elle avoit faites à la cour de Vienne pour lui sacrifier mes intérêts, toutes ces infidélités ayant dissous les liens qui m'avoient uni à la Grande-Bretagne, me laissoient après la paix générale, isolé & sans alliés en Europe. Cette situation critique ne fut pourtant pas de durée, & sur la fin de l'année 1763, les affaires prirent une face plus favorable. La cour de Russie avoit été

comme étourdie par la révolution ſubite qui s'y étoit faite ; il lui falloit du temps pour reprendre ſes eſprits. A peine la nouvelle impératrice eut-elle aſſuré l'intérieur de ſon gouvernement, qu'elle porta ſes vues plus loin ; elle ſe rapprocha de la Pruſſe : d'abord ce ne furent que des explications ; bientôt le beſoin mutuel de s'unir ne parut plus problématique. Dans le temps que cette négociation commençoit à s'échauffer, mourut Auguſte III, roi de Pologne, & cet événement inattendu fut ſuffiſant pour accélérer la concluſion d'une alliance défenſive entre la Ruſſie & la Pruſſe. L'impératrice voulut diſpoſer à ſon choix de ce trône vacant ; la Pruſſe étoit l'alliée qui pour cette fin lui convenoit le mieux ; auſſi bientôt après, Stanislas Poniatowsky fut-il élu roi de Pologne. Cette élection n'auroit point eu de ſuites fâcheuſes, ſi l'impératrice s'en étoit tenue là ; mais elle exigea de plus, que la république accordât des privilèges conſidérables aux diſſidens. Ces prétentions nouvelles ſoulevèrent toute la Pologne ; les grands

du royaume implorèrent le ſecours des Turcs ; bientôt la guerre s'alluma, & les armées Ruſſes n'eurent qu'à ſe montrer pour vaincre les Muſulmans dans toutes les rencontres. Cette guerre changea tout le ſyſtême politique de l'Europe ; une nouvelle carrière venant à s'ouvrir, il falloit être ſans adreſſe, ou enſeveli dans un engourdiſſement ſtupide, pour ne point profiter d'une occaſion auſſi avantageuſe. J'avois lu la belle allégorie du Boyardo ; je ſaiſis donc aux cheveux l'occaſion qui ſe préſentoit, & à force de négocier, je parvins à indemniſer notre monarchie de ſes pertes paſſées, en incorporant la Pruſſe Polonoiſe dans mes anciennes provinces. Cette acquiſition étoit une des plus importantes que nous puſſions faire, parce qu'elle joignoit la Poméranie à la Pruſſe orientale, & qu'en nous rendant maîtres de la Viſtule, nous gagnions le double avantage de pouvoir défendre ce royaume, & de tirer des péages conſidérables de la Viſtule, tout le commerce de la Pologne ſe faiſant par cette rivière. Cette

acquiſition de la Pomérellie, qui fait époque dans les annales de la Pruſſe, m'a paru aſſez remarquable pour qu'on dût en tranſmettre les détails à la poſtérité, d'autant plus que j'ai été témoin & acteur dans cet événement. Les négociations dont je fais l'expoſé dans cet ouvrage, ſe trouvent toutes en original dans le dépôt des archives des affaires étrangères. J'ai diviſé ces Mémoires en trois chapitres ; le premier traite des négociations & des affaires de la politique, depuis la paix de Hubertsbourg juſqu'à la pacification de la Pologne ; le ſecond embraſſe les affaires de finances, les nouvelles branches de commerce qui ont été établies, les défrichemens faits dans différentes provinces, les produits de la Pruſſe occidentale, & les améliorations dont elle eſt ſuſceptible ; le troiſième contient tous les objets qui ont rapport à l'armée, ſon rétabliſſement, ſon augmentation, le nombre des nouveaux corps levés depuis l'acquiſition de la Pomérellie, l'état des troupes fixé en temps de paix à 186,000 hommes, l'artillerie, tous les arrange-

mens néceſſaires pour mouvoir cette maſſe. Je dois en même temps avertir le lecteur, qu'ayant ſenti quelque répugnance à parler toujours de moi-même durant une longue narration, j'ai préféré à cet égoïſme révoltant, le parti de parler des faits en tierce perſonne. Je me borne donc ſimplement à l'office d'un hiſtorien qui veut décrire avec vérité & avec clarté les choſes qui ſe ſont paſſées de ſon temps, ſans exagérer ni falſifier les moindres circonſtances. Je n'ai jamais trompé perſonne durant ma vie, encore moins tromperai-je la poſtérité.



MÉMOIRES

Depuis la Paix de Hubertsbourg en 1763, jusqu'à la fin du partage de la Pologne en 1775.



CHAPITRE PREMIER.

De la Politique, depuis 1763 jusqu'à 1775.

Pour nous faire une juste idée de la situation politique de l'Europe après la paix de Hubertsbourg, il faut se rappeller que toutes les puissances étoient presqu'également épuisées. La France avoit fait la paix avec l'Angleterre, faute de fonds suffisans pour la campagne de l'année 1763. L'impératrice-reine n'auroit pas fait non plus la paix de Hubertsbourg, si les ressources pécuniaires ne lui eussent totalement manqué. Le Roi de Prusse étoit le seul qui eût encore de l'argent comptant, parce qu'il avoit eu la prudence d'avoir toujours une année d'avance dans ses coffres. Cependant ce manque de numéraire influoit

dans les vues politiques, & chaque puiſſance déſiroit le maintien de la tranquillité publique, pour avoir le temps de regagner des forces. C'eſt probablement une des cauſes qui contribuèrent le plus à maintenir le traité que l'empereur, la France & l'Eſpagne avoient conclu à Verſailles; la maiſon d'Autriche en retiroit ſans doute le plus grand avantage, parce qu'étant aſſurée de la France, elle n'avoit rien à craindre ni pour la Flandre ni pour l'Italie, & qu'ainſi elle étoit maîtreſſe d'employer toutes ſes forces contre la Pruſſe, ſi le beſoin le requéroit. D'autre part, la France n'ayant rien à redouter de la maiſon d'Autriche, voyoit ſes frontières à l'abri de toute inſulte; & comme on n'entrevoyoit point la poſſibilité d'une guerre de terre ferme, elle pouvoit donner toute ſon attention à rendre formidable ſa flotte, qui jointe un jour à celle de l'Eſpagne, devoit en impoſer à la marine Angloiſe. Ces vues de prévoyance étoient fondées ſur de bonnes raiſons; on avoit précipité la concluſion de la paix d'Aix-la-Chapelle; bien des points qui devoient être clairement énoncés, n'étoient qu'effleurés, comme celui de la pêche accordée aux François ſur les bancs de Terre-Neuve, la rançon de la Manille que l'Angleterre demandoit à l'Eſpagne, & autres choſes, à la vérité de peu d'importance, mais qui ſuffiſent

& fourniffent des prétextes à des têtes inquiètes qui veulent embrouiller les affaires. Ces raifons de convenance réciproque n'étoient pas les feules qui uniffoient les deux maifons de Bourbon à la maifon de Habspourg renouvellée ; le caractère & la façon de penfer des miniftres qui gouvernoient à Vienne & à Verfailles, n'y contribuoient pas moins : le prince de Kaunitz, d'un caractère haut & impérieux, envifageoit le traité de Verfailles comme le chef-d'œuvre de fa politique ; il s'applaudiffoit d'avoir défarmé les anciens ennemis de la maifon d'Autriche, & de les avoir engagés affez avant pour fervir l'empereur contre le Roi de Pruffe : le duc de Choifeul étoit né Lorrain; fon père, le comte de Stainville, avoit été ambaffadeur de la cour de Vienne à Paris; de forte que Mr. de Choifeul fe croyant encore vaffal de l'empereur, étoit intérieurement plus attaché à l'Autriche qu'à la France. Il n'eft donc pas étonnant que la prévention de ces deux premiers miniftres pour cette alliance la maintînt, & qu'elle continue à durer tant que fes promoteurs conferveront leur crédit fur l'efprit de leurs maîtres. Si d'un autre côté nous tournons nos regards vers la Pruffe, nous la trouvons comme ifolée & fans alliance aucune ; en voici la raifon. Lorfque le Sr. Pitt quitta le miniftère, fa place fut donnée

à l'Écossois Bute ; ce ministre Anglois rompit toutes les liaisons qui subsistoient entre nos deux cours ; l'Angleterre, comme nous l'avons rapporté, ayant fait sa paix avec la France, lui avoit sacrifié les intérêts de la Prusse, & avoit offert la conquête de la Silésie à la maison d'Autriche, pour renouveller à la faveur de ce service les anciennes liaisons de la cour impériale avec celle d'Angleterre ; & comme si ce n'en étoit pas assez de tous ces procédés, le Sr. Bute avoit mis tout en œuvre à Pétersbourg pour brouiller le Roi avec l'empereur Pierre III ; en quoi cependant il ne put réussir. Tant de mauvaise foi avoit rompu tous les liens formés entre la Prusse & l'Angleterre ; à cette alliance, que l'intérêt réciproque avoit produite, succéda l'inimitié la plus vive & la haine la plus violente ; de sorte que le Roi demeura seul sur le champ de bataille, sans, à la vérité, que personne l'attaquât, mais aussi sans que personne se présentât pour le défendre. Cette situation, soutenable tant qu'elle étoit passagère, ne devoit pas durer ; aussi changea-t-elle bientôt. Vers la fin de 1763, l'on commença de négocier en Russie, pour conclure avec cette puissance une alliance défensive ; il n'y avoit alors à Pétersbourg que le comte Panin qui fût favorable à la Prusse ; l'ancien ennemi du Roi, le chancelier Bestuchew,

chew, ce promoteur de toutes les brouilleries qu'il y eut entre les deux cours, s'oppofoit fourdement à la négociation, & il étoit foutenu auprès de l'impératrice par le comte Orlow. Les cours de Vienne & de Dresde intriguèrent fous main, autant qu'elles purent, pour traverfer le comte de Solms. Les Autrichiens repréfentoient à l'impératrice de Ruffie que leur puiffance étoit la feule dont l'alliance pût être avantageufe aux Ruffes, parce que la cour de Vienne étoit l'unique qui pût les affifter contre les Turcs, leur commun ennemi. Les Saxons avoient d'autres raifons pour faire manquer les négociations du comte de Solms; ils follicitoient l'appui & la protection de l'impératrice, afin de fe frayer le chemin à la fucceffion du trône de Pologne, au cas qu'Augufte III vînt à décéder. Les Saxons, gouvernés par le comte de Bruhl, de tout temps ennemi des Pruffiens, étoient d'ailleurs difpofés à joindre leurs intrigues à celles de toute autre puiffance, pour contrecarrer ou diminuer toutes les chofes qui pouvoient donner au Roi de l'influence dans les affaires de l'Europe. Il falloit un événement inattendu pour terminer cette crife; il arriva à point nommé; Augufte III, roi de Pologne, mourut à Dresde le 4 octobre de la même année. Son fils, l'électeur de Saxe, fuivit de près fon

père au tombeau ; le petit-fils d'Auguſte, qui devint alors électeur, n'avoit pas encore atteint l'âge de majorité. Ces deux morts ſi promptes, & ce jeune prince en tutelle, changèrent ſubitement la face des affaires ; depuis, les intrigues & les cabales des François, des Saxons & des Autrichiens ne purent rien effectuer à Pétersbourg. Le comte Panin gagna le deſſus, & devint premier miniſtre ; & par une ſuite de l'aſcendant qu'il avoit ſur l'eſprit de l'impératrice, il lui perſuada de placer un Piaſte ſur le trône de Pologne ; pour aller au plus ſûr, Catherine communiqua ſes projets au Roi de Pruſſe. Ce Prince promit de les appuyer ; & ſans attendre la ſignature du traité qu'il négocioit à Pétersbourg, ſon miniſtre à Varſovie fut chargé d'aſſiſter celui de la Ruſſie, qui ſe trouvoit dans cette capitale, & de faire, au ſujet de l'élection future, les inſinuations les plus fortes & les plus nerveuſes, tant au primat qu'aux plus grands ſeigneurs de la Pologne. Cette démarche bien calculée décida enfin l'irréſolution de la cour de Pétersbourg ; les miniſtres de Ruſſie marquèrent à leur ſouveraine combien l'aſſiſtance du Roi de Pruſſe avoit facilité leurs négociations ; ce qui acheva de déterminer cette princeſſe à conclure l'alliance que le Roi lui avoit propoſée. Au mois de janvier 1764, le contreprojet fut envoyé

de Berlin au comte de Solms, & après que quelques difficultés eurent été levées touchant le concours & l'affiftance que l'impératrice exigeoit du Roi, ce traité important fut figné dans le courant du mois de mars.

Pour ne pas être trop long, je me contenterai d'en rapporter en peu de mots la fubftance. Le traité étoit limité, & ne devoit durer que huit années; on y ftipuloit la garantie mutuelle pour les poffeffions des deux puiffances contractantes; on ne devoit faire ni trève ni paix fans un confentement mutuel; on fe promettoit réciproquement l'affiftance d'un corps de 10,000 hommes d'infanterie & de 2,000 chevaux; par un article fecret, on avoit ftipulé qu'on évalueroit ce fecours, au cas que le Roi fût attaqué vers le Rhin, ou l'impératrice vers la Crimée, à une fomme annuelle de 400,000 roubles ou 480,000 écus de notre monnoie. Quant à la Pologne, on s'engageoit à s'oppofer à ce que ce royaume devînt héréditaire, & à ne pas fouffrir les entreprifes de ceux qui tenteroient, en changeant la forme du gouvernement, d'y introduire le pouvoir monarchique. On promettoit de plus, de protéger les diffidens contre l'oppreffion de l'églife dominante. Enfin, par une convention fecrète, fignée le même jour, on s'engagea de faire en forte que l'élection tombât fur un Piafte, & ce Piafte fut Stanislas

Poniatowsky, Stolnic de Lithuanie, dès long-temps connu de l'impératrice de Russie, & dont la personne lui étoit agréable. Bientôt dix mille Russes s'approchèrent de Varsovie, tandis que sur les frontières de la Pologne les troupes Prussiennes faisoient des démonstrations qui pouvoient convaincre ces républicains, ainsi que les puissances étrangères, que ceux qui voudroient s'ingérer dans cette élection contre la volonté de la Russie & de la Prusse, trouveroient à qui parler, & feroient bien d'y penser plus d'une fois. Le temps approchoit où devoit s'assembler la diète d'élection; il étoit de la dignité des deux cours d'y envoyer un ministre titré & du premier ordre; le Roi destina cette ambassade au prince de Carolath-Schœnaich, qui se rendit aussi-tôt à Varsovie. L'on changea la forme de la diète;
Mai. elle fut assemblée sous le nom de Confédération, afin d'annuller le *Liberum veto*, ou le *Nie Pos vallum* du parti contraire, & afin que la pluralité des voix fût suffisante pour donner la sanction aux résolutions qu'on feroit prendre aux députés des palatinats. A cette diète, en succéda une autre au mois d'août, qui prit également la forme d'une confédération; ce fut celle qui, par les fortes recommandations & l'appui des ambassadeurs Russe & Prussien, élut unanimement le 7 septembre Stanislas Ponia-

towsky roi de Pologne; & ce prince fut reconnu pour tel par toutes les puiſſances de l'Europe.

Il fallut encore une troiſième diète pour le couronnement. Les Czartorinsky, oncles du nouveau roi, ſe prévalurent de la confédération qui ſubſiſtoit encore, pour abolir entiérement le *Liberum veto*; ce qui les auroit rendus les maîtres abſolus des délibérations de cette république. Le Roi de Pruſſe craignit que ces mouvemens ne tiraſſent à conſéquence, en introduiſant un changement conſidérable dans le gouvernement d'une république auſſi voiſine de ſes états que la Pologne; il en avertit la cour de Pétersbourg, qui entra dans ſes vues; toutefois on laiſſa ſubſiſter la forme de la confédération juſqu'à la prochaine diète.

Ce ne furent enſuite que négociations in- 1765.
fructueuſes pour l'abolition d'une douane générale, que la diète de convocation avoit ſubſtituée à la douane de la nobleſſe; ce nouvel établiſſement étant contraire au traité antécédent de Wélau, autoriſoit le Roi à uſer de repréſailles envers la république. Le Sr. de Goltz fut envoyé à Varſovie, pour concilier ce différent; on s'en remit à l'arbitrage de l'impératrice de Ruſſie, & les nouvelles douanes furent abolies de part & d'autre.

La cour de Pétersbourg, mécontente de la

conduite du roi de Pologne, & encore plus de la conduite des Czartorinsky ſes oncles, qui le gouvernoient, envoya à Varſovie le Sr. de Saldern, pour les obſerver, & pour leur faire les remontrances convenables, afin qu'ils miſſent plus de modération & de ſageſſe dans leurs procédés. De Varſovie, ce négociateur paſſa par Berlin, chargé de vaſtes projets; le comte Panin les avoit formés, & ſon goût le portoit à l'oſtentation & à l'éclat. Le Sr. de Saldern, qui n'avoit ni manières, ni ſoupleſſe dans l'eſprit, prit le ton d'un dictateur Romain, pour obliger le Roi à conſentir à l'acceſſion de l'Angleterre, de la Suède, du Danemarck & de la Saxe au traité de Pétersbourg. Ce projet étant entiérement contraire aux intérêts de la Pruſſe, le Roi n'y pouvoit donner les mains. Comment en effet prétendre que le Roi prît des arrangemens avec l'Angleterre, après tout ce qu'il avoit éprouvé de ſa part? L'aſſiſtance de la Suède, du Danemarck & de la Saxe étoit nulle, parce qu'on ne pouvoit les faire agir qu'en leur payant de gros ſubſides; & de plus, étant unies avec la Ruſſie, elles pouvoient trop partager l'influence que le Roi eſpéroit de gagner dans ce pays-là. Il valoit donc mieux les en éloigner à temps, d'autant plus qu'il ne faut pas multiplier les êtres ſans néceſſité. Toutes ces raiſons portèrent le Roi à décliner

les propofitions du Sr. de Saldern. Ce miniftre prit feu, fe croyant le préteur Popilius, & prenant S. M. pour Antiochus, roi de Syrie; il voulut prefcrire des loix à un fouverain; le Roi, qui ne fe croyoit pas du tout Antiochus, congédia le miniftre avec tout le fang-froid poffible, en l'affurant qu'il feroit toujours l'ami des Ruffes, mais qu'il ne feroit jamais leur efclave. Mr. de Saldern, mécontent d'avoir trouvé un prince fi peu foumis à fes commandemens, fe rendit de Berlin à Coppenhague, où étalant tout à fon aife fon defpotifme, & fes prétentions illimitées, il fubjugua tellement l'efprit du roi de Danemarck, qu'il chaffa les miniftres & les généraux qui lui déplaifoient, & les remplaça par fes créatures; après quoi il conclut un traité éventuel d'échange du duché de Holftein-Gottorp, qui revenoit au Danemarck pour les comtés d'Oldenbourg & de Delmenhorft, que les princes de Holftein recevoient à la place de ce qu'ils perdoient.

Sur la fin de cette année, on affembla encore une diète en Pologne. L'impératrice de Ruffie s'étoit déclarée la protectrice des diffidens, dont un certain nombre étoit Grec; elle demanda qu'on leur accordât le libre exercice de leur religion, & qu'ils puffent pofféder des charges tout comme leurs compatriotes. Cette propofition fut la femence de tous les troubles & des

guerres qui s'ensuivirent. L'envoyé de Prusse présenta un mémoire à la diète, pour lui insinuer que son maître ne pouvoit voir d'un œil indifférent l'abolition du *Liberum veto*, l'établissement des nouveaux impôts, & l'augmentation des troupes de la couronne ; & la république eut égard à cette représentation. Elle n'eut pas la même complaisance pour les privilèges qu'on avoit demandés en faveur des dissidens ; bien loin d'y déférer, la diète confirma, par une espèce d'enthousiasme fanatique, les constitutions dont les dissidens avoient le plus à se plaindre. Tout ce que la cour de Russie put obtenir de plus favorable, fut de dissoudre cette diète & la
1766. confédération qui l'avoit formée. L'impératrice, piquée au vif de la grossiéreté insolente dont les Polonois usoient envers elle, prit la résolution de soutenir la cause des dissidens à force ouverte ; tout de suite elle invita le Roi à coopérer pour sa part aux mesures qu'elle vouloit prendre ; à quoi ce Prince étoit déjà engagé en vertu de son traité d'alliance.

Pendant toutes ces agitations de la Pologne, se conclut le mariage du prince de Prusse avec la princesse Élisabeth, quatrième fille du duc de Brunswick. La succession ne rouloit que sur quatre têtes, le prince de Prusse, le prince Henri, qui fut enlevé par la petite vérole peu de temps après ; le prince Henri, frère du Roi ;

& le prince Ferdinand, qui n'avoit alors aucun successeur mâle.

Mais revenons à la Pologne dont nous nous 1767.
sommes écartés. Le despotisme avec lequel la cour de Pétersbourg agissoit dans cette république, révoltoit les Sarmates, ainsi qu'une partie de l'Europe contre la Russie. La cour de Vienne avoit peine à cacher sa jalousie & son mécontentement. La France, qui conservoit encore des restes de cet esprit de grandeur qui s'étoit tant manifesté du temps de Louis XIV, ne pouvoit digérer qu'il arrivât un grand événement en Europe, sans qu'elle y eût aucune part. Le duc de Choiseul, qui jouissoit de la puissance royale sans en avoir le titre, étoit l'homme le plus inquiet & le moins endurant qui fût jamais né en France; il envisageoit l'élection d'un roi de Pologne sans le concours de son maître, comme une avanie faite au royaume; pour venger cet affront idéal, il auroit incessamment engagé la France dans une nouvelle guerre, s'il n'avoit été retenu par l'épuisement des finances & par l'éloignement de Louis XV pour de pareilles entreprises. Il se dédommageoit de l'impuissance d'agir dans laquelle il étoit, en chicanant les Russes dans toutes les occasions; ainsi, pour refuser à l'impératrice le titre de majesté impériale, il eut recours à l'Académie Françoise, qui fut obligée de décider, que cette expression

n'étoit pas françoiſe ; ce ſont-là de petites vengeances, indignes de grands cœurs ; auſſi ne rapporterois-je point ces misères, ſi elles ne peignoient le caractère des hommes.

Dès l'année 1765, l'empereur François I étoit décédé à Inſpruck. Son fils Joſeph, qui avoit été couronné roi des Romains, lui ſuccéda ſans obſtacle. Ce jeune prince fit une tournée en Bohème & en Saxe, pour examiner les terreins qui avoient ſervi de théâtre à la dernière guerre. Comme il devoit paſſer par Torgau, le Roi lui fit propoſer une entrevue, à laquelle l'impératrice ſa mère & le prince Kaunitz s'opposèrent. L'empereur reſſentit quelque chagrin de ce refus, & fit inſinuer au Roi de Pruſſe qu'il trouveroit bien moyen de réparer la groſſiéreté que ſes pédagogues lui faiſoient commettre.

Cependant le mécontentement des Polonois devenoit preſque général ; toute la nation jetoit les hauts cris ; à les en croire, c'étoit la religion catholique que les Ruſſes vouloient détruire, & tout prince, né dans le ſein de l'Égliſe Apoſtolique & Romaine, étoit obligé en conſcience de les aſſiſter. Ces clameurs, ſouvent répétées, commençoient à faire impreſſion ſur la cour de Vienne. L'humeur qu'avoit priſe l'impératrice, occaſionna quelque mouvement des troupes dans les provinces Autrichiennes ;

on commençoit à travailler à des arrangemens militaires, non pas tels qu'ils font néceffaires pour entrer inceffamment en campagne, mais de la nature de ceux qui fervent à l'acheminement d'un grand deffein qu'on médite; le bruit de cet armement qui fe répandit promptement par-tout, caufa quelques alarmes à la cour de Pétersbourg; & les inquiétudes où fe trouvoit l'impératrice de Ruffie, donnèrent lieu à une convocation fecrète entre cette puiffance & la Pruffe, qui fut promptement conclue. Elle portoit en fubftance, que l'impératrice feroit entrer un corps de troupes en Pologne, pour foutenir le parti des diffidens, & que pour éviter de donner de nouveaux ombrages à la cour de Vienne, le Roi fe borneroit à appuyer les entreprifes des Ruffes par des déclarations vigoureufes & capables d'intimider les mécontens; on ftipula toutefois, que fi la cour de Vienne faifoit entrer des troupes en Pologne, pour agir hoftilement contre les Ruffes, en ce cas, S.M. fe déclareroit & agiroit ouvertement contre les Autrichiens, en faifant même une puiffante diverfion dans leurs états; & de plus, qu'en confidération de cette guerre que le Roi auroit à foutenir uniquement pour les intérêts de la Ruffie, l'impératrice affifteroit ce prince par un corps de fes troupes, & lui procureroit un dédommagement convenable après la conclufion

23 Avril

de la paix. Les liaiſons, qui de jour en jour devenoient plus intimes entre le Roi & la Ruſſie, en imposèrent à la cour de Vienne, & parce que les haſards auxquels elle s'expoſeroit, étoient plus conſidérables que les avantages qu'elle pouvoit ſe procurer, elle prit le parti de demeurer tranquille ſpectatrice des événemens.

Cette même année, le mariage de la princeſſe Wilhelmine, nièce du Roi, fut conclu avec le prince d'Orange; cela ne pouvoit influer en rien dans la politique, & ce mariage ſe bornoit à procurer un établiſſement honnête à une princeſſe de la maiſon.

Mais retournons aux affaires de la Pologne. En ſuivant les inſtigations de la Ruſſie, les diſſidens formèrent une confédération, protégée par les troupes Ruſſes qui venoient d'entrer dans ce royaume. En même temps, le miniſtre Pruſſien, réſident à Varſovie, y déclara que le Roi regardoit le rétabliſſement des diſſidens, comme une clauſe du traité d'Oliva & de ſon alliance avec l'impératrice de Ruſſie, & qu'il prioit la république d'avoir égard à leurs griefs. Le roi de Pologne donna audience aux députés de ces diſſidens; ce qui produiſit un *ſe-*
5 Octob. *natus-conſilium*, lequel convoqua une diète extraordinaire. Cette diète s'aſſembla ſous les auſpices des troupes Ruſſes qui entouroient Var-

sovie. Le prince Repnin, ambassadeur de Catherine, n'employa que des moyens violens pour subjuguer la diète; il fit enlever l'évêque de Cracovie, celui de Kiovie, & le petit général de la couronne, Rezewusky, tous ennemis déclarés des dissidens, lesquels furent envoyés en exil au-delà de Moskow, vers la Sibérie; les autres nonces furent obligés de limiter la durée de la diète au premier de février 1767, & l'on nomma des commissaires de pouvoirs pour conclure les affaires définitivement au nom de la république. Le ministre de Russie, celui de 1768.
Prusse & ceux des cours protestantes, ainsi que les maréchaux des dissidens, assistèrent aux séances de cette commission; là se signa un acte, en vertu duquel les dissidens furent rétablis dans tous leurs droits. Peu de temps après, on procéda à la signature des loix cardinales du royaume, par lesquelles le pouvoir des premières charges de la république fut limité, nommément de celle du grand-général; la diète fut obligée de confirmer ces loix nouvelles, après quoi elle se sépara.

Tant d'actes de souveraineté qu'une puissance étrangère exerçoit dans cette république, soulevèrent à la fin tous les esprits; la fierté du prince Repnin ne les radoucissoit pas; ceux qui occupoient les premières charges, le cœur ulcéré de la diminution de leur pouvoir, ne

pouvoient digérer des changemens auſſi préjudiciables à leur autorité qu'aviliſſans. Les évêques, dont la moitié du diocèſe étoit composée de diſſidens, & qui ſe flattoient d'augmenter leurs dixmes par leur converſion, voyoient par ces nouvelles loix leurs eſpérances anéanties ; ils ſe lièrent d'intérêt, & prévoyant que le peuple ne s'enflammeroit pas pour quelques torts, dont ils ſe plaignoient, ils réſolurent d'employer le fanatiſme, pour exciter ces ames ſtupides à la défenſe de leurs pontifes. Les évêques & les magnats, qu'un mécontentement égal réuniſſoit, répandirent dans le public, que la Ruſſie, d'accord avec le roi de Pologne, vouloit abolir la religion catholique, apoſtolique & romaine ; que tout étoit perdu, ſi l'on ne prenoit les armes, & que s'il ſe trouvoit encore des catholiques zélés & fervens, ils devoient tous accourir pour défendre & pour ſauver leurs autels. Le peuple, vexé dans différentes contrées où les troupes Ruſſes étoient diſtribuées, avoit déjà commencé à s'impatienter, & à diverſes repriſes, il avoit manifeſté ſon mécontentement. Cette maſſe imbécille, & faite pour être menée par ceux qui ſe donnent la peine de la tromper, ſe laiſſa facilement ſéduire par les prêtres ; la cauſe de la religion fut le ſignal, & le mot de ralliement ; le fanatiſme s'empara de tous les eſprits, & les grands profitèrent de l'enthou-

fiasme de leurs serfs, pour secouer un joug qui commençoit à leur devenir insupportable. Déjà s'échappoient des étincelles de ce feu qui couvoit encore sous la cendre; peut-être que la prépondérance des cours alliées l'auroit étouffé, si la France, qui par jalousie vouloit diviser & troubler le nord à force d'exciter ce feu, n'eût causé l'embrasement général qui s'ensuivit. Le duc de Choiseul étoit dévoré d'ambition, & vouloit donner de l'éclat à son ministère; trop prévenu d'un soi-disant testament du cardinal de Richelieu, il avoit toujours présente à l'esprit la promesse du cardinal à Louis XIII, qu'il feroit respecter sa monarchie à l'Europe entière; & lui se proposoit de faire respecter Louis XV. Mais les temps & la situation des affaires étoient en tout dissemblables. Premiérement, la France n'étoit point du temps du cardinal accablée de dettes: en second lieu, depuis le 17e siècle, l'Europe avoit tout à fait changé; la Russie, à laquelle nous voyons jouer un si grand rôle maintenant, étoit inconnue; la Prusse & le Brandebourg étoient sans énergie; la Suède brilloit, & à présent elle est éclipsée: & d'ailleurs, quels projets peut former un ministre, quand les moyens de les exécuter lui manquent, & que la crainte d'une banqueroute générale l'obligent à se borner aux intrigues, & à écarter toutes les entreprises hardies qui pourroient le tirer de son

inaction ? Ces obstacles qu'on ne pouvoit lever, sans calmer l'inquiétude de Mr. de Choiseul, resserroient son génie ; & ne pouvant mettre en action les grands ressorts de la politique, il se contentoit de tracasser. Outre la jalousie que donnoit à la France l'élection d'un roi de Pologne, à laquelle elle n'avoit aucune part, à Versailles on ne pouvoit pardonner à l'impératrice de Russie d'avoir abandonné la grande alliance, & d'avoir fait une paix séparée avec le Roi de Prusse. Mr. de Choiseul, pour s'en venger, excita contre Catherine les Polonois & les Turcs ; il vouloit qu'en même temps les Suédois fissent une diversion en Finlande & dans l'Estonie, & il espéroit par ces différens moyens d'allumer une guerre contre la Russie, dont il lui seroit difficile de sortir avec avantage. Dès-lors les émissaires François se répandirent partout ; les uns encourageoient les Polonois à défendre leur liberté ; les autres couroient à Constantinople exciter la Porte à ne pas voir avec des yeux indifférens le despotisme qu'une puissance voisine exerçoit en Pologne ; d'autres se rendoient à Stockholm, pour cabaler à la diète, pour changer la forme du gouvernement, & rendre le roi souverain, afin qu'en faveur des Turcs & des Polonois, il fît une diversion contre les Russes. Mr. de Choiseul, non content de tant d'intrigues, vouloit encore détacher le

Roi

Roi de Pruſſe d'une puiſſance qu'il eſpéroit d'écraſer d'autant plus facilement ; mais il n'y réuſſit pas ; & il échoua également en Suède, où à la diète le parti Ruſſe l'emporta ſur celui de la France. Mais il en fut autrement en Pologne, ainſi qu'en Turquie. Dès le mois de mars, il ſe forma dans la ville de Bar, en Pologne, une confédération contre la Ruſſie ; le comte Kraszinsky en fut élu maréchal. Cette confédération en produiſit pluſieurs autres ; les confédérés ſignalèrent le premier acte de leur ſoulevement, en annullant toutes les nouvelles loix ; mais loin de ſe borner à ce premier eſſai de leur force, enivrés d'eſpérances & dans le délire des paſſions, ils n'aſpiroient pas à moins qu'à détrôner le Roi, & n'attendoient que l'occaſion pour exécuter leur deſſein. Le roi de Pologne en fut inſtruit ; alarmé du danger qui le menaçoit, il aſſembla un *ſenatus-conſilium*, où l'on convint qu'on réclameroit l'aſſiſtance de la Ruſſie, pour protéger Poniatowsky qu'elle avoit placé ſur le trône ; ce fut le ſignal des hoſtilités ; les Ruſſes, qui n'avoient pas 10 mille hommes dans ce royaume, battirent cependant tous les confédérés qui leur réſiſtoient ; mais comme ils n'étoient pas aſſez nombreux pour les détruire, cet eſſaim de guêpes diſperſé d'un côté, reparoiſſoit auſſi-tôt d'un autre. Dans une de ces rencontres qu'il y eut en Podolie, les Ruſſes,

ſans le ſavoir, pourſuivirent les confédérés juſques ſur le territoire des Turcs; la petite ville de Balta, où les Polonois s'étoient ſauvés, fut brûlée. Cette violation de territoire fut le
Octobre. prétexte dont les Turcs ſe ſervirent pour déclarer la guerre à la Ruſſie.

Auſſi-tôt les Turcs firent prendre & tranſporter aux Sept-Tours le Sr. Obreskow, miniſtre de l'impératrice de Ruſſie à Conſtantinople. Ces gens ne ſavoient faire ni la paix ni la guerre; ils précipitèrent maladroitement cette déclaration; c'étoit plutôt un avertiſſement qu'ils donnoient aux Ruſſes, de ſe préparer pendant l'hiver à réſiſter aux forces ottomanes, qui les attaqueroient le printemps d'après. Si cette déclaration avoit été remiſe à
1769. l'année ſuivante, la foudre ſeroit tombée au même inſtant où l'on auroit entendu gronder le tonnerre, & les Ruſſes auroient été pris au dépourvu, puiſqu'il leur falloit ſix grands mois pour ſe préparer à la guerre, & raſſembler une armée aſſez formidable, pourvue de tout ce qui lui étoit néceſſaire pour s'oppoſer avec vigueur aux entrepriſes des ennemis.

Les troubles qui ſe manifeſtoient alors, causèrent de grands embarras à la cour de Berlin. Le Roi étoit à peine ſorti d'une guerre auſſi longue que ruineuſe: ſes provinces pouvoient ſe rétablir à l'ombre d'une paix durable;

mais il falloit du temps pour consolider les anciennes plaies : l'armée étoit recrutée, on commençoit à la discipliner ; mais elle n'étoit pas encore parvenue à un état de maturité qui pût inspirer une entière confiance dans ses opérations. D'autre part, la guerre déclarée entre la Porte & la Russie, mettoit le Roi dans l'obligation de remplir ses engagemens envers l'impératrice ; il falloit payer les subsides stipulés par l'alliance, qui montoient, comme nous l'avons dit, annuellement à 480,000 écus.

Pendant qu'on négocioit à Berlin, les Russes & les Turcs en étoient déjà aux mains. Les armées Russes, sous le commandement du prince Gallitzin, avoient battu les Ottomans auprès de Choczim, & la prise de cette ville fut suivie de la conquête de la Moldavie. Les généraux de Catherine ignoroient la castrométrie & la tactique, ceux du sultan avoient encore moins de connoissances ; de sorte que pour se faire une juste idée de cette guerre, il faut se représenter des borgnes, qui après avoir bien battu des aveugles, gagnent sur eux un ascendant complet. Des progrès aussi rapides alarmoient également les alliés des Russes, & les autres puissances de l'Europe. La Prusse avoit à craindre que son alliée, devenue trop puissante, ne voulût avec le temps lui imposer des loix comme à la Pologne. Cette perspective

étoit aussi dangereuse qu'effrayante. La cour de Vienne étoit trop éclairée sur ses intérêts pour ne pas avoir des appréhensions à peu près semblables. Ce danger commun fit oublier pour un temps les animosités passées. Quoique les succès étonnans des Russes donnassent de l'ombrage à toute l'Europe, les impressions en étoient bien plus fortes sur les puissances qui se trouvoient dans le voisinage. Le péril rapprocha donc la cour de Vienne & celle de Berlin; un pas en amena successivement un autre. L'empereur fâché, comme nous l'avons dit, que l'entrevue proposée en 1766 n'eût pas eu lieu, proposa au Roi de lui rendre visite en Silésie; le prince Kaunitz ne s'opposa point à ses volontés; l'impératrice-reine y consentit également; cette affaire fut mise tout de suite
25 Août. en négociation, & il fut convenu que l'entrevue seroit à Neisse.

L'empereur voulut garder un incognito parfait; il prit le nom de comte de Falkenstein, & l'on crut ne pouvoir lui rendre plus d'honneur qu'en déférant en tout à ses volontés. Ce jeune prince affectoit une franchise qui lui sembloit naturelle; son caractère aimable marquoit de la gaieté jointe à beaucoup de vivacité; mais avec le désir d'apprendre, il n'avoit pas la patience de s'instruire; ce qui n'empêcha pas que des liaisons d'amitié & d'estime ne se

formassent entre les deux monarques. Le Roi dit à l'empereur qu'il regardoit ce jour comme le plus beau de sa vie, parce qu'il serviroit d'époque à l'union de deux maisons trop long-temps ennemies, & dont l'intérêt mutuel étoit de s'entreseconder plutôt que de se détruire; l'empereur répondit qu'il n'y avoit plus de Silésie pour l'Autriche; après quoi il laissa entrevoir assez adroitement, que tant que sa mère vivroit, il n'osoit se flatter d'avoir assez d'ascendant sur son esprit pour pouvoir exécuter ce qu'il désiroit; toutefois il ne dissimula point que, vu la situation actuelle des choses en Europe, ni lui ni sa mère ne souffriroient jamais que les Russes demeurassent en possession de la Moldavie & de la Valachie. Il proposa ensuite qu'on prît des mesures pour maintenir une exacte neutralité en Allemagne, au cas qu'il s'allumât une guerre entre l'Angleterre & la France. Ce cas paroissoit alors vraisemblable & possible, parce qu'un vaisseau François, enlevé par les Anglois auprès de Terre-Neuve, avoit donné lieu à d'assez vives altercations entre ces deux cours. Le Roi, pour marquer le désir qu'il avoit d'entretenir la bonne intelligence entre la Prusse & l'Autriche, accepta les offres de l'empereur, & ces deux princes s'engagèrent réciproquement par écrit de maintenir cette neutralité; ce qui devenoit

un acte aussi inviolable qu'un traité dressé dans les formes & parafé de la signature des ministres : l'empereur promettoit au nom de l'impératrice & au sien, & le Roi engageoit sa parole d'honneur, que si la guerre éclatoit entre la France & l'Angleterre, ils maintiendroient avec fidélité la paix heureusement rétablie entre la Prusse & l'Autriche ; & que s'il survenoit d'autres troubles, dont il étoit impossible de prévoir les causes, ils observeroient la plus exacte neutralité de part & d'autre à l'égard de leurs possessions respectives : cet engagement, dont le secret fut scrupuleusement
28 Août. observé, fut signé à Neisse, à la commune satisfaction des deux souverains.

Il faut convenir qu'en politique ç'auroit été une faute impardonnable que de se fier aveuglément à la bonne foi des Autrichiens; mais dans les conjonctures alors présentes, où la prépondérance de la Russie devenoit trop considérable, & lorsqu'il étoit impossible de prévoir quelles bornes elle mettroit à ses conquêtes, il étoit très-convenable de se rapprocher de la cour de Vienne. La Prusse se ressentoit encore des coups que la Russie lui avoit portés dans la dernière guerre; il n'étoit point de l'intérêt du Roi de travailler lui-même à l'accroissement d'une puissance aussi redoutable que dangereuse. Il y avoit deux partis à prendre,

ou celui de l'arrêter dans le cours de ses immenses conquêtes, ou, ce qui étoit le plus sage, d'essayer par adresse d'en tirer parti. Le Roi n'avoit rien négligé à cet égard ; il avoit envoyé à Pétersbourg un projet politique, qu'il attribuoit à un comte de Lynar, connu dans la dernière guerre pour avoir négocié la convention de Closter-Seven entre les Hanovriens, commandés par le duc de Cumberland, & campés à Stade ; & les François, sous les ordres du duc de Richelieu. Mais les grands succès des Russes, tant dans la Moldavie qu'en Valachie, & les victoires que leurs flottes remportèrent dans l'Archipel, avoient tellement enivré la cour de ses prospérités, qu'elle ne fit aucune attention au soi-disant mémoire du comte de Lynar. On crut donc, après ces essais manqués, devoir recourir à d'autres mesures. Il n'étoit pas de l'intérêt de la Prusse de voir la puissance Ottomane entiérement écrasée, parce qu'en cas de besoin elle pourroit être utilement employée à faire des diversions, soit dans la Hongrie, soit en Russie, selon les puissances avec lesquelles on feroit en guerre. Le Roi jugea donc qu'en faisant intervenir la cour de Vienne, & en y joignant sa médiation, on pourroit rétablir la paix entre les puissances belligérantes, à des conditions acceptables des deux parts. On commença par faire des ouvertures à la cour de 1770.

Pétersbourg, de même qu'à Constantinople, en représentant que les deux partis devoient désirer également la fin de la guerre, & d'autant plus qu'il étoit à craindre qu'avec le temps cet embrasement ne devînt général ; on souhaitoit de pouvoir leur proposer quelque tempérament qui leur convînt à tous les deux, pour terminer leurs différens à l'amiable. Le comte Panin, après avoir fait l'éloge de la modération & du désintéressement de l'impératrice, répondit que cette princesse étoit toute disposée à écouter les propositions qu'on lui feroit. Cette réserve cachoit sous les dehors de la douceur des prétentions très-fortes. Avant d'entendre les demandes des Turcs, il vouloit préalablement que le Sr. Obreskow fût mis en liberté ; il ajouta, qu'au reste, l'impératrice verroit avec plaisir, que le Roi employât ses bons offices auprès de la Porte, pour lui inspirer des sentimens pacifiques, & que lorsque les choses en seroient-là, cette princesse ne demanderoit pas mieux que de parvenir par la médiation de sa majesté Prussienne, au rétablissement de la tranquillité publique ; d'autre part, les Turcs commençoient à désirer la fin d'une guerre, dont les succès n'avoient pas répondu à leur attente ; le Roi, qui leur avoit fortement déconseillé cette levée de bouclier, avoit par cela même acquis leur confiance. Les Turcs accep-

tèrent donc la médiation Pruffienne ; mais ils avoient quelque répugnance pour celle de la cour de Vienne ; on trouva pourtant moyen de la vaincre, à force de réitérer les mêmes repréfentations, fondées fur le poids décifif, qu'une auffi grande puiffance que celle de la maifon d'Autriche pouvoit donner à la négociation, pour la faire réuffir. Les Ruffes, fur l'efprit defquels les infinuations pacifiques n'avoient guère fait d'impreffion, continuoient en attendant de remporter les plus grands avantages fur les armées Ottomanes ; leur flotte, après avoir battu celle des Turcs, la détruifit 10 Juill. prefque totalement, fi bien que la plupart des vaiffeaux ennemis furent brûlés ou coulés à fond. Un coup auffi imprévu obligea la Porte à partager fon attention ; elle ne favoit fi elle devoit employer fes forces à défendre les paffages de Sefto & d'Abydo, ou s'il falloit penfer préférablement à la Moldavie. Cet état d'incertitude mêlée de terreur, favorifa les opérations du maréchal Romanzow, & contribua certainement à lui faire remporter la victoire à Kiab, fur l'armée du grand-vifir. Il ajouta ainfi dans une campagne la conquête de la Valachie à celle de la Moldavie. En ce même temps, le comte Panin, frère du miniftre, qui faifoit le fiège de Bender, emporta cette place après une vigoureufe défenfe de la part de l'ennemi.

Des fuccès auffi rapides & fouvent multipliés, éblouiffoient la cour de Pétersbourg, & la rendoient très-entière ; mais fi l'on penfoit à Pétersbourg à écrafer la puiffance Ottomane, à Vienne les ombrages & les jaloufies augmentoient à proportion des avantages des Ruffes ; les Autrichiens comparant la dernière guerre malheureufe qu'ils avoient faite contre les Turcs aux fuccès brillans des Ruffes, ne pouvoient pas diffimuler à quel point leur amour-propre en étoit humilié ; outre cela, ils craignoient qu'une auffi grande puiffance ne devînt leur voifine, fi elle confervoit la conquête de la Moldavie & de la Valachie. Pour obvier à ces appréhenfions, ou plutôt pour s'oppofer ouvertement à la Ruffie, les Autrichiens venoient de renforcer les troupes qu'ils avoient en Hongrie ; ils y formèrent des magafins, & préparèrent tout pour fe mettre en état d'agir, fi les circonftances l'exigeoient. Ils ne s'en cachoient point, & difoient à qui vouloit l'entendre, que fi la guerre ne finiffoit pas promptement, l'impératrice-reine feroit obligée d'y prendre part.

3 Sept. La feconde entrevue du Roi & de l'empereur fut au camp de Neuftadt en Moravie. On ne rencontroit aucun Autrichien qui ne laifsât échapper quelque trait d'animofité contre la nation Ruffe. L'empereur parut au Roi tel

qu'il l'avoit jugé la première fois qu'il le vit à Neisse. Le prince Kaunitz, qui se trouvoit aussi à Neustadt, eut de longues conférences avec sa majesté Prussienne, dans lesquelles étalant avec emphase le système de sa cour, il le présenta comme un chef-d'œuvre de politique dont il étoit l'auteur ; il insista ensuite sur la nécessité de s'opposer aux vues ambitieuses de la Russie, & déclara que jamais l'impératrice-reine ne souffriroit que les armées Russes passassent le Danube, ni que la cour de Pétersbourg fit des acquisitions qui la rendissent voisine de la Hongrie. Il ajouta que l'union de la Prusse & de l'Autriche étoit l'unique barrière que l'on pût opposer à ce torrent débordé qui menaçoit d'inonder toute l'Europe. Quand il eut achevé de parler, le Roi répondit qu'il tâcheroit toujours de cultiver l'amitié de leurs majestés impériales, dont il faisoit un cas infini ; mais que d'autre part, il prioit le prince Kaunitz de considérer les devoirs qu'imposoit au Roi l'alliance qu'il avoit contractée avec la Russie, à laquelle il ne pouvoit en aucune façon déroger, & que ces engagemens étoient comme autant d'entraves qui l'empêchoient d'entrer dans les mesures que le prince Kaunitz venoit de lui proposer : le Roi ajouta que son unique désir étoit d'empêcher que la guerre entre les Russes & les Turcs ne devînt générale ; que pour cet

effet, il s'offroit de bon cœur à réconcilier les deux cours impériales ; qu'il étoit même temps d'y penser, pour empêcher que des mécontentemens réciproques ne dégénéraſſent enfin en brouilleries ouvertes. Cependant, pour maintenir la cour de Vienne dans ſes diſpoſitions favorables, le Roi jugea à propos de réitérer les mêmes aſſurances qu'il avoit données à l'empereur, lorſque ce prince vint à Neiſse ; de plus, on promit de terminer à l'amiable les petites chicanes qui ont ſouvent lieu entre les employés des finances le long des frontières ; de même le Roi voulut bien conſentir à ce que l'empereur lui demandoit ; ſavoir, de communiquer avec franchiſe à la cour de Vienne toutes les ouvertures que la France pourroit faire à celle de Berlin. Comme cependant tout ceci s'étoit paſſé entre le Roi & le prince Kaunitz ſeul, le Roi trouva qu'il étoit décent de mettre l'empereur au fait de ce qui s'étoit dit & fait, & il ſembla que ce monarque, peu accoutumé à de tels égards, tînt compte au Roi de l'attention qu'il avoit eue pour lui.

Le lendemain de cette conférence arriva à Neuſtadt un courier de Conſtantinople avec des lettres du Caïmacan, datées du 12 août, par leſquelles le grand-ſeigneur invitoit les cours de Vienne & de Berlin à ſe charger de la médiation, pour accommoder les diffé-

rens qui subsistoient encore entre la Porte & la Russie: il étoit expressément marqué dans cette dépêche, que les Turcs ne vouloient consentir à aucune paix que par l'entremise des deux cours.

L'empereur convint qu'il étoit uniquement redevable de cette médiation aux soins que le Roi de Prusse s'étoit donnés à Constantinople, & il lui en témoigna sa reconnoissance. Ce même jour, le Roi eut un entretien avec le prince Kaunitz ; il ne manqua pas de le féliciter de cet heureux événement, qui pouvoit le tranquilliser en quelque sorte, & même diminuer la jalousie que les succès des Russes avoient fait naître dans son esprit; il lui disoit que cette démarche de la Porte rendoit la cour de Vienne l'arbitre des conditions de paix qu'elle voudroit stipuler entre ces deux puissances. Le ministre reçut ce compliment avec une indifférence affectée, disant qu'il approuvoit la démarche que les Turcs venoient de faire; mais dans le fond, jamais médiation ne fut acceptée avec un plus vif empressement.

Pendant qu'on s'occupoit à pacifier le nord, d'autres querelles & de nouveaux différens présageoient de prochaines ruptures vers le sud de l'Europe ; Mr. de Choiseul, dont l'esprit inquiet se plaisoit à répandre le trouble dans toutes les cours, étoit l'unique auteur de ces

dissentions ; il vouloit à toute force humilier les Anglois, & n'osant agir ouvertement, de crainte de choquer Louis XV, il mit les Espagnols en avant, qui s'emparèrent de l'isle de Falkland, où les Anglois avoient commencé à former quelques établissemens ; des vaisseaux de la flotte marchande des Anglois furent pris par ceux des Espagnols, en même temps que le chantier que les Anglois ont à Portsmouth fut consumé par un incendie. Tant d'événemens fâcheux arrivés coup sur coup, firent une impression d'autant plus vive sur la cour de Londres, que le ministre préposé à la flotte avoit eu si peu de soin de son administration, qu'alors à peine l'Angleterre pouvoit-elle mettre 20 vaisseaux de guerre en mer. Cependant les Anglois prirent feu, & la guerre s'en seroit ensuivie, si le duc de Choiseul fût resté à la tête des affaires; mais ses ennemis le culbutèrent. Mr. de Meaupoux, qui étoit grand-chancelier de France, se flatta qu'en déplaçant ce ministre, il pourroit réunir tous les emplois que Mr. de Choiseul avoit possédés, & qu'en les joignant aux sceaux qu'il avoit actuellement, il seroit réellement premier ministre, ainsi qu'autrefois l'avoient été Richelieu & Mazarin ; pour former un parti, il s'associa les ducs d'Aiguillon & de Richelieu. Ceux-ci captivèrent leur maître en lui procu-

rant la connoiſſance d'une demoiſelle, dont la réputation étoit plus qu'équivoque; elle réuſſit par ſes charmes à devenir bientôt toute-puiſſante; le vieux Louis XV l'idolâtroit; Mr. de Choiſeul, trop fier pour s'abaiſſer vis-à-vis d'une perſonne pour laquelle il avoit un ſouverain mépris, lui refuſa les diſtinctions que les hommes en place accordent ordinairement aux favorites de leurs maîtres; le mécontentement qu'en reſſentit la nouvelle maîtreſſe, ſe communiqua promptement à ſon amant: les cabaleurs en profitèrent ſur le champ: ils aigrirent l'eſprit du Roi, déjà mal diſpoſé à l'égard de Mr. de Choiſeul, en lui dépeignant ce miniſtre comme un prodigue, qui avoit diſſipé mal à propos & en folles dépenſes les revenus du royaume, & qui pour ſe rendre néceſſaire avoit ſi bien embrouillé les affaires de la France & de l'Angleterre, que les querelles qui en naîtroient ne pouvoient qu'entraîner la France dans une guerre, pour le moins auſſi ruineuſe que la précédente. Ce dernier argument fut celui qui fit la plus forte impreſſion. Louis XV diſgracia tout de ſuite ſon miniſtre, & avec lui tombèrent tous les vaſtes projets qu'il avoit formés. Le roi de France négocia lui-même avec l'Angleterre & l'Eſpagne, pour pacifier leurs différens. L'iſle de Falkland fut reſtituée aux Anglois; mais le roi d'Eſpagne ayant le

cœur ulcéré de ce que la France n'avoit pas dans cette occaſion ſoutenu ſes intérêts, en conſerva un reſſentiment ſecret. Aucune cour
1771. ne regretta plus la perte de Mr. de Choiſeul que celle de Vienne : elle avoit placé toute ſa confiance dans ce miniſtre, dont le dévouement lui étoit connu, pendant que Mr. d'Aiguillon, auquel le Roi avoit donné le département des affaires étrangères, paſſoit pour n'être point auſſi attaché à la maiſon impériale. Le chancelier fut également trompé dans ſes projets & dans ſes eſpérances. Il faut donc dater de la diſgrace du duc de Choiſeul les changemens qui depuis arrivèrent en France, tant la chaîne des événemens eſt liée, & tant il eſt difficile de prévoir les ſuites importantes qu'amènent ſouvent des bagatelles.

Mais tout ce qui ſe paſſoit alors dans cette partie de l'Europe nous intéreſſe moins que ce qui ſe traitoit en orient & vers le ſeptentrion. Les propoſitions que la Porte avoit faites aux cours de Berlin & de Vienne furent communiquées à celle de Pétersbourg. Sa majeſté fit en même temps inſinuer en Ruſſie, que ſi l'impératrice refuſoit la médiation de l'Autriche & des Pruſſiens, il ſeroit à craindre que le grand-ſeigneur ne s'adreſsât à la France, pour implorer ſon ſecours. Cette réflexion pouvoit ſeule déterminer la cour de Pétersbourg à ne

pas refuser la médiation autrichienne, parce que l'éloignement qu'elle avoit pour la cour de Vienne n'approchoit pas de l'aversion qu'elle avoit pour celle de Versailles. D'abord les Russes répondirent qu'ils ne pouvoient accepter la médiation que leur offroient ces deux puissances, sous prétexte qu'ils avoient refusé celle des Anglois. Cependant par politesse, & par les bons offices des deux cours, ce qui au nom près revenoit à la même chose, les Russes, qui craignoient d'être gênés par l'intervention d'autres puissances dans les projets qu'ils avoient arrangés pour la paix, tâchèrent d'entamer avec les Turcs une négociation directe par le canal du maréchal Romanzow, qui pouvoit traiter immédiatement avec le grand-visir. Cette tentative ne leur ayant pas réussi, ils consentirent aux propositions que leur avoient faites précédemment les cours de Berlin & de Vienne.

Le hasard fit que dans ce temps-là le prince Henri, frère du Roi, rendit visite à Stockholm à la reine de Suède, sa sœur; l'impératrice de Russie, qui dans sa jeunesse avoit connu ce prince à Berlin, demanda qu'il eût la permission de se rendre à Pétersbourg; c'étoit une chose qu'on ne pouvoit refuser honnêtement. Le prince passa donc en Russie, 9 Déc. & avec l'esprit qu'il a, il gagna bientôt de 1770.

l'ascendant sur celui de l'impératrice, & lui persuada de s'ouvrir au Roi son frère. La lettre de l'impératrice étoit accompagnée d'un long mémoire, lequel contenoit les conditions de paix qui devoient servir de base à la négociation qu'on vouloit entamer. Après un préambule qui annonçoit la plus grande modération, l'impératrice demandoit aux Turcs la cession des deux Cabardies, Asof & son territoire, l'indépendance du Chan de la Crimée, le séquestre pour 25 années de la Valachie & de la Moldavie, pour l'indemniser des frais de la guerre, la libre navigation sur la Mer-Noire, une isle dans l'Archipel, pour servir d'entrepôt au commerce des deux nations, une amnistie générale pour les Grecs qui avoient embrassé le parti des Russes, & avant toutes choses, l'élargissement du Sr. Obreskow, qui étoit aux Sept-Tours. Des conditions aussi énormes auroient achevé de cabrer la cour de Vienne; peut-être même l'auroient-elles portée aux résolutions les plus violentes, si on les lui avoit communiquées. Cette raison empêcha le Roi de lui en donner la moindre connoissance. Ce Prince préféra les voies de la douceur, les plus sûres pour ne choquer personne. Il s'expliqua amicalement avec l'impératrice de Russie, sans la contredire; mais pour qu'elle sentît elle-même la difficulté qu'il y auroit à

faire consentir le grand-seigneur à l'indépendance des Tartares, il lui représenta les obstacles presqu'invincibles que la cour de Vienne mettroit à ce que la Russie, en possédant la Valachie & la Moldavie, devînt sa voisine, & que l'isle dans l'Archipel donneroit de la jalousie & de l'envie à toutes les puissances maritimes; & il conseilla à l'impératrice de limiter ses prétentions aux deux Cabardies, à la ville d'Asof avec son territoire, & à la libre navigation dans la Mer-Noire; il ajouta que ce n'étoit par aucun sentiment de jalousie de l'agrandissement de l'impératrice qu'il s'expliquoit ainsi, mais dans l'unique vue qu'au moyen de ces adoucissemens l'on pût parvenir à éviter que d'autres puissances, en prenant part à cette guerre, ne la rendissent générale; que d'ailleurs, les Turcs étoient déjà convenus de deux points, celui d'accorder l'amnistie aux Grecs, & celui de relâcher le Sr. Obreskow. Ces représentations, quoique fort modérées, parurent faire quelque peine à l'impératrice; elle donna à connoître qu'elle ne s'étoit pas attendue à rencontrer des oppositions de la part de son meilleur allié; & comme elle continuoit d'insister sur son projet, à quelques petites restrictions près, le Roi se vit dans la nécessité de le communiquer à la cour de Vienne; S. M. accompagna cette pièce de tous les adoucisse-

mens dont elle étoit susceptible ; & pour ne point effaroucher le prince Kaunitz, il lui fit insinuer que ce n'étoit pas le dernier mot de la cour de Russie, qui sans doute étoit dis-
1771. posée à se relâcher sur les articles qui rencontreroient le plus de difficulté.

Les précautions que le Roi prenoit, étoient d'autant plus nécessaires, que la cour impériale ne cachoit plus ses projets, & que tous les mouvemens qu'on voyoit en Hongrie, annonçoient une prochaine rupture avec la Russie. La cour de Vienne étoit décidée à ne pas souffrir que le théâtre de la guerre s'établît au-delà du Danube ; elle espéroit même qu'à la faveur d'une médiation armée, elle pourroit forcer les Russes à restituer aux Turcs la Moldavie & la Valachie, & de plus, à les faire désister de l'indépendance des Tartares qu'ils demandoient. Dans cette vue, des troupes d'Italie, de la Flandre & de l'Autriche, avoient marché en Hongrie; l'envoyé de l'empereur s'étoit même expliqué sur ce chapitre assez positivement avec le Roi ; il étoit allé jusqu'à demander qu'au cas que les Russes fussent attaqués toute autre part qu'en Pologne, la Prusse demeurât neutre ; ce qui lui fut nettement refusé. Le prince Kaunitz se flattoit, à la faveur de ce plan, d'agrandir la maison d'Autriche, sans qu'elle eût la peine de faire des conquêtes ; il comp-

toit bien que la Porte payeroit cette assistance, en cédant à l'impératrice-reine les provinces qu'elle avoit perdues par la paix de Belgrade. En même temps que Vienne étoit remplie de projets & la Hongrie de troupes, un corps Autrichien entra en Pologne, & s'empara de la seigneurie de Zips, sur laquelle la cour avoit des prétentions. Une démarche aussi hardie étonna la cour de Pétersbourg, & ce fut ce qui achemina le plus le traité de partage qui se fit dans la suite entre les trois puissances. La principale raison étoit celle d'éviter une guerre générale qui étoit près d'éclore ; il falloit outre cela entretenir la balance des pouvoirs entre de si proches voisins ; & comme la cour de Vienne donnoit suffisamment à connoître qu'elle vouloit profiter des troubles présens pour s'agrandir, le Roi ne pouvoit se dispenser de suivre son exemple. L'impératrice de Russie, irritée de ce que d'autres troupes que les siennes osoient faire la loi en Pologne, dit au prince Henri, que si la cour de Vienne vouloit démembrer la Pologne, les autres voisins de ce royaume étoient en droit d'en faire autant. Cette ouverture se fit à propos ; car après avoir tout examiné, c'étoit l'unique voie qui restât d'éviter de nouveaux troubles, & de contenter tout le monde. La Russie pouvoit s'indemniser de ce que lui avoit coûté la guerre

avec les Turcs, & au-lieu de la Valachie & de la Moldavie, qu'elle ne pouvoit posséder qu'après avoir remporté autant de victoires sur les Autrichiens que sur les Musulmans, elle n'avoit qu'à choisir une province de la Pologne à sa bienséance, sans avoir de nouveaux risques à courir; on pouvoit assigner à l'impératrice-reine une province limitrophe de la Hongrie, & au Roi, ce morceau de la Prusse Polonoise, qui sépare les états de la Prusse Royale; & par ce nivellement politique, la balance des pouvoirs entre ces trois puissances demeuroit à peu près la même. Néanmoins, pour s'assurer davantage de l'intention de la Russie, le comte de Solms fut chargé d'examiner si ces paroles échappées à l'impératrice avoient quelque solidité, ou si elles avoient été proférées dans un moment d'humeur & d'emportement passager. Le comte de Solms trouva les sentimens partagés sur ce sujet. Le comte Panin, qui avoit fait déclarer au commencement des troubles de la Pologne que la Russie maintiendroit l'indivisibilité de ce royaume, sentoit de la répugnance pour ce démembrement; il promit néanmoins de ne s'y point opposer, si l'affaire passoit au conseil; mais l'impératrice étoit flattée de l'idée qu'elle pourroit sans danger étendre les limites de son empire; ses favoris & quelques ministres qui s'en apperçurent, se

rangèrent de son sentiment, de sorte que le projet de partage passa à la pluralité des voix. On annonça au Rói de Prusse la résolution qui venoit d'être prise, comme un expédient qu'on avoit imaginé pour le dédommager des subsides qu'il avoit payés à la Russie.

Le comte Panin, en communiquant au comte de Solms les choses que nous venons de rapporter, exigea comme un préalable que le Roi sondât les sentimens de la cour de Vienne au sujet de ce partage. Sur cela, le Roi en fit l'ouverture au baron de Swieten, en l'assurant que la Russie ne témoignoit aucun mécontentement de ce que les Autrichiens avoient pris possession de Zips, & que Sa Majesté, pour donner des preuves de son amitié à leurs majestés impériales, leur conseilloit de s'étendre dans cette partie de la Pologne selon leur bienséance, ce qu'elles pourroient faire avec d'autant moins de risque, que leur exemple seroit imité par les autres puissances voisines de ce royaume. Cette ouverture, toute cordiale qu'elle étoit, ne fut point accueillie par la cour de Vienne comme on s'en étoit flatté. Le prince Kaunitz étoit trop préoccupé du projet qu'il se préparoit à mettre en exécution; il trouvoit plus d'avantage dans l'alliance des Turcs, qu'il ne croyoit en pouvoir espérer d'une alliance avec la Russie; il répondit donc sèchement, que si sa cour avoit

fait occuper quelques parcelles de la Pologne fur les confins de la Hongrie, ce n'étoit pas à deffein de les garder, mais uniquement pour obtenir juftice fur quelques fommes que la maifon d'Autriche réclamoit de la république, & qu'il n'avoit pas imaginé qu'un objet d'auffi peu de valeur pût faire naître l'idée d'un plan de partage, dont l'exécution feroit hériffée de difficultés infurmontables, à caufe qu'il étoit autant qu'impoffible d'établir une égalité parfaite entre les différentes portions des trois puiffances; qu'enfin un tel projet ne pouvant fervir qu'à rendre la fituation de l'Europe plus critique encore qu'elle ne l'étoit, il déconfeilloit à S. M. Pruffienne d'entrer dans de telles mefures; il ajouta d'un air d'indifférence, que fa cour étoit prête à évacuer les diftricts que fes troupes avoient occupés, fi les autres puiffances en vouloient faire autant. Ces dernières paroles étoient comme un reproche tacite aux Ruffes qui avoient des armées en Pologne; elles regardoient également le Roi, qui avoit tiré un cordon de troupes depuis le pays de Croffen jufqu'au-delà de la Viftule, pour garantir fes états de la pefte, qui faifoit alors en Pologne de grands ravages.

Dans une affaire de cette nature, il ne falloit pas fe laiffer décourager par des bagatelles. On pouvoit prévoir que la cour de Vienne chan-

geroit de ſentimens, ſi-tôt que la Ruſſie & la Pruſſe ſeroient bien d'accord, parce que les Autrichiens préféreroient d'avoir part à ce partage, à tenter les haſards de la guerre contre auſſi forte partie. Ajoutez à cela, que l'impératrice-reine n'ayant d'allié que la France, ne pouvoit nullement alors compter ſur des ſecours. Pour profiter de combinaiſons auſſi favorables, le Roi réſolut de pouſſer l'affaire du partage; il obſerva le ſilence envers la cour de Vienne, pour lui laiſſer le temps de réfléchir. En même temps, le comte de Solms fut chargé d'avertir la cour de Ruſſie, que les ouvertures du traité de partage avoient été faites à Vienne, & que quoique le prince Kaunitz eût évité juſqu'alors de s'expliquer ſur ce ſujet, on pouvoit néanmoins prévoir qu'il y donneroit volontiers les mains, auſſi-tôt que les deux autres puiſſances ſeroient convenues de leurs intérêts réciproques; il ſe ſervit de ce motif pour accélérer la concluſion de cette affaire, parce qu'il n'y avoit pas un moment à perdre. Peut-être que la lenteur & la pareſſe habituelles des Ruſſes auroient encore traîné la choſe en longueur, ſi la cour de Vienne n'eût ſervi le Roi ſans le vouloir; tous les jours elle faiſoit naître par ſa médiation de nouvelles difficultés pour la paix; ſouvent elle chicanoit avec aigreur les Ruſſes ſur leurs énormes prétentions, & s'expliquoit

d'un ton despotique sur les articles de la paix qu'elle rejetoit, favorisant les Turcs en tout ce qui dépendoit d'elle. Mais les mouvemens, qui se faisoient dans l'armée de Hongrie, achevèrent de rendre les Autrichiens suspects à la cour de Pétersbourg. Dans ce même temps, le bruit courut que les impériaux négocioient un traité de subsides à Constantinople ; cette dernière nouvelle donna l'alarme au conseil de Pétersbourg, & le Roi, qui communiquoit aux Russes tous les avis propres à découvrir les intrigues des Autrichiens, parvint enfin à tirer la cour de Pétersbourg de la léthargie dans laquelle elle étoit plongée. L'impératrice de Russie sentit le besoin qu'elle avoit d'être assistée par sa majesté : elle jugea que pour s'assurer de ce Prince, il falloit lui procurer des avantages ; de sorte que le comte Panin déclara au comte de Solms qu'il n'attendoit que le projet de partage, pour entrer avec lui en conférence sur ce sujet.

14 Juin. Ce projet s'expédia bien vîte à Pétersbourg ; il donnoit carte blanche à la Russie, qui pouvoit choisir en Pologne, selon sa convenance, telle province dont elle jugeroit à propos de prendre possession. Le Roi demanda pour sa part la Pomerellie, le district de la grande Pologne en deçà de la Netze, l'évêché de Varmie, les palatinats de Marienbourg & de Culm ; laissant les Autrichiens maîtres d'accéder à ce

traité, s'ils le jugeoient à propos. Tous les arrangemens qui se prenoient à Berlin comme à Pétersbourg, n'empêchoient point le prince Kaunitz d'aller son train; il accrochoit, par mille difficultés que sa médiation lui fournissoit, la négociation de la paix avec les Turcs; il rejetoit sur-tout l'article des cessions de la Valachie & de la Moldavie, que les Russes exigeoient de la Porte; fier des offres que lui faisoit le sultan, & croyant que le nombre des troupes assemblées en Hongrie pouvoit en imposer autant aux Prussiens qu'aux Russes, il fit déclarer au Roi, que les conditions de paix proposées par la Russie, étoient diamétralement opposées aux intérêts de la monarchie Autrichienne, qu'elles tendoient à renverser l'équilibre de l'Orient, & que si la cour de Pétersbourg ne vouloit pas les modérer, leurs majestés impériales seroient forcées de prendre part à cette guerre; qu'elles se flattoient que dans ce cas le Roi observeroit une parfaite neutralité, d'autant plus que ses engagemens avec la Russie se bornoient à la Pologne, dont les Autrichiens respecteroient le territoire.

On voyoit bien que la cour de Vienne ne vouloit absolument pas que les Russes devinssent ses voisins; d'une part elle craignoit que nombre de Grecs, répandus en Hongrie, ne s'attachassent à cette puissance par motif de religion; d'autre

part, elle aimoit mieux être voisine de l'empire affoibli des Turcs, que de l'empire formidable de la Russie. La situation où le Roi se trouvoit entre ces deux cours impériales, étoit embarrassante ; s'il consultoit ses intérêts, il ne devoit ni souhaiter d'accroître la puissance des Russes, qui n'étoit que trop formidable, ni employer à cela ses forces. Ces raisons étoient contrebalancées par des engagemens solemnels, qui obligeoient ce Prince d'assister l'impératrice, son alliée, dans toutes les occasions où elle seroit attaquée par l'impératrice-reine ; il falloit, ou remplir ces engagemens, ou renoncer aux fruits qu'on espéroit d'en recueillir. De plus, le parti de la neutralité étoit plus dangereux pour la Prusse que celui de soutenir son alliée ; les Autrichiens & les Russes se seroient battus, puis en s'accommodant, ils auroient pu faire la paix aux dépens du Roi ; ce Prince auroit perdu toute considération ; personne ne se seroit fié à sa bonne foi ; & après la paix, il seroit demeuré isolé ; ce qui seroit indubitablement arrivé, si le Roi avoit suivi un plan aussi défectueux.

Sa Majesté ne balança point ; elle se détermina à remplir fidellement ses engagemens avec la Russie ; & pour adoucir en même temps la cour de Vienne, elle la flatta de l'espérance qu'il ne seroit pas impossible de fléchir l'impératrice de Russie, & de faire changer les vues qu'elle

avoit ſur la Valachie & ſur la Moldavie ; mais en ajoutant que ſi l'on en venoit à une rupture entre les deux impératrices, Sa Majeſté ne pouvoit ſe diſpenſer d'aſſiſter celle de Ruſſie, avec laquelle elle étoit en alliance. Pour donner plus de poids à cette déclaration, l'on augmenta & remonta toute la cavalerie ; les ordres donnés pour cet effet s'ébruitèrent promptement & par-tout. Ces meſures vigoureuſes, priſes ſi à propos, firent impreſſion ſur la cour de Pétersbourg ; on profita de ſon contentement, pour l'engager à ſacrifier une partie de ſes prétentions ſur la Valachie, au bien commun de la paix.

Il étoit difficile de traiter avec les Ruſſes. Le contreprojet du traité de partage de la cour de Pétersbourg arriva alors à Berlin ; il étoit ſinguliérement conçu ; tout l'avantage en étoit pour la Ruſſie, tous les riſques pour la Pruſſe : on accordoit à la vérité la plus grande partie du terrein de la Pologne que le Roi avoit demandé ; mais l'acquiſition des Ruſſes étoit au moins du double plus étendue : on avoit inſéré, ſur-tout dans ce traité, un article très-onéreux pour Sa Majeſté ; on demandoit que la Pruſſe aſſiſtât de toutes ſes forces la Ruſſie, au cas qu'elle fût attaquée par les Autrichiens ; mais ſuppoſé que l'impératrice-reine déclarât la guerre au Roi de Pruſſe, ce Prince n'avoit aucun ſecours à attendre de la Ruſſie avant

que la paix avec les Turcs fût conclue. Des conditions auſſi peu proportionnées n'étant pas acceptables, elles donnèrent lieu à quelques explications; on fit un réſumé de tous les engagemens de la Pruſſe avec la Ruſſie; il réſultoit de cet examen, que tout étoit en faveur de l'impératrice, & qu'il n'y avoit rien en faveur du Roi; toutefois on ajouta que comme Sa Majeſté avoit réſolu de ſatisfaire à tout ce qu'on pouvoit prétendre d'elle raiſonnablement, elle ſe repoſoit auſſi ſur l'équité comme ſur la modération de l'impératrice de Ruſſie, qui voudroit bien ſacrifier quelques parties de ſes conquêtes, pour prévenir une guerre qui menaçoit dans peu de devenir générale, d'autant plus que la Moldavie & la Valachie ſervoient de prétexte aux Autrichiens pour embrouiller de plus en plus les affaires, & que dans des circonſtances auſſi critiques que les préſentes, il étoit de la dignité d'une auſſi vaſte monarchie que celle de la Ruſſie, d'avoir moins d'égard à ſes intérêts qu'au bien public. On propoſa en même temps, que pour indemniſer la Pruſſe de tous les dangers qu'elle pouvoit s'attirer par une nouvelle guerre, dont on ne pouvoit prévoir quelles ſeroient les ſuites, la Ruſſie voulût bien ajouter la ville de Dantzick, ſituée au milieu de la Pomerellie, au partage de la Pologne, dont le Roi devoit ſe mettre en poſſeſſion.

Ces repréſentations, comme il arrive d'ordinaire, ne firent pas tout l'effet qu'on en devoit attendre : cependant à force de réfléchir ſur les raiſons qu'on lui avoit expoſées ſi clairement, l'impératrice de Ruſſie voulut bien reſtreindre les propoſitions de paix, qui ne pouvoient compatir avec les intérêts d'autres puiſſances : elle s'engagea donc en conſéquence à reſtituer aux Turcs, après la paix, les conquêtes qu'elle venoit de faire entre le Dnieſter & le Danube. La cour de Berlin communiqua promptement cette heureuſe nouvelle à celle de Vienne ; on vit pour la première fois paroître le prince Kaunitz avec un viſage ſerein ; les eſprits ſe calmèrent, & l'inquiétude & la jalouſie, que les grands ſuccès des Ruſſes avoient données à la cour impériale, diſparurent du moment qu'elle n'eut plus à craindre d'avoir cette puiſſance pour voiſine de ſes états.

La Porte fut auſſi-tôt informée des bonnes diſpoſitions où ſe trouvoit la cour de Pétersbourg. Les Turcs, que leurs malheurs avoient dégoûtés de la guerre, inclinoient fortement à la paix. La dernière campagne des Ruſſes n'étoit qu'une ſuite de triomphes ; ils avoient conquis la Crimée, & une bataille déciſive qu'avoit gagnée le maréchal de Romanzow ſur la fin de l'année, avoit mis le comble à la proſpérité de leurs armes. Dans des circonſtances auſſi

défefpérées, la nouvelle arriva à Conftantinople, que les plus grands obftacles à la paix étoient levés ; les Turcs réfolurent alors de leur côté, pour faciliter la pacification générale, de rendre la liberté au Sr. Obreskow, détenu jufqu'alors aux Sept-Tours ; c'étoit un préalable que l'impératrice avoit exigé, fans lequel elle ne vouloit entendre à aucune négociation.

1772. Quoique toutes les cours fuffent en action, la lenteur & l'irréfolution des Ruffes traînoient en longueur la conclufion du traité de partage ; la négociation s'accrochoit principalement à la poffeffion de la ville de Dantzick : les Ruffes prétendoient qu'ils avoient garanti la liberté de cette petite république ; mais ce n'étoient proprement que les Anglois, jaloux des Pruffiens, qui protégeoient la liberté de cette ville maritime, & qui encourageoient l'impératrice de Ruffie à ne pas confentir aux demandes de S. M. Pruffienne. Il falloit néanmoins que le Roi fe déterminât ; & comme il étoit évident que le poffeffeur de la Viftule & du port de Dantzick affujettiroit cette ville avec le temps, on jugea qu'il ne falloit pas arrêter une négociation auffi importante pour un avantage qui proprement n'étoit que différé ; ce qui fit que S. M. fe relâcha de cette prétention. L'on
12 Janv. reçut après bien des longueurs, l'*ultimatum* de la

la cour de Pétersbourg. Les Ruſſes inſiſtoient toujours ſur les ſecours conſidérables qu'ils demandoient aux Pruſſiens, en cas que les Autrichiens leur déclaraſſent la guerre ; quelque choquantes que fuſſent ces inégalités, quelque diſproportionnés que fuſſent des ſecours que deux alliés ſe doivent au fond réciproquement, comme on ſavoit que l'impératrice-reine ſe trouvoit dans des diſpoſitions plus favorables & plus pacifiques que par le paſſé, on négligea des conſidérations qui ceſſoient d'être importantes, pour conclure un traité avantageux, & l'on promit aux Ruſſes les ſecours dont dès-lors il ne pouvoit plus être queſtion.

Après que tant d'obſtacles eurent été levés, cette convention ſecrète fut enfin ſignée à Pétersbourg : les acquiſitions pruſſiennes furent telles que nous les avons rapportées, à l'exception des villes de Dantzick, de Thorn & de leur territoire : par ce partage, la cour de Pétersbourg acquit en Pologne une liſière conſidérable le long de ſes anciennes frontières, depuis la Dwina juſqu'au Dnieſter : on fixa le temps de la priſe de poſſeſſion au mois de juin : on convint d'inviter l'impératrice-reine à ſe joindre aux deux puiſſances contractantes, afin de participer à ce partage : la Ruſſie & la Pruſſe ſe garantirent leurs acquiſitions, & promirent d'agir de concert à la diète de Var- 17 Fév.

ſovie, pour obtenir pour tant de ceſſions le conſentement de la république; le Roi promit encore par un article ſecret d'envoyer 20,000 hommes de ſon armée en Pologne, pour ſe joindre aux Ruſſes au cas que la guerre devînt générale: de plus, Sa Majeſté s'engageoit à ſe déclarer ouvertement contre la maiſon d'Autriche, ſuppoſé que ce ſecours ne fût pas ſuffiſant: on convint auſſi que les ſubſides pruſſiens ceſſeroient d'être payés auſſi-tôt que leur corps auxiliaire auroit joint l'armée Ruſſe: on ajoutoit par un autre article, que Sa Majeſté ſeroit autoriſée à retirer ſes troupes auxiliaires, ſi au ſujet de ces ſecours elle étoit attaquée par les Autrichiens dans ſes propres états; & dans ce cas, la Ruſſie promettoit de lui envoyer 6,000 hommes d'infanterie & 4,000 Coſaques, & même de doubler ce nombre auſſitôt que les circonſtances le permettroient; auſſi bien que d'entretenir une armée de 50,000 hommes en Pologne, afin de pouvoir aſſiſter le Roi de toutes ſes forces, après que la guerre avec les Turcs ſeroit terminée; & enfin de continuer cette aſſiſtance juſqu'au moment où elle pourroit, par une pacification générale, procurer aux Pruſſiens un dédommagement convenable: on joignit à tous ces articles une convention ſéparée, pour régler l'entretien réciproque des corps auxiliaires. Cet ouvrage,

qui servoit de base aux projets qui devoient s'ensuivre, étant terminé, il restoit à persuader la cour de Vienne de se joindre aux deux puissances contractantes. Trois partis se formoient dans cette cour, dont chacun pensoit différemment : l'empereur auroit voulu regagner en Hongrie les provinces que sa maison avoit perdues par la paix de Belgrade : l'impératrice sa mère, qui n'avoit plus cette énergie & cette fermeté dont elle avoit tant donné de marques dans sa jeunesse, & qui commençoit à s'adonner à une dévotion mystique, se reprochoit le sang que ses guerres passées avoient fait répandre ; elle détestoit la guerre & vouloit conserver la paix à quelque prix que ce fût : le prince Kaunitz, doué d'un jugement droit, qui vouloit accorder les intérêts de la monarchie avec les penchans de sa souveraine, se trouvoit par conséquent dans l'embarras d'opter entre la guerre, ou le partage de la Pologne, & craignoit de plus, que s'il prenoit ce dernier parti, l'union de la maison de Bourbon avec celle d'Autriche, qu'il regardoit comme son chef-d'œuvre, n'en fût rompue ; d'un côté, la cavalerie Prussienne, remontée si promptement, lui donnoit à connoître que le Roi avoit pris un parti décisif ; d'un autre, il voyoit que ce Prince désiroit une pacification générale, & qu'il y travailloit avec ardeur.

Enfin le Roi dit à l'envoyé d'Autriche, dans une conférence qu'il eut avec lui : Que Sa Majesté félicitoit l'impératrice-reine d'avoir en ce moment le sort de l'Europe en ses mains, parce que réellement la paix ou la guerre dépendoit dans ces circonstances du parti qu'elle alloit prendre : le Roi ajouta qu'il avoit une si grande confiance dans la sagesse reconnue de cette grande princesse, qu'il ne doutoit point qu'elle ne préférât la tranquillité générale de l'Europe aux troubles qui pouvoient survenir, & dont il étoit impossible de prévoir les suites. Cet entretien, dont van Swieten rendit compte à sa cour, produisit tout l'effet qu'on en pouvoit espérer; le prince Kaunitz fut convaincu qu'il falloit renoncer à l'alliance des Turcs, comme à tous les projets qui étoient fondés sur ce préalable : il comprit également qu'il ne pouvoit plus empêcher le partage de la Pologne, à moins d'attaquer, sans l'assistance d'aucun allié, la Prusse & la Russie en même temps. Cette chance étoit trop désavantageuse pour qu'un homme, pour peu qu'il fût prudent, voulût en courir les risques : il ne lui restoit donc d'autre parti raisonnable que celui de se joindre aux deux cours alliées; afin de participer au partage de la Pologne, & de maintenir par ce moyen l'équilibre entre ces trois puissances. Par une suite de cette résolution,

le baron de Swieten fut chargé de propoſer au nom de ſa cour la ſignature d'un acte, par lequel les trois cours promettoient d'obſerver une égalité parfaite dans le partage qui ſe feroit de la Pologne. Cette propoſition, qui étoit juſte, fut reçue ſans empêchement, parce qu'elle devoit aplanir toutes les difficultés qui avoient juſqu'alors cauſé tant d'embarras, & que c'étoit l'unique moyen d'éviter la guerre générale, qu'on avoit eu de ſi fortes raiſons d'appréhender. Cet acte fut ſigné ſans délai, 4 Mars.
& l'échange s'en fit tout de ſuite.

Ce traité entre les cours de Berlin & de Vienne fut inceſſamment communiqué à celle de Pétersbourg; l'impératrice reçut avec plaiſir cette nouvelle importante; elle ſe voyoit par cette acceſſion de l'Autriche dégagée du fardeau d'une nouvelle guerre, qu'elle auroit peut-être eu de la peine à ſoutenir: elle ſuivit les conſeils du Roi, qui l'exhortoit à diminuer, autant qu'il ſe pourroit, le nombre de ſes ennemis: auſſi, peu après, la même convention fut ſignée à Pétersbourg par les deux cours impériales. On ſe preſſa enſuite d'égaliſer le partage des trois cours; ce qui avoit été réglé entre la Pruſſe & la Ruſſie, fut auſſi-tôt communiqué à l'impératrice-reine; la cour de Vienne ne s'oublia pas dans ſon contre-projet: ſon avidité étendit ſes vues ſur quantité de palatinats,

qui remplissoient l'espace depuis la principauté de Teschen jusqu'aux confins de la Valachie, & qui poussoient une pointe par Belcz, à une petite distance de Varsovie. Les pays enclavés dans cette démarcation, & qui faisoient à peu près le tiers de la Pologne, étoient évidemment opposés à la convention que cette cour venoit à peine de signer avec les autres puissances. On trouva cette portion que les Autrichiens vouloient s'approprier, aussi énorme à Pétersbourg qu'on l'avoit trouvée exorbitante à Berlin. Choqué des procédés aussi indécens, le comte Panin remit un mémoire raisonné au prince Lobkowitz, qui résidoit à Pétersbourg en qualité de ministre d'Autriche, dans lequel il évaluoit avec précision les partages des trois cours, & concluoit, que pour établir une égalité parfaite, il convenoit que la cour de Vienne voulût bien renoncer à la possession de Léopol & des salines importantes de Wiliczka, afin que personne ne pût se plaindre d'être lésé.

La cour de Vienne continua d'insister sur la ville de Léopol & sur les salines de Wiliczka, qu'elle vouloit posséder à toute force ; en même temps, pour faciliter cette convention, elle se désista des palatinats de Lublin, de Chelm & de Belcz. Les choses étant dans ces termes, il falloit se hâter de conclure, si l'on ne vouloit pas renoncer à tout partage ; dans cette occa-

fion, trop d'exactitude à évaluer les différentes portions, auroit fait naître des difputes interminables: d'autres puiffances auroient immanquablement profité de cette méfintelligence, & toutes les peines qu'on s'étoit données jufqu'alors, auroient été perdues. Dans cette perfuafion, le Roi confeilla à l'impératrice de Ruffie d'accepter les conditions que la cour de Vienne annonçoit être fon *ultimatum*; elle comprit combien les momens étoient précieux, & rien n'y mettant plus d'empêchement, la triple convention des cours contractantes fut fignée par leurs miniftres à Pétersbourg. Les acquifitions pruf- 5 Août. fiennes & celles des Ruffes furent articulées dans ce traité telles que nous les avons annoncées; ce qui devoit tomber en partage aux Autrichiens, fut marqué depuis la principauté de Tefchen jufqu'au-delà de Sendormir & du confluent du San, en tirant une ligne droite au Bug, & de cette rivière à celle du Dniefter, aux frontières de la Podolie & de la Moldavie. Les trois cours fe garantirent leurs poffeffions refpectives : elles promirent d'agir de concert, pour engager la république de Pologne à donner fon confentement aux ceffions qu'on lui demandoit. La cour de Vienne, radoucie par tant d'acquifitions, promit d'employer fes bons offices conjointement avec le Roi de Pruffe, afin de difpofer la Porte à recevoir les conditions

de paix que la Ruſſie lui avoit propoſées. Les trois cours fixèrent la priſe de poſſeſſion au premier jour du mois de ſeptembre. On convint de remettre vers ce temps au roi de Pologne une déclaration concertée entre les trois cours, pour inſtruire la république des arrangemens qu'on venoit de prendre, & pour l'exhorter à la convocation d'une diète extraordinaire, afin qu'elle travaillât à l'entière pacification du royaume ; c'étoit à cette diète que la Ruſſie, l'Autriche & la Pruſſe ſe propoſoient de préſenter une déduction, qui devoit contenir les prétentions de chaque puiſſance, avec les droits qu'elles croyoient avoir ſur ce dont elles avoient pris poſſeſſion.

Le Roi fondoit ſes prétentions ſur la Pomerellie, & ſur une partie de la grande Pologne, ſituée en deçà de la Netze, ſur ce que ces provinces, autrefois annexées à la Poméranie & au Brandebourg, en avoient été démembrées par les Polonois : il revendiquoit la ville d'Elbing en vertu d'une prétention liquide, & de l'argent que ſes ancêtres avoient avancé ſur cette ville à la république ; on faiſoit des évêchés de Varmie & des palatinats de Marienbourg & de Culm, un équivalent de la ville de Dantzick, capitale de la Pomerellie, laquelle demeuroit libre. Nous ne voulons pas détailler ici les droits de ces trois puiſſances ; il falloit des conjonc-

tures singulières pour amener les esprits à ce point & les réunir pour ce partage, par lequel seulement on pouvoit éviter une guerre générale.

Telle fut la fin de tant de négociations qui demandoient de la patience, de la fermeté & de l'adresse. L'on parvint cette fois à préserver l'Europe d'une guerre générale qui étoit près d'éclater. Des intérêts aussi contraires que ceux des Russes & des Autrichiens, étoient difficiles à concilier. Pour dédommager les Russes des conquêtes que les Autrichiens vouloient qu'ils restituassent à la Porte, il n'y avoit d'autre moyen que de leur assigner des possessions en Pologne. L'impératrice-reine en avoit donné l'exemple, en faisant occuper par ses troupes la seigneurie de Zips; & pour que la balance se soutînt en quelque manière entre les puissances du nord, il falloit de nécessité que le Roi eût part à ce partage. C'est là le premier exemple que l'histoire fournisse d'un partage réglé & terminé paisiblement entre trois puissances; sans les conjonctures où l'Europe se trouvoit alors, les plus habiles politiques y auroient échoué; tout dépend des occasions & du moment où les choses se font.

Le soin d'accorder ces divers intérêts n'absorboit pas toute l'attention des trois puissances; on n'en pressoit pas moins les Turcs de con-

fentir à la tenue d'un congrès ; l'internonce d'Autriche, qui réfidoit à Conftantinople, ne parloit plus des fubfides qu'il avoit fi vivement follicités, ni des diverfions que fa cour alloit faire en faveur de la Porte ; & loin d'encourager les Turcs à la continuation de la guerre, il s'étoit joint au miniftre Pruffien, pour engager le divan à choifir ceux que le grand-feigneur enverroit au congrès de la pacification. Les plénipotentiaires furent nommés de la part des deux puiffances belligérantes ; les miniftres Pruffien & Autrichien les joignirent à Foxfiani, lieu où fe tinrent les conférences. Le comte Orlow, favori de l'impératrice, y préfidoit de la part de la Ruffie, & Osman-Effendi de la part des Turcs. Ces deux miniftres paroiffoient d'accord fur les articles effentiels du traité, & même fur l'indépendance des Tartares ; mais lorfqu'on en vint au projet article par article, Osman-Effendi en préfenta un autre, par lequel le droit de confirmer le Chan des Tartares élu, & le droit d'adminiftrer la juftice en Crimée, étoit réfervés au grand-feigneur. Cette propofition fut rejetée ; Osman en préfenta une plus modérée, mais qui fut auffi peu admife que la première ; fur quoi il déclara qu'après avoir épuifé tous les moyens qui lui étoient permis par fes inftructions, qu'après avoir modifié par des adouciffemens les articles qui faifoient le

Premiers jours d'août.

plus de peine aux Ruſſes, voyant néanmoins que, ſans égard pour la modération du grand-ſeigneur, on rejetoit toutes ſes propoſitions, il ne lui reſtoit qu'à demander des chevaux pour s'en retourner à Conſtantinople. Mr Orlow le prit au mot; ſes intérêts perſonnels le rappelloient à Pétersbourg, où ſes ennemis, profitant de ſon abſence, étoient parvenus à le ſupplanter; ainſi ce congrès, qu'on avoit eu tant de peine à faire aſſembler, n'atteignit pas la fin du même mois.

Plus les affaires prenoient vers le Nord & l'Orient une tournure avantageuſe à la Ruſſie, plus la France, mécontente du peu de conſidération dont elle jouiſſoit, eſſayoit de ſe dédommager par ſes intrigues de l'aſcendant qu'elle avoit perdu; elle ſe flattoit de pouvoir le regagner en mettant la Suède en jeu. Le prince royal de Suède, qui voyageoit alors en France, ſe trouva préciſément à Paris, lorſqu'il apprit la mort du roi ſon père. Les miniſtres de Louis XV, pour profiter de la conjoncture, prirent des engagemens ſecrets avec ce jeune prince; ils lui promirent d'acquitter les arrérages de la dernière guerre, que la France devoit à la Suède: la ſomme en montoit à 1,300,000 écus; une partie lui en fut remiſe à Paris, & on lui fit eſpérer le reſte, au cas qu'il voulût l'employer à changer la forme du gouvernement en Suède,

en s'y rendant souverain. Dès-lors ce jenne prince vif, ambitieux, mais léger, se livra sans réserve à l'exécution de ce projet, à laquelle la diète, qui alloit s'assembler pour son couronnement, lui fournissoit une occasion favorable. De retour à Stockholm, on envoya des émissaires munis d'argent dans toutes les provinces du royaume, pour corrompre les députés, & une partie des troupes; son frère, le prince Charles, se mit à la tête d'un de ces corps, pour le conduire à la capitale au secours du roi. Mais le jeune monarque n'attendit pas son arrivée; il avoit gagné le régiment des gardes & celui de l'artillerie; il s'empara par leur moyen de l'arsenal, fit braquer les canons sur les places & dans les rues, assembla le sénat intimidé par un appareil qui lui étoit si nou-
18 Août. veau, & se fit déclarer souverain par ce corps, qui représentoit toute la nation.

Cet événement inattendu causa quelques inquiétudes à la cour de Berlin; le Roi s'étoit engagé par son traité avec la Russie, à soutenir la forme de gouvernement établie en Suède en 1720. Ce Prince n'ignoroit pas la vive impression qu'une révolution aussi subite feroit sur l'impératrice de Russie. Le congrès de Foxsiani venoit à la vérité d'être rompu; mais les Russes & les Turcs étoient de nouveau en pourparlers pour en assembler un autre à Bu-

chareſt : ſi la paix venoit à ſe conclure entre ces deux puiſſances, il falloit s'attendre qu'inceſſamment la Ruſſie travailleroit à remettre le gouvernement Suédois ſur l'ancien pied ; le jeune roi de Suède, qui comptoit ſur l'appui de la France, ne ſe ſeroit jamais déſiſté de bon gré de la ſouveraineté à laquelle il venoit de parvenir ; c'étoient-là des matériaux pour une nouvelle guerre, dans laquelle le Roi auroit été obligé de combattre contre ſon propre neveu ; & la nature, qui parle aux cœurs des rois tout comme à ceux des particuliers, ſe révoltoit contre ce parti. D'autre part, la politique & la foi des traités exigeoient qu'on le prît : dans cet embarras, le Roi ſe ſervit de la cour de Vienne, afin que par ſes repréſentations à celle de Pétersbourg on pût parvenir à calmer la première effervescence de la Ruſſie. Les mouvemens de colère & de vengeance l'auroient cependant emporté dans l'eſprit de l'impératrice de Ruſſie, ſi les Turcs n'avoient pas réſiſté avec beaucoup de fermeté aux conditions dures & fâcheuſes qu'on vouloit leur faire accepter ; en même temps que du côté de la Suède, le roi concevant le danger dont il étoit menacé de la part de la Ruſſie, ſe propoſoit de mettre d'avance le Danemarck hors de jeu, pour n'avoir qu'un ennemi à combattre à la fois.

Ceci nous engage à reprendre les choſes de plus haut, pour expoſer avec préciſion les raiſons qu'avoit le roi de Suède d'agir ainſi. Le roi de Danemarck étoit monté trop jeune ſur le trône pour que ſon expérience pût être formée : il étoit entouré d'anciens miniſtres rompus dans les intrigues de cour, qui plus intéreſſés que citoyens, n'ambitionnoient que de gouverner leur maître; & comme ces rivaux luttoient pour ſe ſupplanter mutuellement, cela donnoit lieu à de fréquentes diſgraces; chaque jour produiſoit de nouveaux miniſtres & de nouveaux projets de gouvernement. Le Sr. de Saldern, qui ſe trouvoit alors à cette cour en qualité de miniſtre de Ruſſie, avoit, comme nous l'avons dit, moyenné l'échange du duché de Gottorp contre ceux d'Oldenbourg & de Delmenhorſt; ce miniſtre d'une cour étrangère, mais trop puiſſant à Copenhague, perſuada au roi de faire un tour dans les pays étrangers, voulant le détourner de viſiter, comme il en avoit l'intention, le royaume de Norwège, où l'on craignoit qu'il n'introduisît des nouveautés préjudiciables à ſes intérêts. Peu après ſon mariage avec la princeſſe Mathilde, ſœur du roi d'Angleterre, il partit de Copenhague, ſe rendit à Londres, & delà à Paris; ſes courtiſans & ceux qui l'environnoient, fortifioient ſon penchant à la volupté & à la débauche;

de retour de ses voyages, il en rapporta une maladie dont il n'avoit pris aucun soin; la reine son épouse, sous prétexte du rétablissement de sa santé, s'empara de son esprit, & lui proposa un médecin, nommé Struensée, comme l'homme le plus capable de le guérir. L'accès que ce médecin eut à la cour, lui fit gagner imperceptiblement plus d'ascendant sur l'esprit de la reine qu'il n'étoit convenable à un homme de cette extraction. Cette liaison, qui de jour en jour devenoit plus intime, obligeoit la reine à prendre les plus grandes précautions, pour que le roi ne pût pas s'appercevoir de ce qui se passoit; on prétendoit que pour en être sûr, la reine & le médecin avoient imaginé, sous prétexte de donner des remèdes au roi, de lui faire prendre de l'opium. L'usage trop fréquent de ces soporifiques, altéra considérablement l'esprit de ce jeune prince: il eut des absences & si fortes & si longues, que la reine & le médecin s'emparèrent des rênes du gouvernement: Struensée fut créé premier ministre, & fut réellement roi de Danemarck durant quelques mois. La nation Danoise fut indignée. On découvrit enfin que le projet du ministre étoit de faire déclarer le roi incapable de régner, & sous ce prétexte apparent, de s'emparer de la tutelle du royaume; ce qui acheva de révolter les esprits. On auroit cru

ſe couvrir d'opprobre, en expoſant le royaume à tomber ſous une ſemblable domination. Des gardes de la marine qu'on avoit voulu caſſer, parce que la cabale ſe défioit de leur fidélité, donnèrent le premier branle à la révolution. Les deux généraux d'Eickſtædt & de Cœller, tous deux Poméraniens de naiſſance, & le miniſtre d'état d'Oſten ſe rendirent en ſecret chez la reine Julie, belle-mère du roi; ils lui peignirent des couleurs les plus vives les périls auxquels ſa perſonne, celle de ſon beau-fils, & tout le royaume étoient expoſés, & la conjurèrent de prendre dans un moment auſſi critique un parti déciſif; ils la déterminèrent à ſe rendre, après un bal qui devoit durer avant dans la nuit, par un eſcalier dérobé dans la chambre du roi, pour l'avertir du péril imminent qui le menaçoit, & l'obliger à ſigner inceſſamment un ordre, par lequel les généraux étoient autoriſés, l'un à arrêter la reine Mathilde, & l'autre à s'aſſurer du médecin premier miniſtre. Ce projet s'exécuta comme il avoit été médité : on enferma la reine dans une forteresse, & le médecin ainſi que ſes adhérens furent traduits devant les juges : la crainte des ſupplices leur fit avouer tous les attentats dont on les accuſoit; le mariage de la reine Mathilde fut caſſé; le roi d'Angleterre obtint qu'on permît à cette princeſſe de ſortir du

du Danemarck, pour ſe retirer dans l'électorat de Hanovre : elle s'établit à Zell, où elle fut traitée par ſon frère avec diſtinction. Le médecin & le baron de Brand, après qu'on leur eut fait le procès, furent décapités : la reine Julie, belle-mère du roi, prit le maniement des affaires. Tout fut foible dans les commencemens d'une telle adminiſtration, qui en effet n'étoit qu'une tutelle. L'aliénation d'eſprit du roi équivaloit à une minorité. Les Norwégiens, qu'on avoit accablés d'impôts pour ſoutenir la banque, qui étoit ſur le point de faire faillite ; les Norwégiens, dis-je, commencèrent à différentes repriſes à manifeſter leur mécontentement. Les révolutions que ſubit preſqu'en même temps le gouvernement Suédois, donnèrent de vives alarmes à la cour de Copenhague, qui craignoit les entrepriſes d'un jeune prince voiſin, ennemi né des Danois ; la reine Julie envoya le général Huth avec quelques troupes en Norwège, afin de garantir ce royaume contre toute invaſion étrangère.

Ce mécontentement des Norwégiens, leurs diſpoſitions peu favorables à la cour, voilà ſur quoi le roi de Suède fondoit ſes eſpérances. Quelques députés des payſans de ce royaume, qui ſe rendirent auprès de lui dans le bourg d'Eckholmſund, l'aſſurèrent qu'il n'avoit qu'à ſe montrer avec quelques troupes ſur leurs fron-

tières, pour animer les payſans Norwégiens, & pour leur faire à tous embraſſer ſon parti. Sans examiner ſi c'étoit la nation qui s'expliquoit par la bouche de ces députés, ou s'ils n'étoient que les organes de quelques mécontens obſcurs, le Roi partit bruſquement, ſous prétexte de faire ce qu'on appelle en Suède l'Éric Gatta : il fit la tournée de ſes provinces méridionales en Scanie & vers les frontières de la Norwège ; delà il envoya un mémoire à
9 Nov. la cour de Danemarck, conçu en termes menaçans, par lequel il demandoit raiſon des armemens extraordinaires que cette cour faiſoit en Norwège ; en même temps il préparoit tout de ſon côté pour entreprendre la guerre ; des troupes Suédoiſes, munies d'artillerie, s'approchoient de la Norwège : ſes émiſſaires en foule rodoient dans ce royaume, pour exciter le peuple à la ſédition ; il fit des tentatives infructueuſes pour brûler le chantier de Copenhague ; enfin tout ſe préparoit à une rupture entre ces deux royaumes, & peut-être s'en ſeroit-elle enſuivie, ſi la cour de Berlin, par les repréſentations les plus fortes, n'avoit engagé ces deux puiſſances à s'éclaircir mutuellement ſur leurs ſoupçons, & à ſe réconcilier ; ſur ces repréſentations, le roi de Suède s'en retourna dans ſa capitale, & les Danois ſe raſſurèrent.

Si le changement du gouvernement en Suède

avoit déplu à l'impératrice de Russie, ces mouvemens du roi sur les frontières de la Norwège la choquèrent encore davantage; elle craignoit qu'un jeune prince aussi remuant, aussi inquiet que le roi de Suède, n'entreprît avec la même légéreté de l'attaquer sur les frontières de l'Estonie & de la Finlande. Ces deux provinces étoient alors dégarnies de troupes : les armées Russes étoient dans la Bessarabie, dans la Crimée, & plus de 50,000 hommes inondoient la Pologne; l'impératrice jugea que dans ces circonstances, en faisant des conquêtes en Orient, & en subjuguant les Sarmates, elle ne devoit pas négliger d'assurer ses anciennes possessions. Elle rappella dans cette intention 20,000 hommes des troupes qui étoient en Pologne, pour les employer à garnir & à défendre la Livonie, & les provinces qu'elle croyoit exposées aux insultes des Suédois; d'autre part, elle se montra plus disposée à un nouveau congrès pour la paix avec les Turcs.

Ce congrès s'ouvrit à Bucharest; le Reis-Effendi étoit le plénipotentiaire de la Porte, & le Sr. Obreskow celui des Russes : les deux ministres plénipotentiaires de la Prusse & de l'Autriche ne s'y trouvèrent point, parce que les Russes avoient été mécontens du sieur Thugut, qui avoit assisté au premier congrès comme ministre de l'impératrice-reine. Les Russes com- 26 Oct.

mencèrent par renouveller leurs prétentions exorbitantes ; enſuite ils ſe relâchèrent ſur pluſieurs articles ; mais la ceſſion des places de la Crimée, Kerſch & Jenikala, ſituées ſur le détroit de Zabache, dont la poſſeſſion ouvroit aux Ruſſes le paſſage de la Mer-Noire, fut un obſtacle invincible à la concluſion de la paix ; le corps des Ulemas, ou gens de la loi, déclara au grand-ſeigneur, qu'il ne conſentiroit jamais que par cette ceſſion on mît la Ruſſie en état d'équiper une flotte qui menaceroit Conſtantinople même du plus imminent danger ; la Ruſſie déclara de ſon côté que la poſſeſſion de ces deux places étoit une condition dont elle ne ſe départiroit jamais. Sur cela, chacune des deux cours envoya ſon *ultimatum* à ſes plénipotentiaires : les Ruſſes offrirent de ſe relâcher ſur ce qu'ils avoient demandé en argent, à condition que les Turcs conſentiſſent au reſte, & les Turcs offrirent 21 millions de roubles aux Ruſſes, s'ils vouloient remettre les choſes ſur le pied où elles étoient avant le commencement de cette guerre. Après que les conditions eurent été refuſées de part & d'autre vers la fin du
1773. Mars. mois de mars, ce ſecond congrès fut rompu comme le premier.

Deux raiſons contribuèrent à rendre ce congrès infructueux : la première, les conditions onéreuſes, humiliantes & dures, auxquelles

Catherine vouloit soumettre Mustapha ; l'autre, les intrigues de la France, qui non contente d'employer les corruptions pour gagner les principaux vizirs & seigneurs de la Porte, relevoit leur courage par l'espérance que le roi de Suède porteroit la guerre en Finlande, pour faire une diversion en leur faveur ; & ils ajoutoient que la France armoit actuellement à Toulon une nombreuse escadre, qu'on enverroit aux échelles du Levant, pour s'établir en croisière dans l'Archipel. La cour de Versailles ne se borna point à ces petites intrigues : elle désapprouvoit la conduite de l'impératrice-reine, qui étant son alliée, s'étoit unie avec la Russie & la Prusse, & avoit pris le parti des puissances que la France regardoit comme ses ennemies. Pour se venger des Autrichiens, on projeta à Versailles une quadruple alliance entre les cours de Versailles, de Madrid, de Turin & de Londres. On commença par mettre en jeu toutes sortes d'intrigues, afin d'indisposer l'Angleterre contre la Prusse & contre la Russie. Les émissaires François répandoient nombre de pamflets ; dans les uns, ils démontroient aux Anglois le tort considérable que souffroit leur commerce, depuis que le Roi de Prusse étoit en possession du port de Dantzick ; dans d'autres, ils exagéroient les pertes que le commerce d'Angleterre feroit, si les Russes obtenoient la

libre navigation fur la Mer-Noire. Ces écrits firent enfin quelqu'impreffion : la fougue angloife fut promptement excitée, & fans favoir pourquoi, la nation jeta les hauts cris, en difant que le port de Dantzick alloit ruiner le commerce de la Grande-Bretagne. Il n'eft pas néceffaire de rapporter ici tous les défagrémens auxquels ces clameurs donnèrent lieu ; mais il eft indifpenfable de rapporter que les Anglois s'adrefsèrent aux Ruffes, & qu'ils exigèrent de l'impératrice, que fon miniftre conjointement avec celui d'Angleterre donnaffent la loi au Roi de Pruffe dans fes propres états, qui lui appartenoient à auffi bon droit que les provinces que les deux autres puiffances venoient d'envahir, pour qu'il facrifiât fon intérêt à leurs caprices. Les Ruffes n'entrèrent pas entiérement dans ces idées extravagantes des Anglois ; la guerre avec les Turcs duroit encore ; le Roi payoit des fubfides ; ils devoient donc le ménager. Il y eut quelques négociations vagues avec la cour de Pétersbourg, touchant les douanes & les péages de la Viftule, & touchant le port de Dantzick ; après quelques explications de part & d'autre, après qu'on eut remontré à cette cour que chacun étant maître chez foi, on ne devoit point être inquiété dans l'adminiftration de fes finances, les Ruffes trouvèrent ces raifons valables, &

les choses restèrent sur le pied où elles étoient.

Le projet des François & des Anglois étoit plus artificieux que nous ne l'avons représenté ; leur vue étoit de brouiller la Prusse & la Russie au sujet du port de Dantzick ; & quoique l'événement n'eût pas répondu à leur attente, les Anglois ne laissèrent pas de témoigner à la cour de Pétersbourg à quel point ils étoient jaloux & envieux du commerce de la Mer-Noire, que les Russes avoient intention d'exercer ; mais la rupture du congrès de Bucharest les délivra pour lors de leurs appréhensions.

Les troubles intestins de la cour de Pétersbourg, & les différens partis qui travailloient à perdre leurs antagonistes, influoient dans les affaires, & occasionnoient de nouvelles contestations, tantôt pour le port de Dantzick, tantôt sur les péages, enfin sur les limites des nouvelles acquisitions : on poussa la mauvaise humeur jusqu'à chicaner le Roi sur une banlieue, située au-delà de la Netze, qu'il avoit insérée dans sa démarcation : on lui fit d'autres difficultés sur le territoire de Thorn, qu'on prétendoit qu'il avoit trop rétréci, quoiqu'on l'eût réglé sur les cartes géographiques les plus exactes qu'on avoit pu se procurer. Les Russes firent des querelles semblables aux Autrichiens sur un terrein qu'ils s'étoient approprié au-delà

F 4

du San, & qui étoit affez confidérable. Le Roi promit d'avoir la complaifance pour l'impératrice de Ruffie de s'accommoder à quelques égards à fes défirs, à condition toutefois que les Autrichiens fiffent de même ; mais la cour de Vienne affichant la hauteur, & étalant toute fa dignité, déclara qu'elle ne céderoit pas un pouce de fes poffeffions ; cette déclaration fière & déterminée des Autrichiens fit que les Ruffes gardèrent le filence, & qu'alors les chofes reftèrent fur le pied où elles étoient. Toutes ces petites tracafferies tiroient leur origine de la haine que le comte Orlow, devenu prince, avoit contre le comte Panin : il l'accufoit d'avoir réglé trop avantageufement les partages des alliés de la Ruffie, & le miniftre, qui voyoit fon crédit chanceler, n'avoit pas le courage de foutenir avec fermeté les points dont on étoit tombé d'accord dans la convention fignée par l'impératrice de Ruffie & le Roi de Pruffe. Dans ces temps-là, les noces du grand-duc fe célébrèrent à Péters-
Juillet. bourg ; le comte Panin, qui avoit été fon gouverneur, le quitta alors ; & non-feulement l'impératrice le récompenfa généreufement, mais détrompée des calomnies par lefquelles on avoit voulu le noircir dans fon efprit, elle lui rendit fa confiance.

Ce fut le Roi qui parvint à fixer fur la

princeſſe de Darmſtadt, propre ſœur de la princeſſe de Pruſſe, le choix que l'impératrice fit d'une belle-fille ; pour avoir du crédit en Ruſſie, il falloit y placer des perſonnes qui tinſſent à la Pruſſe. On devoit eſpérer que le prince de Pruſſe, lorſqu'il parviendroit au trône, en pourroit tirer de grands avantages. Mr. d'Affebourg, ſujet du Roi, & qui avoit paſſé au ſervice de l'impératrice, fut chargé de parcourir toutes les cours d'Allemagne où il y avoit des princeſſes nubiles, & d'en faire ſon rapport. Il choiſit la princeſſe de Darmſtadt, qui fut déſignée pour épouſer le grand-duc.

Tandis que la ville de Pétersbourg célébroit par des fêtes ce mariage, la diète de Pologne s'aſſembloit à Varſovie ; les trois cours y publièrent un manifeſte avec une déduction de leurs droits ; on demanda au roi & à la république de ſigner, 1°. le traité de ceſſion pour les trois cours, 2°. la pacification de Pologne, 3°. une ſomme fixe pour l'entretien du roi, 4°. l'établiſſement du conſeil permanent, 5°. un fonds aſſuré pour que la république pût entretenir 30,000 hommes. En même temps, chaque puiſſance fit entrer en Pologne un corps de 10,000 hommes. Toutes envoyèrent également un général à Varſovie; les Autrichiens, Richecourt; les Ruſſes, Bibikow; les Pruſſiens, Lentulus. Ils avoient ordre d'agir

de concert & de févir contre les feigneurs qui voudroient cabaler, ou mettre des obftacles aux nouveautés qu'on vouloit introduire dans leur patrie.

Au commencement, les Polonois firent les revêches ; ils répugnoient à tout ce qu'on leur propofoit ; les nonces des palatinats n'arrivoient point à Varfovie. Fatiguée de ces longueurs & de cette obftination, la cour de Vienne propofa de fixer un jour pour l'affemblée de la diète, avec menace que fi les nonces manquoient de s'y trouver, les trois cours fans différer partageroient entr'elles tout le royaume ; mais on ajoutoit auffi, que par égard pour eux, & s'ils donnoient des marques de leur docilité, auffi-tôt après que l'acte de ceffion auroit été figné, les trois puiffances retireroient leurs troupes du territoire de la république. A peine cette déclaration fut-elle publiée, que tout s'arrangea comme de foi-même. La diète s'affembla le 19 avril : le traité de ceffion fut approuvé & figné premiérement avec les Autrichiens, enfuite avec les Ruffes, & celui des Pruffiens le 18 feptembre. On convint que des commiffaires feroient envoyés pour régler les frontières. La république renonça en faveur de Sa Majefté à la réverfibilité du royaume de Pruffe & des fiefs de Lauenbourg, de Butow & de Draheim : on

abolit plusieurs articles du traité de Wélau : on garantit à la Pologne toutes les provinces qui lui restoient. Le Roi promit de plus, de conserver dans sa portion la religion catholique sur le pied où il l'avoit trouvée, & l'on renvoya à des actes séparés les articles dont on conviendroit pour le commerce. Ce traité, ainsi que ceux des autres cours, ne fut signé d'abord que par les deux maréchaux de la confédération & par le président de la délégation, ainsi que par les ministres des trois cours. Ces ministres commencèrent ensuite à traiter avec les membres de la délégation. On convint de la création d'un conseil permanent, & l'on en renvoya la discussion, qui devoit être longue & détaillée, aux assemblées suivantes.

Les Polonois, qu'il faut considérer comme la nation la plus légère & la plus frivole de l'Europe, se flattoient, sans le moindre fondement, d'anéantir dans peu l'ouvrage des trois puissances voisines ; voici comme raisonnoient ces têtes sans dialectique. La campagne des Russes n'a pas été heureuse cette année-ci ; ils seront donc accablés l'année prochaine : les zélateurs de l'ancien gouvernement anarchique ajoutoient, en exagérant les choses, que le grand-seigneur, à la tête de ses braves janissaires, pénétreroit bientôt en Russie, brûleroit Moskow & Pétersbourg, détrôneroit l'impé-

ratrice, & partageroit entre lui & les Polonois les débris de ce vaste empire.

Pour juger combien leur mauvaise volonté outroit les mauvais succès des Russes, il sera nécessaire de rapporter ce qui se passa entre les armées dans cette campagne, & même de remonter un peu plus haut. Depuis la rupture du congrès de Bucharest, l'impératrice de Russie, accoutumée aux exploits inconcevables de ses troupes, crut qu'au moyen d'une nouvelle victoire, elle pourroit fléchir l'obstination du sultan, & le faire consentir aux conditions de paix, dont elle ne vouloit pas se désister. Elle manda donc au maréchal de passer le Danube avec son armée, & d'attaquer l'ennemi par-tout où il le trouveroit: le maréchal avoit quelque répugnance à commettre sa réputation dans une entreprise aussi hasardeuse; il en représenta les difficultés, le Danube large d'un mille dans ces contrées, l'impossibilité d'y faire des ponts, le danger de débarquer à l'autre bord sous le feu de l'ennemi; il ajouta qu'on ne trouveroit aucun établissement dans la Romélie, & qu'on devoit craindre d'exposer l'armée dans des circonstances pareilles à celles où Pierre I s'étoit trouvé au bord du Pruth. Ces représentations furent vaines: les raisons de guerre cédèrent à l'impatience de l'impératrice; Mr. de Roman-
13 Juin. zow fut contraint de passer le Danube avec son

armée, forte de 35,000 hommes : il repoussa & défit un corps d'observation que les Turcs avoient avancé vers les bords du fleuve : il marcha ensuite sur Silistria, qu'il avoit intention de prendre ; cette ville est située dans une gorge ; elle n'a point d'ouvrages qui la défendent, mais les montagnes qui l'environnent de deux côtés étoient bien fortifiées ; 30,000 Turcs y campoient, & l'armée du grand-vizir, postée sur le mont Hémus, étoit à portée de la secourir. Le maréchal Romanzow approchant de Silistria, résolut de prendre cette ville d'emblée : il partagea son armée en différens corps ; les uns, pour soutenir les batteries qui tiroient sur le camp des ennemis ; d'autres, pour attaquer la ville par l'endroit où la gorge des montagnes s'ouvroit le plus ; & le reste demeura comme en réserve, soit pour soutenir les attaques, soit pour protéger la retraite. Les Turcs attaquèrent avec leurs spahis cette réserve, & les corps qui couvroient les batteries, en même temps qu'ils prirent à dos les détachemens qui étoient à la vérité entrés dans Silistria, mais qui furent obligés ensuite de s'en retirer avec une perte assez considérable. Le grand-vizir, informé de ce qui se passoit, détacha promptement un gros corps de troupes à dos de l'armée Russe, pour garnir un défilé, par lequel il falloit qu'elle repassât, pour pouvoir regagner les bords du

Danube. Si le grand-vizir avoit su profiter de l'occasion, il auroit engagé, sans perdre de temps, une affaire d'arrière-garde avec l'armée de Mr. de Romanzow qui se retiroit, & il y a toute apparence qu'il auroit détruit cette armée Russienne qui avoit passé le Danube. Mais les destinées n'avoient pas résolu que les choses tournassent ainsi; le grand-vizir demeura tranquillement dans son camp; & le maréchal Romanzow ayant été averti qu'un corps de Turcs s'étoit posté sur ses derrières, envoya le général Weissmann à la tête d'un détachement, pour déloger les troupes ennemies de leur embuscade : ce brave général, après des efforts de valeur incroyables, réussit, mais en y perdant la vie. Cet important avantage donna à l'armée Russe la facilité de regagner le Danube: il n'y avoit pas assez de barques pour transporter ces troupes tout à la fois; il fallut y employer trois jours, sans qu'il vînt en pensée aux Turcs d'attaquer les portions de l'armée qui attendoient le retour de leurs bateaux, ou d'apporter le moindre obstacle à leur passage.

L'impératrice de Russie fut très-mécontente de cette expédition; il fallut tirer des troupes de l'Ingrie, de l'Estonie & de la Pologne, pour renforcer l'armée de la Valachie; cependant on ne se découragea point. On forma de nouveaux projets, & l'on résolut à Pétersbourg de les

exécuter fur la fin de l'automne de la même année. Il faut favoir que chez les Turcs c'eft l'ufage que les troupes Afiatiques retournent chez elles au commencement de l'arrière faifon. Les Ruffes, qui en étoient inftruits, voulurent profiter de l'affoibliffement de l'armée du grand-vizir, après le départ d'une auffi grande multitude de combattans; par ordre de l'impératrice, Mr. de Romanzow envoya différens détachemens de fes troupes au-delà du Danube, & le maréchal avec le gros de l'armée, confiftant en 20,000 hommes à peu près, couvrit derrière les fleuves les provinces conquifes de la Valachie & de la Moldavie. Il détacha le général Ungern, le prince Dolgorouki & le général Soltikow, chacun à la tête de 3,000 hommes. Ungern & Dolgorouki donnèrent fur une troupe de Turcs qu'ils mirent en fuite : ils prirent le férasquier qui les commandoit & quelques canons; leur ordre portoit de marcher delà fur Warna, pour s'emparer de ce pofte important & du port, par lequel les troupes du vizir tiroient leurs magafins fur la Mer-Noire. Le malheur voulut que ces deux généraux fe brouillèrent; Ungern s'avança feul vers Warna; il trouva la ville bien fortifiée, entourée d'un foffé profond rempli d'eau; une forte garnifon la défendoit, & le port étoit rempli de frégates Turques, dont l'artillerie, fouettant tout le ri-

vage, incommodoit beaucoup les troupes Ruſſes. Mr. d'Ungern comprit qu'il lui étoit impoſſible de forcer cette place ; ayant abandonné ce deſſein, il fut dans ſa retraite vivement harcelé par les Turcs : il y perdit ſon canon, ſans compter une partie aſſez conſidérable de ſon monde. Il regagna cependant le Danube, tandis que de leur côté les Turcs s'emparèrent du magaſin que les Ruſſes avoient raſſemblé pour cette expédition ; ce qui les obligea tous à repaſſer le Danube, & ils rejoignirent leur armée haraſſés, affamés, & conſidérablement fondus.

Il ſembloit alors que la fortune, par un effet de ſes caprices, laſſe d'avoir ſi conſtamment favoriſé les Ruſſes, alloit paſſer dans le parti contraire ; déjà deux expéditions conſécutives en Romélie avoient manqué ; & comme ſi ce n'étoit pas aſſez, les Coſaques du Don & ceux qui ſont ſur le Jayck dans le voiſinage d'Orenbourg, ſe révoltèrent : ils ſe plaignoient principalement de ce que la cour avoit violé leurs privilèges, en les enrégimentant comme des troupes régulières ; de ce qu'on avoit tiré 20,000 hommes d'entre leurs compatriotes pour les envoyer contre les Turcs, & de ce qu'on épuiſoit leur province, en lui faiſant livrer plus d'hommes & de chevaux qu'elle n'en pouvoit fournir. Un vagabond ſe mit à leur tête : il leur perſuada qu'il menoit avec lui l'empereur Pierre III, qui vouloit

vouloit détrôner sa femme l'impératrice, pour placer sur le trône son fils le grand-duc. Quelques provinces voisines se joignirent à ces rebelles : leur nombre, qui augmentoit chaque jour, contraignit l'impératrice à retirer ce qu'elle put de troupes de l'Estonie, de l'Ingrie & de la Pologne, pour les opposer aux mutins; le général Bibikow fut mis à la tête de ce corps qu'on avoit ainsi assemblé à la hâte; mais quelque diligent qu'il fût, il ne put arriver au royaume de Casan qu'au mois de mars de l'année 1774.

Tous ces contretemps, qui étonnoient une cour accoutumée à des prospérités continuelles, inspirèrent à l'impératrice des sentimens plus pacifiques; elle craignit avec raison que le grand nombre des recrues qu'on exigeoit des provinces, & qui occasionnoit déjà des murmures, ne fit passer les Russes de la mauvaise volonté à une révolte ouverte. Ajoutez à ces considérations que les succès qui avoient, pour ainsi dire, ébloui les yeux de l'Europe au commencement de cette guerre, avoient beaucoup perdu de leur éclat dans le cours de cette dernière campagne. Comme la cour avoit une envie sincère de rétablir la paix, le comte Panin requit le comte de Solms de mander au sieur de Zegelin, ministre du Roi à la Porte, qu'on le prioit de faire en son propre nom les propositions suivantes au

cadilesker, qui géroit les emplois du grand-vizir pendant ſon abſence : 1°. que la Porte ſe déſiſtât de la poſſeſſion de Kerſch & de Jenikala : 2°. que la Crimée fût gouvernée par ſon chan, ſans que la Ruſſie ni les Turcs s'en mêlaſſent : 3°. que la libre navigation de la Mer-Noire ſe bornât aux vaiſſeaux marchands, dont aucun ne pourroit avoir plus de 4 à 5 canons, & qu'on interdît aux vaiſſeaux Ruſſes armés en guerre, l'entrée de tous les ports qui ſont ſous la domination du grand-ſeigneur : 4°. qu'Oczakow, au-lieu de Kinburn, demeurât aux Ruſſes, pour qu'ils euſſent au moins une place forte avec un port ſur la Mer-Noire ; & qu'en conſidération de cet accord, les Ruſſes rendiſſent aux Turcs, Bender, & toutes les autres conquêtes qu'ils avoient faites ſur eux.

Pour ménager la délicateſſe de l'impératrice Catherine, qui répugnoit à faire la première des propoſitions de paix à ſes ennemis, le Roi ſe chargea d'autant plus volontiers de les faire paſſer à Conſtantinople, qu'il étoit intéreſſé lui-même à mettre fin à cette guerre, qui pouvoit produire par ſa continuation des événemens déſagréables & fâcheux. Cette nouvelle tentative de pacification ne réuſſit pas mieux que les précédentes. Ces deux puiſſances étoient trop hautes & trop fières pour qu'on pût les accommoder. Sur ces entrefaites, mou-

rut à Constantinople Mustapha, qui avoit ré- 1774.
gné durant le cours de cette guerre. Son frère Février.
Achmet occupa le trône après lui. Ce prince ne connoissoit que la prison du serrail, dans laquelle il avoit été élevé; ignorant, d'un esprit aussi borné que foible, il remit les soins du gouvernement entre les mains de sa sœur & de son grand-vizir, & l'on ne s'apperçut pas d'un changement de règne. Cependant, malgré la fierté qu'affectoient ces deux cours, sentant également le besoin de rétablir la paix, & dégoûtées de tant de congrès inutilement assemblés, elles tentèrent un nouveau moyen de conciliation; elles renouèrent une négociation directe entre le grand-vizir & le maréchal Romanzow. Mais elle fut accrochée de même & par l'indépendance de la Crimée, & par la cession des places que la Russie demandoit: cette affaire languit ainsi jusqu'au mois de juin, où la campagne s'ouvrit.

Pour éviter un engagement général, le grand-vizir avoit choisi son camp sur les montagnes de la Bulgarie, & il n'opposoit à Mr. de Romanzow que de gros détachemens. Celui-ci désirant de rétablir sa réputation, qui avoit souffert par les opérations malheureuses de sa dernière campagne, après avoir passé le Danube avec son armée, trouva le moyen de tourner celle du grand-vizir avec des corps détachés, qui battirent

toutes les troupes qu'ils rencontrèrent: alors Mr. de Romanzow fortifia ces corps, dont l'un fut aſſez heureux pour défaire & pour enlever un convoi conſidérable, deſtiné pour la grande armée Turque: bientôt le vizir ſe vit comme affamé dans ſon propre camp. Le général Kamenski lui coupa la communication avec Adrianople. Si ce Turc avoit eu de la hardieſſe, il ſe feroit rouvert cette communication l'épée à la main, d'autant plus que la plus grande partie de ſes troupes manquant de nourriture, l'abandonnèrent après avoir pillé ſon propre camp. Cela fit tourner la tête à ce malheureux grand-vizir, & il ſe crut obligé de ſigner toutes les propoſitions de paix que le maréchal Romanzow voulut lui preſcrire.

Cette paix produiſit l'indépendance de la Crimée; elle valut aux Ruſſes la ceſſion des places d'Afow, de Kinburn & de Jenikala; les Turcs leur accordèrent encore la libre navigation dans l'Helleſpont, dans la Propontide & dans l'Archipel, & une ſomme de 4 millions & demi de roubles en forme d'indemniſation pour les frais de la guerre. Ces préliminaires, ſi glorieux pour l'impératrice Catherine, furent ſignés le 10 juillet 1774 dans le camp du maréchal Romanzow. Le grand-vizir ramena ſans différer le peu de troupes qui lui reſtoient à Adrianople, où il mourut de douleur. La pro-

ſpérité dont jouiſſoit l'empire de Ruſſie par les avantages qu'il acquéroit ſur les Turcs, étoit contrebalancée par l'inquiétude que la révolte des Coſaques lui cauſoit. Ce Pugatſchew, qui étoit à la tête des rebelles, eut l'adreſſe d'attirer dans ſon parti les peuples qui habitent les bords du Jayck, juſqu'à ceux qui habitent les environs de Moskow; la nobleſſe même commençoit à ſe laiſſer ſéduire, & il ne manquoit à ce chef de parti que l'aſſiſtance de la fortune pour conſommer la révolution qu'il ſe propoſoit de faire dans cet empire. Mais la paix qui venoit d'être concluë avec les Turcs, fit avorter toutes ſes entrepriſes; les troupes que l'impératrice retiroit de la Romélie, furent employées contre le rebelle; elles l'entourèrent de tous côtés, diſſipèrent ſon parti, & lui coupèrent la retraite; enfin trahi par un de ſes adhérens, il fut livré aux Ruſſes, & condamné au ſupplice qu'il avoit mérité.

Pendant tout ce temps-là, la diète de Pologne & la délégation travailloient à ce qu'on nommoit la réforme du gouvernement. Tout ce qui concernoit le conſeil permanent fut réglé: on aſſigna des fonds pour l'entretien du roi, que l'on fixa à la ſomme de 1,200,000 écus. On deſtina d'autres fonds pour l'entretien de l'armée. L'article qui regardoit les diſſidens étant regardé comme le plus délicat,

à cauſe de la fermentation qu'il pouvoit cauſer dans les eſprits, fut réſervé pour la fin de la diète. Une nouvelle rumeur ſe répandit alors en Pologne: la nation ſe plaignoit hautement ſur ce qu'on diſoit que les Autrichiens & les Pruſſiens ne mettoient point de bornes à l'extenſion de leurs limites. Ces plaintes n'étoient pas tout-à-fait dépourvues de fondement; car les Autrichiens en abuſant d'une carte peu exacte de la Pologne, comme elles l'étoient toutes, ayant confondu le nom de deux rivières, la Sbruze & la Podhorze, avoient ſous ce prétexte étendu leurs limites bien au-delà de ce qui leur étoit aſſigné par le traité de partage. Or on étoit convenu que les différens partages ſe feroient avec une ſi parfaite égalité, que les portions échues aux trois puiſſances ne ſeroient pas plus conſidérables les unes que les autres. Comme donc les Autrichiens avoient enfreint cette condition, le Roi ſe crut autoriſé à faire de même: il étendit en conſéquence ſes limites, & enferma la vieille & la nouvelle Netze dans la partie de la Pomerellie qu'il poſſédoit déjà. La cour de Pétersbourg intervint dans cette affaire, & le Roi s'engagea de reſſerrer les limites de ſon cordon, à condition que la cour de Vienne en feroit autant. Les Polonois, informés de ces altercations entre les trois cours, crurent que c'étoit le moment,

par le moyen de leurs intrigues, de parvenir à ſemer la diviſion, l'aigreur & l'envie entre ces puiſſances. Dans cette intention, le comte Branicky, grand-général de la Pologne, fut envoyé à Pétersbourg, ſous prétexte de plaider la cauſe de la république, mais plus encore pour aigrir l'eſprit de l'impératrice contre la Pruſſe & l'Autriche. Avant que d'être grand-général, il avoit accompagné à Pétersbourg Poniatowsky, qui n'étoit pas roi encore. Quoique cet envoyé ne remplît pas le grand but de la république, qui étoit d'annuller tout ce qui s'étoit fait, il parvint pourtant à irriter la vanité ruſſienne, en repréſentant à l'impératrice que ſon honneur étoit engagé à ne pas ſouffrir que les Pruſſiens & les Autrichiens étalaſſent leur deſpotiſme en Pologne : on expédia d'abord des lettres déhortatoires au Roi, ainſi qu'à l'impératrice-reine, pour les engager à ne point abuſer des complaiſances que l'impératrice avoit eues à l'égard de leurs intérêts. Le Roi répondit avec politeſſe à cette exhortation, en priant l'impératrice Catherine de ſe rappeller l'article fondamental du traité de partage, qui portoit ſur l'égalité des portions ; & il ajouta, que pourvu que les Autrichiens vouluſſent preſcrire de juſtes bornes à leurs acquiſitions, il ſe déſiſteroit volontiers de l'étendue des limites qu'on trouvoit équivoque, n'ayant

point d'intérêt qu'il ne facrifiât à l'avantage de conferver l'amitié de l'impératrice. La réponfe de l'impératrice-reine étoit toute différente de celle-là : elle fe reffentoit du ftyle de celui qui l'avoit dictée ; fèche & fière, elle annonçoit la ferme réfolution des Autrichiens de conferver ce dont ils étoient en poffeffion.

Tous ces détails, dans lefquels nous fommes entrés, ne doivent pas nous occuper affez pour que nous ne jetions pas les yeux fur le refte de l'Europe : toutes les puiffances tiennent à la chaîne générale qui lie les intérêts politiques, & l'on ne doit omettre aucun des événemens qui peuvent influer plus ou moins fur ce qui Mai. arrive dans le monde. Louis XV venoit de terminer fa carrière au commencement de cette année : il mourut de la petite vérole. Les évêques qui l'affiftèrent dans fes derniers momens agirent avec une cagoterie révoltante ; ils l'obligèrent à demander publiquement pardon au public de fes foibleffes. Ce prince étoit bon, mais fans fermeté : il n'avoit de défaut que celui d'être roi. La nation Françoife, infatiable de nouveautés, ennuyée de fon long règne, déchira impitoyablement fa mémoire. Enfin le fucceffeur impatiemment attendu prit la place de fon grand-père. Louis XVI, parce qu'il ne faifoit que de devenir roi, fut d'abord applaudi ;

fon règne étoit l'âge d'or, perfonne ne feroit mécontent fous fon gouvernement, il ramenoit les temps de Saturne & de Rhée. C'étoit-là le langage de l'enthoufiafme ; la vérité fe borne à dire que ce jeune prince choifit pour fon mentor Mr. de Maurepas, ancien miniftre difgracié fous le règne de Louis XV. L'âge avancé de ce premier miniftre ne permettoit pas d'efpérer que fous fon adminiftration la France pût regagner la confidération qu'elle avoit perdue ; fa politique devoit fe borner à maintenir les chofes dans l'état où il les trouvoit ; comment fe feroit-il engagé dans de grandes entreprifes ? Un octogénaire n'en pouvoit voir la fin. Il devoit fans doute travailler au rétabliffement des finances ; mais par quels moyens ? en modérant les dépenfes ? il s'attiroit la haine de tous les grands du royaume ; en trouvant de nouveaux fonds ? tous les moyens étoient épuifés : il ne reftoit d'expédient fage que celui de faire une banqueroute raifonnée, pour prévenir une banqueroute totale, & il craignoit que fi cela arrivoit de fon temps, ce ne fût une tache pour fon adminiftration. La feule chofe qui fignala fa rentrée dans le miniftère, fut qu'il rétablit l'ancien parlement, & qu'il contribua à l'exil de Mr. de Meaupoux, de quoi il fut loué par les gens de robe, & défapprouvé par les politiques. La France craignoit alors que les

brouilleries entre l'Espagne & le Portugal, au sujet du fort St-Sacrement en Amérique, n'occasionnassent une rupture entre ces deux puissances : l'Angleterre ne le craignoit pas moins, parce qu'elle-même avoit envoyé des troupes en Amérique à Boston, & dans d'autres colonies, pour appaiser le mécontentement que ces provinces essuyoient de la part du gouvernement de la mère-patrie. Si la guerre s'allumoit entre le Portugal & l'Espagne, le roi d'Angleterre étoit obligé de secourir celui de Portugal ; ce qui ne pouvoit manquer de le commettre avec les Espagnols, qui pour se venger, auroient assisté les colonies Angloises, & auroient par conséquent mis la nation en danger de perdre les possessions importantes de l'Amérique. Afin de se tirer de ce pas embarrassant, la cour de Londres gagna l'empereur de Maroc, & le disposa tout de suite à déclarer la guerre à l'Espagne ; en fournissant une occupation aussi sérieuse à la cour de Madrid, les Anglois se flattèrent de différer les hostilités entre l'Espagne & le Portugal, & de gagner également le temps de soumettre leurs propres colonies. Tant d'intérêts importans firent alors perdre l'Europe de vue aux Anglois.

Ces conjonctures favorisoient les intérêts du Roi ; pendant que les Anglois & les autres puissances se trouvoient dans une situation em-

barrassante, & que songeant à leurs propres intérêts, ils donnoient moins d'attention à ce qui se passoit dans le reste de l'Europe ; le Roi avoit moins à craindre de la jalousie importune des Anglois, qui se seroient à coup sûr mêlés de ce qui regardoit le traité de partage. On essaya donc, à l'aide de la cour de Russie, de terminer les différens qu'on avoit avec les Dantzicois : les ministres de Prusse & de Russie négocièrent avec les maires & les syndics de cette ville, mais infructueusement ; ceux-ci étoient si entêtés d'une espèce de despotisme en fait de commerce, qu'ils s'étoient arrogé sur les autres villes, situées le long de la Vistule, qu'ils auroient cru flétrir leur dignité en cédant sur la moindre bagatelle. Le ministre de Russie s'apperçut que par les voies de la douceur il ne feroit pas avancer sa négociation : il leur déclara donc, que puisqu'ils n'avoient aucun égard aux remontrances de l'impératrice, il les abandonnoit à leur sort ; sur quoi il s'en retourna tout de suite à Pétersbourg rendre compte de sa mission. Le ministre de Prusse partit également pour Berlin. Si la déclaration des Russes avoit été plus vigoureuse, les Dantzicois se seroient sans doute accommodés ; mais Catherine aimoit mieux laisser cette épine au pied de son allié, que de l'arracher ; parce que les différens de la Prusse avec cette ville, four-

nissoient un sujet de chicane tout préparé, dont la Russie pouvoit se servir au moment où la bonne intelligence entre ces deux puissances s'altéreroit. L'harmonie entre les deux impératrices étoit bien plus dérangée encore qu'entre la Prusse & la Russie. Les difficultés de la cour de Russie au sujet des lisières des acquisitions autrichiennes, commençoient à choquer la hauteur de l'impératrice-reine ; & dans le temps que les esprits s'aigrissoient, on reçut la copie d'un traité signé de la cour de Vienne & de celle de Constantinople ; la date en étoit de l'année 1771. Quoique la pièce ait été imprimée, nous croyons pourtant devoir en rapporter le sommaire. L'impératrice-reine s'engage (voici les termes) d'obliger la Russie, soit par la négociation, soit par les armes, à restituer toutes les conquêtes qu'elle a faites sur la Porte, à raison de quoi le grand-seigneur lui payera un subside de 10 millions de piastres, pour l'indemniser des frais de la guerre ; de plus, il lui cédera une partie de la Valachie, & quelques districts du territoire de la Moldavie. Quoique ce traité n'eût pas été ratifié, le prince Kaunitz fut assez habile pour faire payer d'avance à sa cour une somme considérable ; & bien que depuis il signât le traité de partage des trois couronnes, il n'en suivit pas moins son plan : il ne voyoit que l'intérêt de sa cour, peu délicat sur

les moyens qu'il employoit : auffi s'apperçut-on que le miniftre impérial, le Sr. de Thugut, qui affifta aux différens congrès qui fe tinrent entre les puiffances belligérantes, traverfoit autant qu'il le pouvoit les intérêts de la Ruffie, mais non affez adroitement, pour que les cours de Pétersbourg & de Berlin ne s'en apperçuffent point, & ne découvriffent pas fes manœuvres. Cette conduite de la cour de Vienne lui fit perdre le peu de confiance qu'on avoit encore en elle. L'impératrice Catherine & le Roi de Pruffe y furent fenfibles ; l'on s'appercevoit à Pétersbourg que les Ruffes n'avoient gagné tant de batailles, n'avoient fait tant de conquêtes que pour l'avantage de la cour de Vienne, qui n'avoit obligé les Ruffes à rendre aux Turcs la Moldavie & la Valachie, que pour en faifir enfuite elle-même une partie ; on fentoit que ces ufurpations, qui touchoient prefque à Choczim, rendroient la cour impériale, à la première guerre que les Ruffes auroient avec les Turcs, arbitre des événemens, parce que fes poffeffions nouvelles lui donnoient le moyen de couper par le Dniefter les Ruffes de la Pologne, d'où ils doivent tirer leurs magafins. Le Roi avoit auffi des fujets de plainte contre la cour de Vienne, parce qu'elle étoit caufe qu'il avoit fait défifter les Ruffes de leurs conquêtes. Ces menées découvroient l'a-

vidité de s'agrandir des Autrichiens, lenr ambition démesurée, & devoient avertir les autres puissances d'être en garde contre ce qu'ils pourroient vouloir entreprendre à l'avenir. L'on savoit que le jeune empereur désiroit la conquête du Frioul Vénitien, qu'il avoit formé des projets sur la Bavière, qu'il méditoit de s'emparer de la Bosnie, sans compter la Silésie, l'Alsace & la Lorraine, dont il n'avoit pas oublié la perte. Ce prince étant ainsi disposé, il falloit par principe s'opposer à son agrandissement. Les Russes auroient voulu que le Roi se chargeât de tout, & que comme un vaillant champion, il provoquât l'Autriche au combat. Mais les Turcs, qui étoient lésés, gardoient un morne silence; comment assister qui ne se plaint pas? Les Russes étoient épuisés par la guerre dont ils sortoient, sans avoir les moyens ni la volonté de se joindre au Roi. La France ne s'étoit point expliquée sur le sujet de ces événemens, & l'Angleterre étoit engagée dans une guerre civile avec ses colonies, entreprise par esprit de despotisme, conduite avec maladresse; & l'on pouvoit s'attendre qu'elle ne se termineroit pas dans les premières années. Ces considérations réunies firent que la cour de Berlin demeura dans l'inaction, & le Roi écrivit à Pétersbourg, qu'il ne lui convenoit pas de faire le Dom Quichotte des Turcs.

Dans le temps que l'animofité étoit la plus vive entre ces trois cours, la délégation devoit envoyer des députés pour régler avec ceux des trois puiffances les limites de leurs poffeffions. Ceux des Autrichiens & des Pruffiens ne purent convenir de rien, pas même des lieux qui devoient fixer les limites des frontières. Le prince Kaunitz demanda la médiation de la Ruffie & de la Pruffe; mais les efprits dans ces cours étoient trop aigris pour qu'elle pût lui être accordée, & quoique l'impératrice Thérèfe & le Roi gardaffent leurs extenfions, ils n'en purent obtenir de la république la ceffion légale. 1775.

Il réfulte donc de tout ce que nous venons d'expofer, que l'Europe n'étoit pas dans une fituation ftable, & ne jouiffoit pas d'une paix affurée; par-tout le feu couvoit fous la cendre. Au fud de l'Europe on pouvoit prévoir que la guerre civile des Anglois avec leurs colonies deviendroit générale, pour peu que la France & l'Efpagne y priffent part. Il en étoit de même du traité de partage, qui pouvoit occafionner de nouveaux troubles, fi la fanction de la république de Pologne ne le confirmoit. A l'égard de la paix entre les Ruffes & les Turcs, les conditions en avoient paru fi révoltantes à Conftantinople, que l'intérêt du bien public fembloit devoir rompre ce que la né-

ceſſité avoit fait conclure. La révolution en Suède laiſſoit également des germes de mécontentement dans le nord. Mais ſur-tout que ne devoit-on pas attendre de l'ambition d'un jeune empereur, ſecondée par les artifices d'un miniſtre habile & adroit ? Toutes ces conſidérations obligeoient les ſouverains prudens à demeurer ſur leurs gardes, à reſter bien armés, & à ne pas détourner les yeux d'affaires qui pouvoient s'embrouiller au moment où l'on s'y attendroit le moins. Il ſemble, en parcourant l'hiſtoire, que les viciſſitudes & les révolutions ſoient une des loix permanentes de la nature : tout dans ce monde eſt ſujet au changement, & cependant des fous s'attachent aux objets de leur ambition & les idolâtrent, & ils ne ſe détrompent point des illuſions de cette lanterne magique, qui ſans ceſſe ſe reproduit à leurs yeux. Mais il eſt des hochets pour tout âge ; l'amour pour les adoleſcens, l'ambition pour l'âge mûr, les calculs de la politique pour les vieillards.

CHA-

CHAPITRE II.

Des Finances.

LES princes doivent être comme la lance d'Achille, qui faisoit le mal & qui le guérissoit; s'ils causent des maux aux peuples, leur devoir est de les réparer. Sept années de guerre contre presque toutes les puissances de l'Europe, avoient à peu près épuisé les finances de l'état; la Prusse, les provinces du Rhin, & celles de la Westphalie, de même que l'Ostfrise, n'ayant pu être défendues, étoient tombées au pouvoir des ennemis. Leur perte causoit un déficit de trois millions 400 mille écus dans les caisses royales, tandis que la Poméranie, l'électorat, & les confins de la Silésie étoient occupés pendant une partie de la campagne par les Russes, les Autrichiens & les Suédois; ce qui les mettoit hors d'état d'acquitter leurs contributions. Cette situation embarrassante obligea le Roi d'avoir recours pendant cette guerre à l'économie la plus exacte, & à ce que la valeur la plus déterminée peut suggérer pour parvenir à une fin heureuse. Les ressources dont on avoit un besoin urgent, se

trouvoient dans les contributions de la Saxe, dans les subsides de l'Angleterre, & dans l'altération des monnoies, remède aussi violent que préjudiciable, mais unique dans ces conjonctures pour soutenir l'état. Ces moyens bien ménagés fournirent tous les ans aux caisses royales les avances des frais de la campagne & de la paie de l'armée. Tel étoit l'état des
1763. finances, lorsque la paix de Hubertsbourg fut conclue; les caisses étoient en fonds, les magasins formés pour la campagne étoient remplis, & les chevaux pour l'armée, l'artillerie & le train des vivres, tout étoit complet & en bon état. Ces ressources destinées pour la continuation de la guerre, devinrent encore plus utiles pour le rétablissement des provinces.

Afin de se faire une idée de la subversion générale du pays, & de se représenter la désolation & le découragement des sujets, il faut se figurer des contrées entiérement ravagées, où l'on découvroit à peine les traces des anciennes habitations, des villes ruinées de fond en comble, d'autres à demi-consumées par les flammes, treize mille maisons dont il ne paroissoit plus de vestiges, les terres non ensemencées, les habitans dépourvus de grains pour leur nourriture, les cultivateurs manquant de 60 mille chevaux pour le labourage, & dans les provinces une diminution de 500,000 ames en comparai-

fon de l'année 1756 ; ce qui eſt conſidérable ſur une population de 4,500,000 ames. La nobleſſe & le payſan avoient été pillés, rançonnés, fourragés par tant de différentes armées, qu'il ne leur reſtoit que la vie, & de miſérables haillons pour couvrir leur nudité ; point de crédit pour ſatisfaire ſeulement aux beſoins journaliers que la nature exige; plus de police dans les villes ; à l'eſprit d'équité & d'ordre avoit ſuccédé un vil intérêt & un déſordre anarchique ; les collèges de juſtice & de finances avoient été réduits à l'inactivité par les fréquentes invaſions de tant d'ennemis ; le ſilence des loix produiſit dans le public le goût du libertinage, & delà naquit une avidité du gain déſordonnée ; le noble, le marchand, le fermier, le laboureur, le manufacturier, tous rehauſſoient à l'envi le prix de leurs denrées & marchandiſes, & ne ſembloient travailler que pour leur ruine mutuelle. Tel étoit le ſpectacle funeſte que tant de provinces naguères floriſſantes préſentoient après la guerre ; quelque pathétique qu'en pût être la deſcription, elle n'approcheroit jamais de l'impreſſion touchante & douloureuſe qu'en produiſoit la vue même.

Dans une ſituation auſſi déplorable il falloit oppoſer le courage à l'adverſité, ne point déſeſpérer de l'état, mais ſe propoſer de l'améliorer plus que de le rétablir ; c'étoit une

création nouvelle qu'il falloit entreprendre. On trouva dans les caiſſes les fonds pour rebâtir les villes & les villages : on tira des magaſins d'abondance les grains qu'il falloit pour la nourriture du peuple & pour l'enſemencement des terres : les chevaux deſtinés pour l'artillerie, le bagage & les vivres, furent employés au labourage. La Siléſie fut déchargée de contributions pour ſix mois, la Poméranie & la nouvelle Marche pour deux ans. Une ſomme de 2 millions 339,000 écus ſoulagea les provinces, & acquitta les contributions qu'elles avoient empruntées, pour ſatisfaire aux impoſitions que les ennemis en avoient exigées. Quelque grande que fût cette dépenſe, elle étoit néceſſaire, ou plutôt indiſpenſable. La ſituation de ces provinces après la paix de Hubertsbourg, rappelloit celle où ſe trouva le Brandebourg après la fameuſe guerre de trente ans. L'état alors manqua de ſecours par l'impuiſſance où étoit le grand électeur d'aſſiſter ſes peuples ; & qu'en arriva-t-il ? qu'un ſiècle entier s'écoula avant que ſes ſucceſſeurs parvinſſent à rétablir les villes & les campagnes dévaſtées. Un exemple auſſi frappant détermina le Roi à ne pas perdre un moment dans des conjonctures auſſi fâcheuſes, & à réparer par des ſecours prompts & ſuffiſans les calamités publiques. Des largeſſes multipliées rendirent le courage aux

pauvres habitans, qui commençoient à désespérer de leur sort ; avec les moyens qu'on leur fournit, l'espérance se réveilla ; les citoyens reprirent une nouvelle vie ; le travail encouragé produisit l'activité ; l'amour de la patrie se réchauffa ; & dès-lors toutes les terres furent de nouveau cultivées, les manufactures se ranimèrent, & la police rétablie corrigea successivement les vices qui s'étoient enracinés durant l'anarchie.

Pendant cette guerre, les conseillers les plus âgés, & tous les ministres du grand directoire étoient morts successivement ; & dans ce temps de troubles il avoit été impossible de les remplacer. L'embarras étoit de trouver des sujets capables de gérer ces différens emplois : on chercha dans les provinces, où les bons sujets étoient aussi rares que dans la capitale ; enfin Mr. de Blumenthal, Mr. de Massow, Mr. de Hagen & le général de Wédel furent choisis pour remplir ces postes importans ; quelque temps après, Mr. de Horst eut le cinquième département.

Les premiers temps de l'administration furent durs & fâcheux ; toutes les recettes avoient des non-valeurs, & néanmoins il falloit acquitter exactement les charges de l'état. Quoiqu'après la réduction l'armée eût été fixée pendant la paix à 150,000 hommes, on étoit embarrassé

à fournir l'argent néceſſaire pour les payer. Pendant la guerre on avoit payé en billets tout ce qui n'étoit pas militaire ; c'étoit encore une dette qu'il falloit acquitter, & qui outre les autres paiemens néceſſaires incommodoit beaucoup. Cependant, le Roi parvint, dès la première année après la paix, à contenter tous les créanciers de l'état, & à ne pas devoir un ſol de ce que lui avoit coûté la guerre. On auroit dit que les dévaſtations cauſées par la guerre n'étoient pas ſuffiſantes pour ruiner & abymer l'état ; elle fut à peine terminée, que de fréquens incendies firent preſqu'autant de mal que ceux que les ennemis avoient cauſés.

De 1765 juſqu'à 1769. La ville de Kœnigsberg fut deux fois réduite en cendres ; en Siléſie, un même ſort détruiſit les villes de Freyſtædtel, Ober-Glogau, Parchwitz, Haynau, Naumbourg-am-Queis & Goldberg ; dans l'électorat, Nauen ; dans la nouvelle Marche, Calies, & une partie de Landsberg ; en Poméranie, Belgard & Tempelbourg. Ces malheurs exigeoient ſans ceſſe de nouvelles dépenſes pour les réparer. Afin de ſuffire à tant de beſoins extraordinaires, il fallut imaginer de nouvelles reſſources ; car outre ce qu'exigeoit le rétabliſſement des provinces, les fortifications nouvelles & la refonte des canons emportoient des ſommes conſidérables ; ce dont nous parlerons en ſon temps. On uſa d'induſ-

trie. Les revenus des péages & des accises n'étoient pas exactement administrés, à cause que les commis manquoient de surveillans; afin d'établir sur un pied solide cette partie importante des revenus de la couronne, & ceux qui avoient été à la tête de cette branche d'administration étant morts pendant la guerre, le Roi se trouva obligé d'avoir recours à des étrangers, & prit à son service quelques François routinés de longue main à cette partie. On n'établit point des baux à forfait, mais une régie, comme le parti le plus convenable, moyennant lequel on pouvoit empêcher les commis de fouler les peuples, ainsi qu'on ne voit que trop de pareils abus en France. Les impôts sur les grains furent rabaissés, & le prix de la bierre tant soit peu rehaussé, pour qu'il y eût une compensation. Par ce nouvel arrangement les produits augmentèrent, sur-tout ceux des péages, qui faisoient entrer dans le royaume de l'argent étranger; mais le plus grand bien qui en résulta, fut celui de diminuer la contrebande, si préjudiciable aux pays où il y a des manufactures. Lorsqu'un pays a peu de productions à exporter, & qu'il est dans la nécessité d'avoir recours à l'industrie de ses voisins, la balance du commerce lui doit être défavorable; il paie plus d'argent à l'étranger qu'il n'en reçoit; & si cela continue, après

un certain nombre d'années il doit se trouver dépourvu d'espèces : ôtez tous les jours de l'argent d'une bourse, & n'en remettez point, elle sera bientôt vide. Voilà de quoi la Suède peut servir d'exemple. Pour obvier à cet inconvénient, il n'y a d'autre moyen que celui d'augmenter les manufactures ; on gagne tout sur ses propres productions, & on gagne au moins la main-d'œuvre sur les étrangères. Ces assertions aussi vraies que palpables servirent de principes au gouvernement ; ce fut d'après elles qu'il dirigea toutes ses opérations de commerce. Aussi dès l'année 1773 il y eut 264 fabriques nouvelles dans les provinces. Entr'autres on établit une fabrique de porcelaine à Berlin, qui faisant subsister 500 personnes, surpassa bientôt celle de Saxe. On établit une fabrication de tabac, dont une compagnie se chargea : elle avoit des établissemens dans toutes les provinces qui fournissoient à la consommation de ces provinces, & gagnoit par ce qu'elle vendoit à l'étranger l'achat des feuilles de la Virginie. Les revenus de la couronne en furent augmentés, & les actionnaires retirèrent 10 pour cent de leurs capitaux. La guerre avoit rendu le change désavantageux au commerce des Prussiens, quoique d'abord après la paix la mauvaise monnoie eût été refondue & remise sur l'ancien pied : il n'y avoit que l'établissement d'une banque qui

pût obvier à cet inconvénient. Des perſonnes remplies de préjugés, pour n'avoir pas aſſez approfondi cette matière, ſoutenoient qu'une banque ne pouvoit ſe ſoutenir que dans un état républicain, mais que jamais perſonne n'auroit de confiance en une banque établie dans une monarchie. Cela étoit faux; car il y a une banque à Copenhague, il y en a une à Rome, & une autre à Vienne. On laiſſa donc au public la liberté de raiſonner à ſa guiſe, & l'on procéda à l'exécution. Des différens genres de ces comptoirs, après les avoir bien comparés, pour juger de celui qui s'adapteroit le mieux à la nature du pays, on trouva que la banque de Giro, en y ajoutant un lombard, feroit la plus convenable. Pour l'établir, la cour déburſa 800,000 écus, comme devant ſervir de fonds à ſes opérations. Au commencement, la banque fit quelques pertes, & ſouffrit, ſoit par l'ignorance, ſoit par la fripponnerie de ceux qui en avoient l'adminiſtration. Mais depuis que Mr. de Hagen la dirigea, l'exactitude & l'ordre s'y établirent. On ne créa de billets qu'autant qu'il y avoit de fonds pour les réaliſer. Outre l'avantage que cet établiſſement procuroit pour la facilité du commerce, il en réſulta encore un autre bien pour le public. Dans les temps précédens c'étoit l'uſage que l'argent des pupilles fut dépoſé à la juſtice, & ces pupilles, qui ne tiroient pendant

la durée des procès aucun revenu de leurs capitaux, devoient encore en payer un pour cent par année ; depuis, ces sommes furent déposées à la banque, qui en donna trois pour cent aux pupilles, de sorte qu'effectivement, en comptant ce qu'ils payoient autrefois à la justice, ils en gagnoient quatre. Ensuite la banqueroute de Neuville & d'autres marchands étrangers occasionna la faillite de quelques marchands Prussiens : le crédit auroit souffert, si par l'intervention de la banque il n'avoit été soutenu & relevé. Bientôt le change se mit au pair ; les marchands furent alors convaincus par les effets, que cet établissement étoit utile & nécessaire à leur commerce. Déjà la banque avoit des comptoirs dans toutes les grandes villes du royaume ; mais elle avoit de plus, des maisons dans toutes les places commerçantes de l'Europe ; cela facilitoit la circulation des espèces, les paiemens des provinces, en même temps que le lombard empêchoit les usuriers de ruiner les manufacturiers pauvres, qui ne pouvoient pas assez promptement débiter leur ouvrage. Outre le bien qui en revenoit au public, la cour se préparoit, par le crédit de la banque, des ressources pour les grands besoins de l'état.

Les princes sont comme les particuliers dans le cas d'amasser d'un côté s'ils ont d'un autre des dépenses à faire. Les bons agriculteurs

conduisent des ruisseaux, & s'en servent pour arroser les terroirs arides, qui faute d'humidité ne seroient d'aucun rapport; par le même principe, le gouvernement augmentoit ses revenus, pour les employer aux dépenses nécessaires au bien public. Il ne se borna point à rétablir ce que la guerre avoit détruit; il voulut perfectionner tout ce qui étoit susceptible de perfection. Il se proposa donc de tirer parti de toute sorte de terrein, en défrichant les marais, en améliorant les terres par l'augmentation des bestiaux, & même en rendant le sable utile par les bois qu'on y pouvoit planter. Quoique nous entrions dans de petits détails, nous nous flattons néanmoins qu'ils pourront intéresser la postérité. La première entreprise de cette espèce regarde la Netze & la Warthe, dont on défricha les bords, après avoir saigné les eaux croupissantes par différens canaux qui menoient diversement ces eaux vers l'Oder; il en coûta 750,000 écus, & 3,500 familles furent établies dans ces contrées. La noblesse & les villes dans le voisinage de ces rivières augmentèrent considérablement leurs revenus. L'ouvrage fut achevé en 1773, & dès-lors la population y montoit à 15,000 ames. On saigna ensuite les marais qui vont à Friedberg, où l'on établit 400 familles étrangères. En Poméranie, on saigna les lacs de la Madue & de Leba, au moyen de quoi la

nobleffe gagna trente mille arpens en prairies. De pareils établiffemens eurent également lieu aux environs de Stargard, de Cammin, de Treptow, de Rugenwalde & de Colberg. Dans la Marche, on faigna les marais de la Havel, ceux du Rhin vers Fehrbellin, ceux du Finow entre Ratenow & Ziefar, fans compter l'argent employé à l'amélioration des terres de la nobleffe, qui montoit à des fommes confidérables. En même temps, on élevoit en Frife, dans le Dollart, des digues, par le moyen defquelles on regagnoit pied à pied le terrein que la mer avoit fubmergé en 1724. On établit dans le pays de Magdebourg 2,000 familles nouvelles; leurs bras y étoient d'autant plus néceffaires, qu'auparavant les payfans de la Thuringe y venoient aider à faire la récolte; depuis on fe paffa d'eux. La couronne poffédoit trop de métairies; plus de 150 furent changées en villages, & ce qu'elle y perdit de revenus, fe trouva richement compenfé par l'augmentation de la population. Une métairie ne contient guère plus de 6 perfonnes, & dès qu'elles furent converties en villages, elles eurent 30 habitans chacune pour le moins. Quelque foin que fe fût donné le feu roi pour repeupler la Pruffe, qui en l'année 1709 avoit été défolée par la pefte, il n'étoit point parvenu à la remettre dans l'état floriffant où elle étoit avant que ce fléau l'eût

abymée ; mais le Roi ne voulut pas que cette province le cédât à d'autres, & depuis la mort de son père, il y avoit placé 13,000 familles nouvelles ; & si dans la suite on ne la néglige point, sa population pourra s'accroître de plus de 100,000 ames. La Silésie ne méritoit pas moins d'attention & de soins pour son rétablissement que les autres provinces : on ne se contenta pas de remettre les choses sur l'ancien pied ; on voulut les perfectionner ; on rendit les prêtres utiles, en obligeant tous les riches abbés d'établir des manufactures ; ici, c'étoient des ouvriers qui faisoient du linge de table ; là, des moulins à l'huile ; en d'autres lieux, des tanneurs, ou des ouvriers en cuivre ou en fer d'archal, selon que cela convenoit aux lieux, ainsi qu'aux productions du pays. De plus, on augmenta le nombre des cultivateurs de la basse Silésie de 4,000 familles. On sera surpris sans doute qu'on ait pu multiplier à ce point ceux qui vivoient de l'agriculture, dans un pays où aucun champ ne demeure inculte. La raison en est, que bien des seigneurs, pour augmenter leurs domaines, s'étoient imperceptiblement approprié les terres de leurs sujets ; si l'on avoit toléré cet abus, avec le temps plusieurs censes seroient demeurées vacantes, & la terre manquant de bras pour la travailler, auroit diminué de rapport ; à la fin, chaque village au-

toit eu son seigneur, sans avoir de censiers: or, les possessions font des citoyens attachés à leur patrie, ceux qui n'ont aucune propriété ne pouvant s'attacher à un pays où ils n'ont rien à perdre. Toutes ces choses ayant été représentées aux seigneurs, leur propre avantage les fit consentir à remettre leurs paysans sur l'ancien pied. En revanche, le Roi secourut la noblesse par des sommes considérables, pour rétablir son crédit entiérement tombé; bien des familles endettées avant ou par la guerre étoient sur le point de faire faillite; la justice leur accorda des lettres de répit pour deux ans, afin qu'ayant le temps de remettre leurs terres en valeur, ils se trouvassent en situation de payer au moins les intérêts. Ces lettres de répit achevèrent de perdre le crédit de la noblesse. Le Roi, qui se faisoit un plaisir & un devoir d'assister le premier & le plus brillant ordre de l'état, paya 300,000 écus de dettes de la noblesse; mais la somme dont les terres étoient chargées montoit à 25 millions d'écus, & il fallut recourir à des remèdes plus efficaces. On assembla la noblesse, qui sous la forme d'états s'engagea solidairement pour les dettes contractées. On créa pour 20 millions de billets, qui, mis en circulation, avec 200,000 écus que le Roi y ajouta pour réaliser les paiemens les plus pressés, rétablirent dans peu le crédit, & 400 des familles

les plus distinguées durent leur conservation à ces mesures salutaires. En Poméranie & dans la nouvelle Marche, la noblesse étoit aussi ruinée qu'en Silésie. Le gouvernement paya pour elle 500,000 écus de dettes, en ajoutant encore 500,000 écus pour remettre leurs terres en valeur. Les villes qui avoient le plus souffert de la guerre furent également soulagées : Landshut reçut 200,000 écus, Striegau 40,000, Halle 40,000, Crossen 24,000, Reppen 6,000, Halberstadt 40,000, Minden 20,000, Bielefeld 15,000, & celles du comté de Hohenstein 13,000 écus. Toutes ces dépenses étoient nécessaires ; il falloit se hâter de répandre de l'argent dans les provinces, pour les rétablir d'autant plus vîte. Si dans ces conjonctures on avoit usé d'une économie rigide, il se feroit peut-être écoulé cent années avant que le pays fût redevenu florissant ; mais par la célérité dont on usa, plus de cent mille personnes revinrent dans leur patrie. Aussi, dès l'année 1773, la population, comparée à ce qu'elle étoit en 1756, avoit augmenté de plus de 200,000 ames. On ne s'en tint pas là ; considérant que le nombre des habitans fait la richesse des souverains, on trouva moyen d'établir dans la haute Silésie 213 nouveaux villages, dont les habitans montoient à 23,000 ; & l'on forma le plan d'augmenter le nombre des cultivateurs en Poméranie de 50,000,

& de 12,000 dans la Marche électorale ; ce qui fut exécuté vers l'année 1780. Pour connoître le résultat de ces opérations, il n'y a qu'à comparer la population de l'année 1740 avec celle de 1779 ; en voici l'exposé :

Prusse - - - - -	1740	- -	370,000 habitans.
	en 1779	- -	780,000 - -
Électorat - - - -	1740	- -	480,000 - -
	en 1779	- -	710,000 - -
Magdebourg & Halberstadt	1740	- -	220,000 - -
	en 1779	- -	280,000 - -
Silésie - - - - -	1740	- -	1,100,000 - -
	en 1779	- -	1,520,000 - -
	Augmentation	-	1,120,000 - -

On croiroit que d'aussi énormes largesses devoient épuiser les fonds & les revenus de la couronne ; cependant il faut ajouter encore les dépenses qu'occasionnèrent les forteresses, tant celles qu'on perfectionnoit, que les nouvelles que l'on construisit, & l'argent qu'il falloit pour rétablir l'artillerie ; le total de cette somme montoit à 5 millions 900,000 écus. Toutefois le gouvernement fit face à tout. Le Roi ne faisoit point de ces dépenses d'ostentation si communes dans les grandes cours : il vivoit comme un particulier, pour ne pas manquer à ses principaux devoirs. Au moyen d'une économie rigide, le grand & le petit trésor furent remplis ;

remplis ; le premier, pour fournir aux dépenſes de la guerre, le ſecond, pour acheter les chevaux & tout ce qu'il faut pour mettre l'armée en mouvement. De plus, 900,000 écus furent dépoſés à Magdebourg, & 4,200,000 écus à Breslau, pour l'achat des fourrages Cet argent étoit en caiſſe, lorſque la guerre s'alluma entre l'impératrice Catherine & Muſtapha. Selon les traités, il fallut tous les ans fournir 500,000 écus de ſubſides aux Ruſſes, tant que durèrent les troubles de la Pologne & ceux de la Turquie. 1769.
Le bien de l'état & la foi des traités exigeoient cette dépenſe, qui d'ailleurs venoit mal à propos, ſur-tout à cauſe des grandes entrepriſes de finance dont on étoit occupé, & qui abſorboient ſeules des ſommes conſidérables. Il convenoit donc à la politique d'indemniſer l'état de ces ſommes qu'on envoyoit en Ruſſie, & qui ſans les circonſtances où l'on ſe trouvoit, auroient pu s'employer d'une manière plus utile pour les provinces de la domination pruſſienne.
Il ſurvint l'année ſuivante une ſtérilité générale 1770.
dans tout le nord de l'Europe, cauſée par des gelées tardives qui firent périr toutes les productions de la terre ; nouvelle misère à craindre pour le peuple, nouvelle néceſſité de lui donner des ſecours. On donna aux pauvres du bled gratis ; mais comme la conſommation des denrées diminuoit, il y eut dans les produits des

accises une non-valeur de 500,000 écus. Le Roi avoit formé de grands magasins d'abondance, tant en Silésie que dans ses pays héréditaires ; 76,000 winspels pour nourrir l'armée pendant douze mois, 9,000 winspels destinés uniquement aux besoins de la capitale.
1771. D'aussi sages arrangemens préservèrent le peuple de la disette dont il étoit menacé : l'armée fut nourrie des magasins ; outre les grains donnés au peuple, on en fournit pour les semailles. La
1772. récolte manqua encore l'année d'après ; mais si le boisseau de seigle se vendoit dans les états du Roi deux écus & quelques gros, chez les voisins la misère étoit encore plus grande. En Saxe & en Bohème le boisseau se vendoit cinq écus. La Saxe perdit plus de 100,000 habitans que la famine emporta, ou qui s'expatrièrent. La Bohème perdit 180,000 ames au moins ; plus de 20,000 paysans de Bohème & autant de Saxe, cherchèrent un asyle contre la misère dans les états du Roi ; ils furent reçus à bras ouverts, & furent employés à peupler les nouveaux établissemens qu'on avoit formés.

Les malheurs que ressentoient les sujets des autres puissances, venoient de ce que dans aucun pays, excepté ceux de la Prusse, il n'y avoit des magasins d'établis. Cependant ces calamités, auxquelles on avoit pourvu, & que l'on pouvoit détourner par les précautions que

la prudence avoit suggérées, n'empêchèrent pas le gouvernement de continuer avec la même activité les améliorations du pays, dont il avoit arrêté le projet. L'expérience démontroit que la mortalité des bestiaux étoit plus fréquente dans le Brandebourg que dans la Silésie ; on en trouva deux raisons, savoir, que dans les Marches & les autres provinces, on ne se servoit pas comme en Silésie de ce sel pétrifié qu'on tire des salines de Wiliczka ; & que les habitans des Marches & de la Poméranie ne nourrissoient pas leurs bestiaux dans les étables ; mais les menoient paître dans des temps où quelquefois la nielle avoit envenimé les herbes. Depuis qu'on eut introduit cette nouvelle façon de nourrir les bestiaux, la mortalité devint visiblement moins fréquente, & les possesseurs des terres eurent moins de malheurs à réparer qu'autrefois. Par l'attention qu'on mettoit à savoir tous les produits étrangers qui entroient dans le pays, on trouva, en dépouillant les registres de la douane, qu'il entroit pour 280,000 écus de beurre étranger ; afin de fournir soi-même une denrée aussi nécessaire, on calcula tout ce que les nouvelles améliorations pourroient produire ; une vache en convertissant son lait en beurre, rapporte communément 5 écus, & par les défrichemens nouveaux auxquels on travailloit, on calcula que l'entretien alloit à 4 ,000 vaches, ce

qui répond à un produit de 240,000 écus. Mais il faut décompter la consommation des propriétaires, & en ajoutant ce qu'il falloit, le nombre des vaches devoit monter à 62,000. Il restoit encore cette difficulté à lever; toutefois il étoit possible d'y parvenir, parce qu'il restoit après tout ce qui s'étoit entrepris, des terreins moins étendus à défricher, & qui pouvoient suppléer au reste.

Le gouvernement, qui se proposoit de perfectionner tout ce qu'il y avoit de défectueux dans les anciens usages, examinant avec attention les différentes parties de l'économie rurale, trouva qu'en général tout ce qu'on appelle communes portoit préjudice au bien public; ce ne fut qu'après la séparation des communes que l'agriculture des Anglois commença à prospérer. Tout gouvernement monarchique qui imite les usages introduits dans les républiques, ne mérite pas d'être accusé de despotisme. On imita donc un aussi louable exemple; on envoya des commissaires de justice & d'économie pour séparer & les pâturages & les arpens qui étoient ou mêlés ou en commun. Dans les commencemens cela rencontra de grandes difficultés, parce que la coutume, reine de ce monde, règne impérieusement sur des esprits bornés; mais quelques exemples de pareils partages, exécutés à la satisfaction des propriétaires,

firent impreſſion ſur le public, & bientôt cela fut introduit généralement dans toutes les provinces. Dans une partie du Brandebourg & de la Poméranie ſe trouvent des terreins élevés, éloignés des rivières & des ruiſſeaux, qui parconſéquent manquent des pâturages & des engrais néceſſaires pour la culture des champs: ce défaut tenoit plus au local qu'au manque d'induſtrie des propriétaires, & quoiqu'il ne ſoit pas donné aux hommes de changer la nature des choſes, on voulut haſarder quelques eſſais, pour apprendre par l'expérience ce qui ſeroit faiſable, ou ce qui ne pourroit pas réuſſir; pour cet effet on eut recours à un fermier Anglois, par le moyen duquel on fit un eſſai dans un des bailliages de la couronne. Sa méthode étoit de planter dans des champs ſablonneux des navets qu'on nomme *turnips* en anglois; il les laiſſoit pourrir, après quoi il ſemoit ces champs de trêfle & d'autres herbages, qui les transformoient en prés artificiels, par le moyen de quoi l'on augmentoit la quantité du bétail d'un tiers ſur chaque terre. Cette épreuve ayant ſi bien réuſſi, on eut ſoin de généraliſer dans les provinces une économie auſſi avantageuſe.

Nous avons déjà dit que la guerre & les fréquentes invaſions des ennemis avoient introduit une pernicieuſe anarchie dans les provinces

héréditaires ; elle s'étendoit non-feulement fur l'économie rurale & fur les finances, mais encore fur les bois, que les grands maîtres des forêts avoient ruinés felon leur fantaifie, faute d'être furveillés. Une guerre opiniâtre, dont les fuccès ne pouvoient pas tous être heureux, fit juger à ces forêtiers & à quelques fous-confeillers des finances qui participèrent aux déprédations, que l'état étoit perdu fans reffource, qu'il alloit devenir dans peu la proie des ennemis, & que ce qu'ils pouvoient faire de mieux dans une fituation auffi défefpérée, étoit de vendre à leur profit tout le bois qu'ils pourroient abattre, parce que perfonne ne leur demanderoit compte de leurs malverfations. En conféquence de cette fauffe idée, ils avoient fi bien dévafté les forêts, qu'on n'y voyoit qu'à peine quelques arbres ifolés, au-lieu des bois touffus qui s'y trouvoient auparavant. L'on fut obligé de publier de nouvelles ordonnances, tant pour planter des bois que pour fixer une coupe proportionnelle felon les différentes efpèces des arbres, afin d'y mettre une règle que perfonne ne pût enfreindre, & fur-tout pour en avoir fuffifamment, foit pour bâtir, foit pour chauffer, article qui ne doit point être négligé dans les pays du nord. Avant la guerre on avoit retiré des Marches & de la Poméranie un revenu annuel en bois qui fouvent paffoit 150,000

écus ; il fallut recourir aux expédiens pour réparer ce produit. Dans cette intention on établit un droit de tranſit ſur les bois des pays étrangers qu'on faiſoit flotter ſur l'Elbe & ſur l'Oder, & par ce moyen on pouvoit acheter à bon marché le bois de la Saxe, de la Bohème & de la Pologne, & le revendre avec avantage aux nations qui avoient des flottes marchandes ou des vaiſſeaux de guerre à conſtruire ; on ſe mit ainſi en état de ménager les forêts, auxquelles il falloit donner le temps de recroître, & l'on remplaça la perte des revenus d'une manière durable.

Le gouvernement ne doit pas ſe borner à un ſeul objet ; l'intérêt ne doit pas être l'unique mobile de ſes actions ; le bien public qui a tant de branches diverſes, lui offre une foule de matières dont il peut s'occuper, & l'éducation de la jeuneſſe doit être conſidérée comme une des principales : elle influe ſur tout ; elle ne crée rien à la vérité, mais elle peut corriger des défauts. Cette partie ſi intéreſſante avoit peut-être été trop négligée auparavant, en particulier dans le plat pays & dans les provinces. Voici en quoi conſiſtoient les vices qu'il y avoit à réformer. Dans les villages des gentilshommes, des tailleurs faiſoient le métier de maîtres d'école, & dans les terres de la couronne, les baillis les choiſiſſoient ſans diſcerne-

ment. Pour retrancher un abus auſſi pernicieux, le Roi fit venir de la Saxe de bons maîtres d'école ; il augmenta leurs gages, & l'on tint la main à ce que les payſans leur envoyaſſent leurs enfans pour les faire inſtruire. En même temps l'on publia une ordonnance qui enjoignoit aux eccléſiaſtiques de ne point admettre les jeunes gens à la communion, à moins que dans les écoles ils n'euſſent été inſtruits dans leur religion; on ne jouit pas d'abord de ſemblables arrangemens, & le temps ſeul peut en faire recueillir les fruits.

On donna les mêmes ſoins à la réforme de tous les collèges fondés pour l'inſtruction de la jeuneſſe; les pédagogues ne s'appliquoient qu'à remplir la mémoire de leurs élèves, & ne travailloient point à former & à perfectionner leur jugement. Cet uſage, qui étoit une continuation de l'ancienne pédanterie tudeſque, fut corrigé, & ſans négliger ce qui eſt du département de la mémoire, les inſtituteurs furent chargés de familiariſer, dès la jeuneſſe, leurs élèves avec la dialectique, afin qu'ils appriſſent à raiſonner, en tirant des conſéquences juſtes des principes qu'ils avoient établis & prouvés.

Pendant que tout étoit en action dans l'état, que chacun y travailloit pour perfectionner ce qui étoit de ſon reſſort, le traité de partage entre les trois couronnes fut ſigné. La

Pruſſe acquit, comme nous l'avons rapporté, la Pomerellie, les palatinats de Culm & de Marienbourg, l'évêché de Varmie, la ville d'Elbing, une partie de la Cujavie, & une partie de la Posnanie. Cette nouvelle province avoit environ 500,000 habitans. Les bonnes terres ſont du côté de Marienbourg, le long de la Viſtule, aux deux bords de la Netze, en y ajoutant l'évêché de Varmie. Mais dans la Pomerellie & le palatinat de Culm en revanche, il y a bien des contrées couvertes d'un ſable aride. L'avantage de cette acquiſition conſiſtoit principalement en ce que joignant la Poméranie à la Pruſſe royale, elle rendoit le gouvernement maître de la Viſtule, par conſéquent du commerce de la Pologne; & en ce que, vu la quantité de bled que ce royaume exporte, les états Pruſſiens n'avoient plus à craindre déſormais ni la diſette ni la famine.

Cette acquiſition étoit donc utile, & pouvoit devenir importante au moyen de ſages arrangemens; mais lorſque cette province tomba ſous la domination pruſſienne, tout s'y reſſentoit de l'anarchie, de la confuſion & du déſordre qui doivent régner chez un peuple barbare, croupiſſant dans l'ignorance & dans la ſtupidité. On commença par le cadaſtre des terres, pour proportionner les charges: la contribution fut réglée ſur le même pied que dans

la Pruſſe royale : les eccléſiaſtiques payèrent à l'inſtar des évêques & des abbés de la Siléſie : les ſtaroſties devinrent les biens de la couronne ; elles avoient été des fiefs donnés à vie comme ceux des timariots chez les Turcs ; le Roi dédommagea les propriétaires par une ſomme de 500,000 écus, qui leur fut payée une fois pour toutes. On introduiſit des poſtes dans ce pays agreſte & barbare, ſur-tout des collèges de juſtice, dont le nom avoit à peine été connu dans ces contrées. On réforma quantité de loix auſſi bizarres qu'extravagantes ; on en appelloit en dernier reſſort de la ſentence de ces collèges au tribunal ſupérieur de Berlin. Le
1773. Roi fit creuſer un canal qui coûta 700,000 écus, pour joindre de Nakel à Bromberg la Netze avec la Viſtule, au moyen duquel ce grand fleuve avoit une communication directe avec l'Oder, la Havel & l'Elbe. Ce canal avoit un double uſage ; il faiſoit écouler les eaux croupiſſantes d'une grande étendue de terrein, où l'on pouvoit établir des colons étrangers. Tous les bâtimens économiques tomboient en ruine ; il en coûta plus de 300,000 écus pour les rétablir. Les villes étoient dans l'état le plus pitoyable. Culm avoit de bonnes murailles, de grandes égliſes, mais au-lieu de rues, on ne voyoit que les caves des maiſons qui avoient exiſté autrefois ; de 40 maiſons qui formoient

la grande place, 28 fans portes, fans toit, ni fenêtres, manquoient de propriétaires. Bromberg étoit dans le même état. Leur ruine datoit de l'année 1709, où la pefte avoit ravagé cette province; mais les Polonois n'imaginoient pas qu'il fallût réparer les malheurs. On aura peine à croire qu'un tailleur étoit un homme rare dans ces malheureufes contrées; il fallut établir des tailleurs dans toutes les villes, de même que des apothicaires, des charrons, des menuifiers & des maçons. Ces villes furent rebâties & peuplées. Culm eut une maifon où 50 jeunes perfonnes de la nobleffe font élevées par des maîtres confacrés à leur inftruction : 150 maîtres d'école, tant proteftans que catholiques, furent placés dans différens endroits & payés par le gouvernement. On ne favoit ce que c'étoit que l'éducation dans ce malheureux pays; auffi étoit-il fans mœurs comme fans connoiffances. Enfin l'on renvoya en Pologne plus de 4,000 Juifs, qui mendioient, ou voloient les payfans. Comme le commerce faifoit la branche principale des produits de la Pruffe occidentale, on rechercha foigneufement tout ce qui pouvoit l'étendre; la ville d'Elbing y gagna le plus en attirant à elle le commerce qui précédemment s'étoit fait par Dantzick; on forma pour le débit du fel une compagnie, qui, au moyen d'une rétribution

annuelle de 70,000 écus qu'elle payoit au roi de Pologne, eut le monopole de cette denrée dans tout le royaume, ce qui en obligeant les Autrichiens à lui vendre leur sel de Wiliczka, rendit cette compagnie floriſſante. Les revenus de la Pruſſe occidentale furent portés en tout à deux millions d'écus ; qui joints à ce que la banque, l'acciſe & le tabac rapportoient, produiſirent à l'état une augmentation de revenus de plus de cinq millions.

C'eſt ainſi qu'un ſyſtême de finance toujours perfectionné, & ſuivi de père en fils, peut changer un gouvernement, & le rendre, de pauvre qu'il étoit, aſſez riche pour ajouter ſon grain dans la balance des pouvoirs qu'ont les premiers monarques de l'Europe.

CHAPITRE III.

Du Militaire.

SEpt campagnes, qui avoient produit dix-ſept batailles rangées & preſqu'autant de combats non moins ſanglans, trois ſièges entrepris par l'armée & cinq à ſoutenir, ſans compter des entrepriſes ſur les quartiers d'hiver des ennemis, ou autres expéditions militaires à peu

près semblables, avoient tellement ruiné l'armée, qu'une grande partie des meilleurs officiers & des vieux soldats avoient péri en combattant. Pour en juger, on n'a qu'à se rappellet que le gain de la bataille de Prague coûta seul 20,000 hommes; qu'on ajoute à ce calcul que nous avions 40,000 prisonniers des Autrichiens; qu'ils en avoient presqu'autant des nôtres, au nombre desquels il falloit compter au-delà de 300 officiers; que les hôpitaux étoient tous remplis de blessés, & que dans les régimens d'infanterie on ne trouvoit guère au-delà de cent hommes qui eussent servi au commencement de cette guerre.

Plus de 1500 officiers péris dans différentes actions avoient extrêmement diminué la noblesse, & ce qui en restoit dans le pays étoient ou des vieillards ou des enfans, qui ne pouvoient servir. Le manque de gentilshommes & le nombre de places d'officiers vacantes dans les régimens, firent qu'on eut recours à la roture pour les remplir. Il y avoit des bataillons auxquels il ne restoit que huit officiers pour le service; les autres étoient ou morts, ou prisonniers, ou blessés. Il est facile de conclure de ces circonstances fâcheuses que les anciens corps mêmes étoient sans ordre, sans discipline, sans exactitude, & par conséquent manquoient d'énergie.

Voilà quel étoit l'état de l'armée, lorfqu'après la paix de Hubertsbourg elle rentra dans fes anciens quartiers. Les régimens fe trouvoient alors plus compofés de naturels du pays que d'étrangers : les compagnies étoient fortes de 162 hommes ; on en renvoya 40, qui devinrent utiles en remettant les terres en culture. Les bataillons francs fervirent à compléter les régimens de garnifon, qui congédièrent également ce qu'ils avoient de foldats nationaux de trop. La cavalerie réforma 150 hommes par régiment ; les houfards chacun 400 ; ainfi les provinces gagnèrent par cette réforme 30,780 cultivateurs qui leur manquoient. On ne s'en tint point là ; autrefois, le nombre des nationaux avoit été arbitraire ; on le fixa à 720 hommes pour chaque régiment, & ce qui manquoit pour compléter la compagnie fut levé chez l'étranger. Les foldats des cantons eurent la permiffion de fe marier fans le confentement de leur capitaine ; peu fe vouèrent au célibat, & le grand nombre aima mieux contribuer à l'accroiffement de la population. Les effets de ces bons arrangemens répondirent à l'attente du gouvernement, & déjà en 1773 le nombre des enrôlés furpaffoit confidérablement celui de l'année 1756.

Précédemment, les capitaines recrutoient eux-mêmes leurs compagnies, de l'argent qu'ils reti-

roient de la paie des femestres. Cette méthode avoit donné lieu à trop d'abus; les officiers pour épargner l'argent enrôloient par force; tout le monde crioit, aucun prince ne vouloit permettre de telles violences fur fon territoire. On changea donc cette économie de façon que le général Wartenberg tira feul la paie des femestres, dont les capitaines recevoient outre leur paie 30 écus par mois; on fe fervoit du furplus pour les enrôlemens, qui produifoient par an 7 ou 8 mille foldats levés dans les pays étrangers, lefquels avec les femmes & les enfans qu'ils menoient avec eux, formoient une colonie militaire d'environ 10,000 perfonnes. Quoiqu'un fils unique de payfan ne devînt pas foldat, d'année en année l'armée gagnoit pour la taille; & en 1773 il n'y avoit plus de compagnie dans les régimens d'infanterie, dont les foldats euffent au-deffous de 5 pieds 5 pouces.

Les régimens tant d'infanterie que de cavalerie furent partagés en différentes infpections, afin d'y faire renaître l'ordre, l'exactitude, la févérité de la difcipline; pour qu'il y eût une égalité parfaite dans l'armée, & que, tant les officiers que les foldats euffent les mêmes directions dans un régiment que dans l'autre. Les régimens du Rhin & du Wéfer eurent pour infpecteur le général Duringshofen; ceux du duché de Magdebourg, le général Saldern; ceux

de l'électorat furent partagés entre Mr. de Ramin, Mr. de Steinkeller, & le colonel Buttlar; ceux de la Poméranie échurent au général Mœllendorf; ceux de la Prusse, au général Stutterheim, & ceux de Silésie, au général d'infanterie Tauenzien; le lieutenant-général de Bulow eut l'inspection de la cavalerie de la Prusse; le général Seidlitz, de celle de Silésie; le général Lœllhœffel, de celle de Poméranie & de la nouvelle Marche; & celle de l'électorat & du pays de Magdebourg fut mise sous la direction du général Krusemarck.

Rien ne coûta plus de peines que de rétablir l'ordre & la discipline, dans cette infanterie si fort déchue de ce qu'elle avoit été autrefois. Il fallut de la sévérité pour rendre le soldat obéissant, de l'exercice pour le rendre adroit, & une longue habitude pour lui apprendre à charger son fusil 4 fois en une minute, à marcher en ligne sans flottement, & enfin à savoir se prêter à toutes les manœuvres que des occasions différentes dans la guerre pouvoient exiger de lui. Mais lorsqu'on eut fait avec les soldats, il fut plus difficile encore de former les jeunes officiers, & de leur donner l'intelligence nécessaire dans leur métier. Pour leur faire acquérir la routine de ces manœuvres, on les exerça dans le voisinage de leurs garnisons aux différens déploiemens, aux attaques de plaine, aux attaques

ques des postes fortifiés, ainsi qu'à celles des villages, aux manœuvres d'une avant-garde, à celles d'une retraite, aux quarrés, pour savoir comment ils devoient attaquer, & comment ils devoient se défendre. Cela se pratiquoit pendant tout l'été, & chaque jour ils répétoient une partie de leur leçon. Pour rendre ces pratiques générales, les troupes s'assembloient deux fois, l'une au printemps & l'autre en automne; il ne se faisoit alors que de grandes manœuvres de guerre, des défenses ou des attaques de postes, des fourrages, des marches dans tous les genres, & des simulacres de bataille où les troupes en agissant désignoient les dispositions qui en avoient été faites. Ainsi, suivant l'expression de Végèce, la paix devint pour les armées Prussiennes une école, & la guerre une pratique. On ne doit pas croire cependant que d'abord après la paix les premières manœuvres fussent des plus brillantes : il faut du temps pour que la tactique mise en pratique devienne une chose habituelle, que les troupes exécutent sans difficulté. La précision qu'on désiroit d'établir, ne commença à devenir sensible que depuis l'année 1770. Dès-lors l'armée prenant une autre face, on auroit pu, sans craindre de se tromper, la mener à la guerre avec beaucoup de confiance.

Pour parvenir à ce degré de perfection si intéressant pour le bien de l'état, on avoit dé-

gagé le corps des officiers de tout ce qui tenoit à la roture; ces ſortes de ſujets furent placés dans des régimens de garniſon, où ils valoient au moins ceux auxquels ils ſuccédoient, qui étant trop infirmes pour ſervir, furent penſionnés; & comme le pays même ne fourniſſoit pas le nombre de gentilshommes que demandoit l'armée, on engagea des étrangers, de la Saxe, du Mecklenbourg, ou de l'Empire, parmi leſquels il ſe rencontroit quelques bons ſujets. Il eſt plus néceſſaire que l'on ne croit de porter cette attention au choix des officiers, parce que d'ordinaire la nobleſſe a de l'honneur. Il ne faut pas diſconvenir cependant que quelquefois on rencontre du mérite & du talent chez des perſonnes ſans naiſſance; mais cela eſt rare, & dans ce cas on fait bien de les conſerver. Mais en général il ne reſte de reſſource à la nobleſſe que de ſe diſtinguer par l'épée; ſi elle perd ſon honneur, elle ne trouve pas même un refuge dans la maiſon paternelle; au-lieu qu'un roturier, après avoir commis des baſſeſſes, reprend ſans rougir le métier de ſon père, & ne s'en croit pas plus déshonoré.

Un officier a beſoin de diverſes connoiſſances; mais une des principales eſt celle de la fortification. Y a-t-il des ſièges? il trouve occaſion de ſe diſtinguer; eſt-il dans une ville aſſiégée? il peut rendre de bons ſervices; faut-il

fortifier un camp ? on profite de son intelligence ; y a-t-il quelque village à fortifier dans les postes avancés de la chaîne des quartiers d'hiver ? on l'emploie, & pour peu qu'il ait de génie, il trouve cent occasions de se faire connoître. Afin que les officiers ne manquassent point d'instruction dans une partie du génie aussi utile, le Roi avoit adjoint à chaque inspection un officier du génie, pour donner aux jeunes officiers les connoissances qui leur manquoient à cet égard. Après qu'ils avoient appris les élémens de cet art, on leur faisoit tracer des ouvrages adaptés aux différens terreins ; ils prenoient des camps, ils disposoient la marche des colonnes, & sur leurs plans, ils n'osoient pas même omettre les postes avancés de la cavalerie. Cette étude étendit la sphère de leurs idées, & leur apprit à penser en grand ; ils se firent des règles de castrométrie, & acquirent dès leur jeunesse les lumières que doivent avoir les généraux.

L'attention qu'on apportoit à perfectionner l'infanterie de campagne, n'empêcha pas d'avoir l'œil sur les régimens destinés à servir en garnison. Ceux qui défendent les places peuvent rendre d'aussi grands services que ceux qui gagnent des batailles. On purifia ces régimens de tout ce qui étoit suspect, tant parmi les officiers que parmi les soldats ; on les disciplina comme les régimens de campagne ; & toutes les fois que

le Roi faisoit la revue des troupes dans les provinces, ces régimens de garnison y figuroient également. Ces corps étoient moins grands que les autres pour la taille; il ne s'y trouvoit cependant aucun soldat qui eût moins de 5 pieds 3 pouces, & quoiqu'ils ne chargeassent pas aussi vite que l'infanterie de campagne, aucun général dès l'année 1773 n'auroit été fâché de les avoir dans sa brigade.

Quant à la cavalerie, il s'en falloit beaucoup qu'elle eût fait des pertes proportionnées à celles de l'infanterie; comme elle avoit été victorieuse dans toutes les occasions, les vieux soldats & les vieux officiers s'étoient à peu de chose près conservés. Il arrive toujours que plus la guerre dure & plus l'infanterie souffre; & par un effet contraire, plus la guerre dure, & plus la cavalerie se perfectionne. On eut un soin particulier de fournir à ce corps respectable les meilleurs chevaux qu'on put trouver. Il y avoit pourtant quelques reproches à faire à quelques-uns de nos généraux de cavalerie, qui ayant eu des détachemens à conduire, avoient maladroitement fait manœuvrer l'infanterie; le même reproche pouvoit se faire aussi à quelques officiers d'infanterie, qui employèrent leur cavalerie avec peu de discernement. Afin d'empêcher que ces fautes grossières n'eussent lieu à l'avenir, le Roi composa un ouvrage de tactique

& de caftrométrie, qui contenoit des règles générales, tant pour la guerre défenfive que pour la guerre offenfive ; des ordonnances différentes pour les attaques & les défenfes s'y trouvoient défignées, avec toutes les difpofitions adaptées à des terreins connus de toute l'armée. Ce livre méthodique & plein de préceptes évidens, confirmés par toutes les expériences des guerres paffées, fut dépofé entre les mains des infpecteurs. Ils le donnoient à lire aux généraux comme aux commandeurs des bataillons, ou des régimens de cavalerie ; mais d'ailleurs on eut la plus grande attention à empêcher que le public en eût aucune connoiffance. Cet ouvrage produifit plus d'effet qu'on ne l'efpéroit : il ouvrit l'efprit des officiers fur des manœuvres, dont ils n'avoient pas compris le fens : leur intelligence fit des progrès vifibles ; & comme les fuccès de la guerre roulent principalement fur l'exécution de la difpofition, & que plus on a de généraux habiles, plus on peut s'affurer de réuffir, on avoit lieu de croire, qu'après tant de peines pour inftruire les officiers, les ordres feroient exactement fuivis, & que les généraux ne feroient pas des fautes affez confidérables pour caufer la perte d'une bataille.

Selon les ufages qui s'étoient établis pendant la dernière guerre, l'artillerie étoit devenue une

partie principale des armées : on avoit ſi prodigieuſement augmenté le nombre des canons, que cela dégénéra en abus. Mais pour ne point perdre ſon avantage, il en falloit avoir tout autant que l'ennemi; pour cet effet on commençà par rétablir l'artillerie de campagne, & l'on eut 868 canons à refondre. On procéda enſuite aux canons des forteresses, qui en partie étoient évaſés. On inventa des eſpèces de tombereaux, afin que chaque bataillon d'infanterie eût toujours avec ſoi des charges de réſerve, qui étoient enfermées pour chaque peloton dans des ſacs ſéparés, ce qui en facilitoit la diſtribution. On doubla les moulins à poudre, qui en fabriquèrent ſix mille quintaux par année ; en même temps les forges travailloient à fondre des bombes, des boulets & des grenades royales.

Les forteresses furent pourvues de bois de charpente & de ſoliveaux pour l'uſage des batteries, & comme on vouloit avoir toute une artillerie de réſerve pour l'armée, on fondit en ſus 868 canons de campagne. Tous ces différens ouvrages, en y ajoutant 60,000 quintaux de poudre, furent fournis aux arſenaux vers la fin de 1777. Il en coûta pour l'artillerie, pour la réparation de ſes chariots & de ſon train, 1,960,000 écus ; c'étoit beaucoup, mais la dépenſe étoit néceſſaire.

En commençant la guerre de 1756, la Pruſſe

n'avoit que deux bataillons d'artillerie. Ce nombre étant trop inférieur à celui de l'ennemi, on le porta à six bataillons, chacun de 900 hommes, outré les compagnies détachées, & distribuées dans les différentes forteresses. Ce corps après la paix resta sur pied tel qu'il étoit, & l'on construisit de grandes casernes à Berlin, pour qu'étant toujours assemblé, il fût mieux & plus également dressé à l'usage auquel il étoit destiné. On fit instruire les officiers dans la fortification, afin qu'ils se perfectionnassent en l'art des sièges. Les canonniers & les bombardiers s'exerçoient tous les ans. Il falloit que dans une nuit ils eussent construit une batterie; ils apprenoient à démonter le canon de l'ennemi, à tirer à ricochet, & à bien jeter les bombes, malgré les différentes directions des vents qui les chassant de côté ou d'autre, les détournent de leur direction; d'autre part on faisoit avancer en ligne les canons de campagne, comme s'ils eussent été distribués entre les bataillons; ils étoient obligés de profiter de la moindre butte de terre, pour ne négliger aucun de leurs avantages, & de viser toutes les fois avant de tirer leur coup. Comme on raffinoit sur tout, on avoit inventé une espèce nouvelle d'obusiers, dont la grenade portoit à 4,000 pas; les bombardiers furent dressés à savoir s'en servir à diverses distances, & l'on s'apperçut que pour donner aux

canons de campagne le dernier degré d'agilité dont ils ſont ſuſceptibles, il faudroit encore augmenter l'artillerie d'un certain nombre de manœuvres, afin qu'à force de bras, les canons demeuraſſent invariablement auprès des bataillons en avançant.

L'armée avoit fait bien des campagnes, mais ſouvent le quartier général avoit manqué de bons maréchaux de logis; le Roi voulut former ce corps, & choiſit douze officiers qui avoient déjà quelque teinture de génie, pour les dreſſer lui-même; dans cette vue on leur fit lever des terreins, marquer des corps, fortifier des villages, retrancher des hauteurs, élever ce qu'on appelle des palanques, marquer les colonnes des marches, & ſur-tout on les dreſſa à ſonder eux-mêmes tous les marais & tous les ruiſſeaux, pour ne pas ſe méprendre par négligence, & donner à une armée pour appui, une rivière guéable, ou bien un marais, par lequel l'infanterie pût marcher ſans ſe mouiller la cheville du pied; ces fautes ſont de très-grande conſéquence, puiſque les François n'auroient pas été battus à Malplaquet, ni les Autrichiens à Leuthen, s'ils n'en avoient commis de ſemblables.

L'éducation des jeunes gens de qualité qui ſe vouent aux armes, eſt une choſe qui mérite les plus grands ſoins: on peut les former dès leur jeuneſſe au métier auquel ils ſe deſtinent, & les

avancer par de bonnes études, de manière que leur capacité ſoit comme un fruit qui n'en vaut que mieux pour être précoce. Durant la dernière guerre, l'éducation des cadets avoit dégénéré au point, qu'à peine les jeunes gens qui ſortoient de ce corps ſavoient lire & écrire ; afin de couper le mal par la racine, le Roi mit à la tête de cette inſtitution, le général Buddenbrock, l'homme du pays, ſans contredit, le plus capable de vaquer à cet emploi. En même temps on choiſit de bons inſtituteurs, & on augmenta leur nombre à proportion des élèves qu'ils devoient inſtruire. Pour ſubvenir auſſi au manque d'éducation de la jeune nobleſſe Poméranienne, dont les parens étoient trop pauvres pour y pourvoir eux-mêmes, le Roi inſtitua une école dans la ville de Stolpe, où 56 enfans de condition étoient nourris, vêtus & élevés à ſes dépens. Après qu'ils avoient paſſé les premiers élémens des connoiſſances & terminé leurs humanités, ils entroient dans l'inſtitut des cadets, où leur éducation étoit perfectionnée. Les inſtructions rouloient principalement ſur l'hiſtoire, la géographie, la logique, la géométrie, & l'art de la fortification, connoiſſances dont un officier peut difficilement ſe paſſer. Une académie fut fondée en même temps, dans laquelle entroient ceux des cadets qui annonçoient le plus de génie ; le Roi en régla lui-même la forme, &

fournit une instruction qui contenoit l'objet des études de ceux qu'on y placeroit, & de l'éducation qu'ils y recevroient : on choisit pour professeurs les personnes les plus habiles qu'on put trouver en Europe : 15 jeunes gentilshommes y étoient élevés sous les yeux de cinq gouverneurs. Toute leur éducation tendoit à leur former le jugement. L'académie prospéra & fournit depuis, des sujets utiles qui furent placés dans l'armée.

Après la conquête de la Silésie on y avoit construit différentes places ; la plupart avoient besoin d'être perfectionnées ; il fallut encore en bâtir une nouvelle à Silberberg, afin d'être maître des débouchés qui mènent vers Glatz à gauche, & vers Braunau à droite. Ces ouvrages différens avoient coûté en 1777 la somme de 4,146,000 écus, tandis qu'en Poméranie on fortifioit la ville de Colberg, qui coûta 800,000 écus. Lors de l'invasion des Russes, on s'étoit apperçu qu'en des cas pareils, cette place pouvoit devenir de la dernière importance. Quoiqu'on travaillât dans toutes les forteresses avec vigueur, il restoit encore en 1778 quelques dépenses à faire, pour finir tout ce qui étoit près d'être achevé : le tout pouvoit monter à la somme de 200,000 écus.

Le général de Wartenberg, qui dirigeoit l'économie militaire, étoit aussi occupé dans

son département que les autres officiers dans leurs parties différentes. On profitoit de la paix pour se préparer à la guerre. En 1777, on avoit fabriqué à Spandau 140,000 nouveaux fusils; on avoit fait des épées de rechange pour toute la cavalerie, des bandoulières, des selles, des brides, des ceinturons, des marmites, des pioches, des haches, & une fourniture complète de tentes pour toute l'armée. Ces immenses apprêts étoient déposés, les fusils dans l'arsenal, & le reste dans deux grands bâtimens qu'on appelloit les garde-robes de l'armée. Outre tout cet appareil, on avoit mis à part la somme de 3 millions, pour fournir en temps de guerre à la remonte de la cavalerie, ainsi que pour remplacer les uniformes qui se perdoient dans les batailles; une autre somme étoit destinée pour les frais de l'augmentation de 22 bataillons francs. Toutes ces choses ainsi préparées d'avance, allégeoient au moins pour quelques campagnes le poids de la guerre, si accablant pour les finances quand elle est de durée.

L'article des magasins militaires ne fut point oublié; on en forma deux, l'un à Magdebourg, l'autre dans les places de la Silésie, chacun de 35,000 winspels de seigle, pour entretenir durant une année deux armées de 70,000 hommes. Le premier étoit destiné aux troupes qui devoient agir vers la Bohême ou la Moravie, &

le second pour celles dont les opérations feroient dirigées vers la Saxe ou vers la Bohème. Le prix de ces magafins étoit évalué à 1,700,000 écus. On les entama durant les trois années de disette dont nous avons parlé précédemment ; mais dès l'année 1775 ils furent rétablis tels qu'ils avoient été précédemment.

Nous avons parlé des magafins du général Wartenberg & des grands magafins d'abondance que l'on avoit amaffés ; mais cela n'étoit pas encore fuffifant pour que l'armée pût entrer en campagne auffi-tôt que le befoin le demanderoit. Un des articles les plus difficiles étoit de trouver & de raffembler tous les chevaux néceffaires au mouvement d'une auffi grande machine. Cette multitude de canons introduite par l'ufage, demandoit un nombre immenfe de chevaux pour les tranfporter ; il en falloit outre cela pour les tentes, pour les officiers & pour les vivres. On compta qu'en tout la fomme en montoit à 60 mille.

Après la paix, l'armée avoit été mife fur le pied de 151,000 hommes ; les troubles qui s'élevèrent en Pologne faifant appréhender qu'une nouvelle guerre ne s'allumât, le Roi jugea à propos en 1768 d'augmenter de 40 hommes les compagnies de douze régimens d'infanterie ; pour les loger il fallut bâtir des cafernes, qui coûtèrent 360,000 écus. Les hou-

ſards & les Bosniaques, qui ne faiſoient que 1100 têtes, furent portés à 1400. Un bataillon de 1000 hommes fut levé aux ordres de Mr. de Roſſières pour la défenſe de Silberberg. Ces différentes augmentations mirent l'armée en temps de paix, ſur le pied de 161,000 hommes, dont elle étoit compoſée.

Ces efforts étoient néceſſaires; les conjonctures où l'on ſe trouvoit, obligeoient de ſe préparer à tout événement. Sur-tout durant le cours de l'année 1771, pendant que les négociations étoient les plus vives, il étoit impoſſible de deviner quel parti prendroit la cour de Vienne, ſi ce ſeroit celui de la Porte ou celui de la Ruſſie; mais comme les apparences étoient que la maiſon d'Autriche penchoit plus du côté des Turcs que de celui des alliés du Roi, il fut réſolu de remonter toute la cavalerie, en y joignant l'augmentation. Ce furent 8,000 chevaux qu'on acheta tout à la fois; bientôt le bruit s'en répandit dans toute l'Europe; la cour de Vienne comprit que le Roi de Pruſſe s'étoit déterminé à ſoutenir de toutes ſes forces ſon alliée, l'impératrice de Ruſſie.

Le concert de ces trois cours occaſionna le partage de la Pologne, comme nous l'avons déjà dit dans le chapitre qui traite de la politique; ce chapitre-ci n'étant deſtiné qu'à ce

qui regarde le militaire, nous n'envisagerons cette acquisition que sous ce point de vue-là. Elle étoit d'une très-grande importance en ce qu'elle joignoit la Poméranie à la Prusse royale. On aura remarqué, en lisant l'histoire de la dernière guerre, que le Roi avoit été obligé d'abandonner toutes les provinces qui étoient séparées ou trop éloignées du corps de l'état. Ces provinces étoient celles du bas Rhin & de la Westphalie, sur-tout la Prusse royale. Cette dernière se trouvoit non-seulement séparée, mais coupée de la Poméranie & de la nouvelle Marche par un fleuve d'une profondeur & d'une largeur considérables ; il falloit être le maître de la Vistule pour pouvoir soutenir la Prusse royale ; mais depuis le partage, le Roi pouvoit élever des places sur les bords de ce fleuve, s'assurer les passages selon qu'il le jugeoit convenable ; & pouvoit non-seulement défendre le royaume contre les ennemis, mais se servir, en cas de malheur, de la Vistule & de la Netze, comme de bonnes barrières, pour empêcher l'ennemi de pénétrer, soit en Silésie, soit dans la Poméranie & la nouvelle Marche.

D'autre part, cette nouvelle acquisition fournissoit les moyens d'augmenter considérablement l'armée. Elle fut mise en temps de paix sur le pied de 186,000 hommes, & l'on résolut de la porter en temps de guerre, avec les ba-

taillons francs & autres corps pareils, au nombre de 218,000 combattans.

Voici en quoi consista l'augmentation :

Quatre bataillons de garnison & des compagnies de grenadiers, faisant - -	3,150 hommes.
Deux nouveaux bataillons d'artillerie - - - - - - - - - -	2,510 - - - -
Six régimens d'infanterie sur le pied de paix - - - - - - -	8,500 - - - -
Un régiment de housards -	1,400 - - - -
Trente-six régimens d'infanterie, la compagnie augmentée de 20 hommes - - - - -	8,640 - - - -
Les chasseurs augmentés de -	300 - - - -
Une nouvelle compagnie de mineurs - - - - - - - - -	150 - - - -

Vingt-cinq nouveaux majors avec autant d'aides-de-camp, furent créés pour commander les bataillons de grenadiers; autrefois on les prenoit des régimens en temps de guerre; maintenant cette charge est devenue permanente. Outre cela, les artilleurs qui servoient l'artillerie volante furent remontés, afin qu'exercés en temps de paix, ils devinssent plus utiles en temps de guerre. Le total de cette nouvelle augmentation consistoit en 25,220 hommes; & 1,250,000 écus, assignés sur la Prusse occidentale, furent destinés à l'entretien de ces nouvelles troupes.

Quelque changement qu'on faſſe dans l'état, il s'enſuit toujours des conſéquences auxquelles le gouvernement doit penſer à temps. Les forces de l'état s'étant accrues, il falloit faire un calcul nouveau de ce que coûteroit à l'avenir une campagne. En l'année 1773, l'armée conſiſtoit en 141 bataillons de campagne, 63 eſcadrons de cuiraſſiers, 70 de dragons, 100 de houſards, outre une artillerie de campagne, compoſée de 9,600 canonniers & bombardiers, ſans compter 1200 artilleurs diſtribués pour le ſervice des fortereſſes, & 36 bataillons de garniſon. Sur ce tableau de l'armée, tel qu'on vient de le repréſenter, en y ajoutant l'augmentation de 22 bataillons francs, on fit le devis de ce que coûteroient les premiers frais pour mettre cette machine en branle.

En ſuivant le même principe, on calcula la dépenſe extraordinaire de cette armée pendant la durée d'une campagne, & pour ne s'y point tromper, on ſe régla ſur la campagne la plus coûteuſe de la dernière guerre, où s'étoient données les batailles les plus ſanglantes, c'eſt-à-dire ſur l'année 1757. Il vaut mieux dans ces ſortes d'évaluations mettre les ſommes plus conſidérables que trop foibles, parce qu'on ne perd rien au ſuperflu, & qu'on riſque beaucoup s'il n'y a pas aſſez d'argent.

CHA-

CHAPITRE IV.

De ce qui s'est passé de plus important depuis 1774 jusqu'à 1778.

ON se persuadera bien que la jalousie, la haine & l'envie qu'avoit excitées parmi les puissances de l'Europe le partage de la Pologne, ne se dissipèrent pas tout d'un coup. La chose étoit récente, & la sensation en avoit été trop forte, pour que les souverains regardassent avec les yeux de l'habitude un événement dont leur amour-propre étoit choqué. La France se rappelloit avec un chagrin secret ses efforts inutiles pour soutenir la confédération de Bar; elle ne pouvoit se dissimuler le mauvais succès de la guerre qu'elle avoit conseillé aux Turcs d'entreprendre contre la Russie; elle étoit en quelque façon humiliée de voir qu'une monarchie comme la sienne eût eu si peu d'influence dans les troubles qui avoient déchiré la Pologne; elle ne craignoit pas moins cette liaison qui commençoit à se former entre l'impératrice-reine, l'impératrice de Russie & le Roi de Prusse. Une semblable union donnoit à ces puissances une prépondérance trop décidée 1774.

en Europe, pour qu'à Verſailles on pût l'envifager avec des yeux indifférens ; mais ces apparences étoient trompeuſes, & il s'en falloit de beaucoup que l'amitié de ces trois puiſſances fût auſſi étroite que le public pouvoit ſe le figurer. Louis XVI venoit de monter ſur le trône ; un évêque lui remit le teſtament politique que le Dauphin, père du roi, lui avoit confié, pour le donner à ſon fils lorſqu'il parviendroit à la régence. Le roi ſe fit une loi de ſuivre en tout les volontés de ſon père, & ce fut en conſéquence de ce teſtament que Mr. de Maurepas, diſgracié par Louis XV, devint premier miniſtre de Louis XVI, que Mr. d'Aiguillon fut exilé, & que Mr. de Choiſeul perdit à jamais l'eſpoir de rentrer en faveur. Mr. de Maurepas touchoit à ſon ſeizième luſtre ; il avoit été long-temps miniſtre ſous le règne précédent ; il poſſédoit la routine des affaires ; il avoit l'eſprit orné, & une tête capable de vaſtes deſſeins ; mais il n'étoit plus dans l'âge, comme nous l'avons remarqué, où l'ame remplie d'ardeur entreprend hardiment de grandes choſes. La mauvaiſe adminiſtration des finances ſous le règne précédent pouvoit conduire à une banqueroute générale. Il étoit d'autant plus atterré de cette idée, que cette banqueroute auroit au moins écraſé 40,000 familles, qui avoient placé tout leur bien dans

les fonds publics ; & quoique les ministres ne soient guère sensibles aux malheurs des peuples, ils le sont pourtant au blâme qui en retombe nécessairement sur eux. Le traité de Versailles, quoique peu avantageux à la France, subsistoit toujours. Mr. de Maurepas avoit de plus à ménager la jeune reine, sœur de l'empereur Joseph, & fille de Marie-Thérèse, qui, avec un peu de complaisance, pouvoit d'un jour à l'autre gagner assez d'ascendant sur l'esprit du roi son époux, pour le gouverner entiérement ; de sorte que ce vieux mentor d'un pupille qui n'avoit aucun caractère fixe, employoit tour-à-tour la prudence & la fermeté, pour empêcher que le royaume ne tombât en quenouille. La France, d'un autre côté, toujours rivale de l'Angleterre, voyoit avec plaisir les troubles qui s'élevoient en Amérique entre les colonies & la mère-patrie. Elle encourageoit sous-main l'esprit de révolte qui s'y manifestoit, & animoit les Américains à soutenir leurs droits contre le despotisme que le roi George III vouloit y établir, en leur présentant en perspective les secours qu'ils pouvoient attendre de l'amitié du roi très-chrétien.

La cour de Londres nous présente un tableau tout différent de celui que nous venons de crayonner. C'est l'Écossois Bute qui gouverne le roi & le royaume ; semblable à ces

esprits malfaisans dont on parle toujours & qu'on ne voit jamais, il s'enveloppe, ainsi que ses opérations, des plus profondes ténèbres ; ses émissaires, ses créatures sont les ressorts avec lesquels il meut cette machine politique selon sa volonté. Son systême politique est celui des anciens Torys, qui soutiennent que le bonheur de l'Angleterre demande que le roi jouisse d'un pouvoir despotique, & que bien loin de contracter des alliances avec les puissances du continent, la Grande-Bretagne doit se borner uniquement à étendre les avantages de son commerce. Paris est à ses yeux ce qu'étoit Carthage à ceux de Caton le censeur. Bute détruiroit en un jour tous les vaisseaux François, s'il en étoit le maître, & s'il pouvoit les rassembler. Impérieux & dur dans le gouvernement, peu soucieux sur le choix des moyens qu'il emploie, sa mal-adresse dans le maniement des affaires l'emporte encore sur son obstination. Ce ministre, pour remplir ses grandes vues, commença par introduire la corruption dans la chambre basse. Un million de livres sterlings que la nation paie annuellement au roi pour l'entretien de sa liste civile, ne suffisoit qu'à peine pour contenter la vénalité des membres du parlement. Cette somme destinée pour l'entretien de la famille royale, de la cour, & pour les ambassades, étant annuellement em-

ployée à dépouiller la nation de son énergie, il ne restoit au roi George III, pour subsister & pour soutenir à Londres la dignité royale, que 500,000 écus qu'il tiroit de son électorat de Hanovre. La nation Angloise, dégradée par son souverain même, n'eut depuis d'autre volonté que la sienne; mais comme si ce n'en étoit pas assez de tant de prévarications, le lord Bute voulut frapper un coup plus hardi & plus décisif, pour établir plus promptement le despotisme auquel il visoit; il engagea le roi à taxer par des impôts arbitraires les colonies Américaines, autant pour augmenter ses revenus, que pour donner un exemple qui, par la suite des temps, pût être imité dans la Grande-Bretagne; mais nous verrons que les suites qu'eut cet acte de despotisme, ne répondirent point à son attente. Les Américains, qu'on n'avoit pas daigné corrompre, s'opposèrent ouvertement à cet impôt si contraire à leurs droits, à leurs coutumes, & sur-tout aux libertés dont ils jouissoient depuis leur établissement. Un gouvernement sage se seroit hâté d'appaiser ces troubles naissans; mais le ministère de Londres agit d'après d'autres principes; il suscita de nouvelles brouilleries avec les colonies, à l'occasion des marchands qui avoient le monopole de certaines marchandises 1773.
des Indes orientales, qu'on voulut les for-

cer d'acheter. La dureté & la violence de ces procédés achevèrent de ſoulever les Américains ; ils tinrent un congrès à Philadelphie, où renonçant au joug anglois, qui déſormais leur devenoit inſupportable, ils ſe déclarèrent libres & indépendans. Dès-lors voilà la Grande-Bretagne engagée dans une guerre ruineuſe avec ſes propres colonies : mais ſi le lord Bute ſe montra mal-adroit dans la conduite de cette affaire, il le parut encore davantage dans l'exécution, & lorſque la guerre commença. Il crut bonnement que 7,000 hommes de troupes réglées étoit un nombre ſuffiſant pour ſubjuguer l'Amérique ; & comme il n'avoit pas l'art de Newton dans les calculs, il s'y trompa toujours. Le général Washington, qu'à Londres on appelloit le chef des rebelles, remporta, dès les premières hoſtilités, quelques avantages ſur les royaliſtes aſſemblés près de Boſton. Le roi, qui s'attendoit à des victoires, fut ſurpris de la nouvelle de cet échec, & le gouvernement ſe vit obligé de changer de meſures. Il étoit évident que le nombre des troupes en Amérique étoit trop foible pour remplir le deſſein qu'on vouloit exécuter ; il falloit donc avoir une armée, quoiqu'on ſentît toutes les difficultés qu'il y avoit à trouver ce monde, & à le raſſembler. Les Anglois ont manqué de tout temps d'art & de ſoupleſſe dans leurs négociations ;

attachés avec acharnement à leurs intérêts, ils ne savent pas flatter ceux des autres ; ils pensent qu'en offrant des guinées, ils peuvent tout obtenir. Ils s'adressèrent d'abord à l'impératrice de Russie, & la choquèrent d'autant plus par leurs demandes, que la fierté de cette princesse regardoit comme bien au-dessous d'elle, d'accepter des subsides d'une autre puissance. Enfin ils trouvèrent en Allemagne des princes avides ou obérés, qui prirent leur argent ; ce qui leur valut 12,000 Hessois, 4,000 Brunswickois, 1200 hommes d'Anspach, autant de Hanau, sans compter quelques centaines d'hommes que leur fournit le prince de Waldeck. Outre cela, la cour envoya 4,000 Hanovriens à Gibraltar & à Port-Mahon, pour en relever les garnisons Angloises, lesquelles furent delà conduites en Amérique. Toutes ces troupes servirent sous les auspices du lord Howe & de son frère l'amiral, comme nous le rapporterons en son temps. Chaque campagne coûta à l'Angleterre 6 millions de livres sterlings, ou 36 millions d'écus. On comptoit alors que les dettes de la Grande-Bretagne montoient déjà à 900 millions d'écus. Une campagne ne suffisoit pas pour soumettre les colonies ; ainsi l'on prévoyoit dès-lors, que dans peu la dette nationale passeroit un milliard. La campagne suivante ne produisit aucun événement décisif, & les Américains se

1776.

foutinrent contre le lord Howe & tous les renforts qui l'avoient joint ; mais vers la fin de l'année 1777, la fortune commença à fe déclarer en faveur des colonies. Sur les ordres de la cour, le général Bourgoyne partit du Canada avec 13,000 hommes, pour fe rendre à Bofton, felon le projet qu'on lui avoit donné à exécuter, tandis que le lord Howe, qui n'étoit informé de rien, s'étoit emparé de Philadelphie. Ce défaut de concert acheva de gâter les affaires ; Bourgoyne, qui manquoit de chevaux pour le tranfport de fes vivres, & avoit entrepris une expédition impraticable, relativement aux fubfiftances, fut obligé de fe rendre prifonnier avec toutes fes troupes aux Américains, qu'il croyoit fubjuguer. Un événement de cette nature auroit autrefois foulevé toute la nation contre le gouvernement, & caufé même une révolution ; il ne produifit alors qu'un léger murmure, tant l'amour des richeffes l'emportoit fur l'amour de la patrie, & faifoit préférer à ce peuple, autrefois fi noble & fi généreux, l'avantage perfonnel au bien général. Le roi d'Angleterre, qui foutenoit le fyftême de Bute par obftination, fe roidiffoit contre les obftacles qu'il voyoit naître fous fes pas. Peu fenfible aux malheurs qui retomboient fur fon peuple, il n'en devenoit que plus ardent pour l'exécution de fes projets, & afin de gagner la fupériorité fur les

Américains, il faifoit négocier dans toutes les cours de l'Allemagne, pour en tirer le peu de fecours qu'elles pouvoient encore lui fournir. L'Allemagne fe reffentoit déjà de la quantité d'hommes qu'on en avoit tirée, pour les envoyer dans ces climats lointains, & le Roi de Pruffe voyoit avec peine l'Empire dépourvu de tous fes défenfeurs, fur-tout dans le cas où il furviendroit une nouvelle guerre ; car dans les troubles de 1756, la baffe Saxe & la Weftphalie feules avoient affemblé une armée, avec laquelle on avoit arrêté & dérangé tous les progrès de l'armée Françoife. Par cette raifon il chicana le paffage des troupes des princes qui en donnoient à l'Angleterre, lorfqu'elles fe trouvoient obligées de paffer par le pays de Magdebourg, celui de Minden, ou par le bas Rhin. Ce n'étoit qu'une foible revanche du mauvais procédé de la cour de Londres, au fujet de la ville & du port de Dantzick ; toutefois le Roi ne voulut pas pouffer les chofes trop loin ; une longue expérience lui avoit appris qu'on trouve une multitude d'ennemis dans le monde, & qu'il ne faut pas s'en fufciter foi-même de gaieté de cœur. Voilà en gros l'idée qu'on peut fe faire de l'Angleterre, pendant le peu d'années dont nous nous fommes propofé de décrire les événemens. Nous la quitterons maintenant, pour préfenter le réfumé de ce que pendant la même

époque il se passa de mémorable en Russie.
1774. L'impératrice de Russie sortoit de la guerre qu'elle avoit faite aux Turcs, couverte de gloire par les succès que ses troupes avoient eus contre ses ennemis ; mais l'état étoit presqu'épuisé d'hommes & d'argent, & la paix si mal assurée, que le grand-vizir déclara lui-même au prince Repnin, ambassadeur à la Porte : qu'à moins que le chan de Crimée ne rentrât sous la domination de la Porte, & que l'impératrice de Russie ne restituât Kersch & Jenikala, la paix qu'on avoit extorquée aux Turcs ne seroit point de durée. Sur cette déclaration, les troupes Russes occupèrent Perekop, & aussi-tôt les hostilités recommencèrent en Crimée. Ce n'étoit pas une guerre dans les formes, où deux grandes armées se trouvassent en présence l'une de l'autre, mais c'étoient des incursions où des troupes Turques débarquoient en différens parages, ce qui occasionnoit de petits combats, dont toutefois les Russes sortirent toujours victorieux. Cependant cet état d'incertitude inquiétoit l'impératrice, parce qu'elle étoit obligée d'assembler son armée sur les frontières de la Tartarie, & de tenir un gros corps à Kiow, pour l'opposer, en cas de nécessité, à un corps de 40,000 Turcs, campés près de Bender, qui delà, en traversant la Pologne, pouvoient facilement se porter vers la partie des provinces Russes,

ſituée à l'autre bord du Nieſter ; ainſi ſans avoir ni la paix ni la guerre, les dépenſes de l'impératrice étoient auſſi grandes, que ſi la guerre avoit été déclarée entre les deux puiſſances. L'intérieur de la cour de Pétersbourg fourniſſoit des événemens d'une autre nature, mais qui tiennent également à l'hiſtoire de ce temps. L'impératrice voyant que ſon fils, le grand-duc, étoit en âge de ſe marier, délibéroit ſur le choix de l'épouſe qu'elle vouloit lui donner. Ce devoit être une princeſſe d'Allemagne, dont l'âge & la perſonne convinſſent à ſon fils. Ce choix n'étoit pas indifférent pour la cour de Berlin, cette nouvelle liaiſon pouvant devenir favorable ou contraire à ſes intérêts. L'Allemagne étoit alors ſtérile en princeſſes ; il n'y en avoit que trois ou quatre qui puſſent être propoſées, parce que les unes étoient trop âgées & les autres trop jeunes. Celles auxquelles on pouvoit penſer, étoient une ſœur de l'électeur de Saxe, une princeſſe de Wurtemberg trop jeune, & trois princeſſes, filles du landgrave de Darmſtadt. La ſœur aînée de ces princeſſes de Darmſtadt étoit mariée au prince de Pruſſe ; ainſi il y avoit tout à gagner, ſi une de ces princeſſes devenoit grande-ducheſſe, parce que les nœuds de la parenté ſe joignant à ceux de l'alliance, ils ſembloient annoncer que l'union de la Pruſſe & de la Ruſſie ſeroit par-là plus ci- 1775.

mentée que jamais. Le Roi mit tout en œuvre pour arranger les choses de la forte, & il fut assez heureux pour réussir entiérement. Les princesses de Darmstadt passèrent par Berlin; elles arrivèrent à Pétersbourg; la seconde des filles du landgrave fut celle qui emporta la pomme, & le mariage fut solemnellement célébré; mais il ne réussit pas, & donna lieu à un grand nombre d'intrigues & de scènes fâcheuses.

Il s'étoit élevé en même temps de nouvelles chicanes à Varsovie, sur les possessions que les puissances co-partageantes occupoient en Pologne. Les Sarmates, en se plaignant amèrement, accusoient les Autrichiens & les Prussiens d'en avoir étendu les limites beaucoup au-delà de ce qui leur avoit été accordé par les traités. Ces plaintes avoient fait impression sur l'impératrice de Russie, dont l'ambition s'applaudissant d'avoir donné des provinces à de grands souverains, étoit encore plus flattée d'en fixer les limites. Pour prévenir les suites que pourroit avoir le mécontentement de l'impératrice, si on ne l'appaisoit pas au plutôt, le Roi résolut d'envoyer le prince Henri à Pétersbourg, sous prétexte de faire une visite à l'impératrice, laquelle l'avoit invité à se rendre à sa cour. Il faut ajouter à ceci que le Roi s'étoit concerté avec la cour de Vienne, pour que les deux

puissances conservassent leurs possessions intactes, en laissant crier les Polonois, & en tâchant d'appaiser la cour de Russie; mais le prince Kaunitz, attaché à sa politique, dans l'intention de brouiller les cours de Berlin & de Pétersbourg, fit déclarer à cette dernière, que l'impératrice-reine, par la seule envie d'obliger l'impératrice de Russie, avoit résolu de rendre à la république de Pologne une partie du palatinat de Lublin, toutes les terres qui se trouvent audelà de la rive droite du Bug, la ville de Casimir, & quelques autres morceaux encore qu'elle possédoit. Le prince Henri arriva donc à Pétersbourg dans des conjonctures aussi singulières que fâcheuses. Il avoit à combattre les François, les Espagnols & les Autrichiens. A peine eut-il vu l'impératrice, que la grande-duchesse vint à mourir en mettant au monde un enfant mort. Le prince, qui se trouva présent à cette scène, assista l'impératrice dans ces tristes circonstances autant qu'il dépendoit de lui; il prit un soin particulier du grand-duc, atterré par un spectacle aussi nouveau pour lui que lugubre. Il ne l'abandonna point, & ayant non-seulement contribué à rétablir sa santé, son chef-d'œuvre fut en particulier de raccommoder entiérement la mère & le fils, dont la mésintelligence s'étoit beaucoup augmentée depuis le mariage de la grande-duchesse, & faisoit appréhender qu'il n'en ré-

fultât des fuites fâcheufes ou pour l'un ou pour l'autre. L'impératrice fut vivement touchée du fervice que le prince Henri lui avoit rendu, & depuis ce temps fon crédit s'accrut de jour en jour. Il en fit bientôt un très-bon ufage. L'impératrice étoit dans l'intention de remarier promptement fon fils; le prince lui propofa la princeffe de Wurtemberg, petite-nièce du Roi, qui fut auffi-tôt agréée. Il fut outre cela réfolu que le prince Henri meneroit le grand-duc à Berlin, où il verroit cette princeffe, & où les promeffes fe feroient; après quoi il la rameneroit en Ruffie, pour que les noces fe fiffent à Pétersbourg. Le prince trouva plus de difficultés pour éluder les reftitutions que les Polonois exigeoient du Roi. La cour de Vienne avoit donné l'exemple de ces reftitutions; la Ruffie infiftoit pour que le Roi imitât fa conduite. Cette affaire fut donc remife à la médiation de Mr. de Stackelberg, ambaffadeur de Ruffie en Pologne, & après s'être arrangé le mieux que l'on put, la cour de Berlin rendit à la république une partie du lac de Goplo, la rive gauche de la rivière de Drevenza, & quelques villages aux environs de Thorn.

Nous ne rapporterons point ici en détail la réception du grand-duc. Ce fut une fête perpétuelle depuis les frontières jufqu'à Berlin, où le luxe & le goût fe difputèrent les honneurs

qu'on rendit à cet illustre étranger. On ne croyoit point à Vienne que le grand-duc viendroit à Berlin. Le prince Kaunitz, comptant sur le succès de ses manigances, étoit persuadé que sa cour ayant été la première à restituer quelques terreins aux Polonois, il avoit par cette complaisance irrémissiblement brouillé les cours de Berlin & de Pétersbourg ; & au moment qu'il pensoit préparer son triomphe, il apprend que le grand-duc est à Berlin, qu'il épouse la princesse de Wurtemberg, & que l'intimité entre la Prusse & la Russie est plus grande que jamais. Mais si ce ministre avoit manqué son coup en Russie, il s'en étoit dédommagé aux dépens des Turcs ; car la cour de Vienne, sous prétexte de régler les limites qui séparent la Hongrie & la Valachie, s'étoit emparée du district de la Buckowina, qui s'étend jusqu'à un mille de Chotzim. Les Turcs avoient été assez ignorans, ou pour mieux dire assez stupides pour consentir à ce démembrement de leurs états, sans qu'il y eût une raison valable pour l'autoriser, & sans se plaindre. Les autres puissances ne pensoient pas ainsi. La Russie avoit raison d'être jalouse de l'acquisition de la cour de Vienne vers le Dniester, parce que cette possession, en l'approchant si fort de Chotzim, mettoit les Autrichiens en état de disputer aux Russes le passage du Dniester, toutes les

fois qu'ils voudroient pouffer leurs conquêtes, foit en Moldavie, foit en Valachie ; & même quand on auroit laiffé paffer leurs troupes, les Autrichiens, maîtres de la Buckowina, pouvoient les couper de leurs fubfiftances, ou du moins tenir la balance dans les guerres entre les Ruffes & les Turcs, felon qu'ils le juge-
1774. roient convenable à leurs intérêts. D'autre part, les Autrichiens intriguoient fans relâche à Conftantinople, afin d'entretenir l'aigreur que la dernière paix avoit laiffée entre la Porte & la Ruffie, & d'occafionner de nouvelles brouilleries. Les François foufflоient également le feu de leur côté. Ces manœuvres fourdes animèrent enfin le grand-feigneur, & occafionnèrent les déclarations au prince Repnin, dont il a été fait mention, & cette efpèce de guerre dans la Crimée, qui fut appaifée enfuite. Vienne étoit alors dans l'Europe le foyer des projets & des intrigues. Cette cour fi altière, afin de parvenir à dominer fur les autres, portoit fes vues de tous côtés, pour étendre fes limites & pour engloutir dans fa monarchie les états qui fe trouvoient fitués à fa bienféance. Du côté de l'orient, elle méditoit de joindre la Servie & la Bosnie à fes vaftes poffeffions. Au midi, tentée de fe faifir d'une partie des poffeffions de la république de Venife, elle n'attendoit que l'occafion de joindre Triefte & le Milanois au Tyrol

Tyrol par un démembrement qui étoit à sa bienséance. Ce n'en étoit pas assez ; elle se promettoit bien après la mort du duc de Modène, dont un archiduc avoit épousé l'héritière, de revendiquer le Ferrarois, possédé par les papes, & de dépouiller le roi de Sardaigne du Tortonois & de l'Alexandrin, comme ayant toujours appartenu aux ducs de Milan. Vers l'occident, la Bavière lui présentoit un morceau bien tentant. Voisine de l'Autriche, elle lui ouvroit un passage vers le Tyrol. En la possédant, la maison d'Autriche voyoit le Danube couler presque toujours sous sa domination. On supposoit outre cela, qu'il étoit contraire à l'intérêt de l'empereur de laisser réunir la Bavière & le Palatinat sous un même souverain ; & comme cet héritage eût rendu l'électeur Palatin trop puissant, il valoit mieux que l'empereur le prît pour lui-même. Delà en remontant le Danube, on rencontre le duché de Wurtemberg, auquel la cour de Vienne pensoit avoir des prétentions bien légitimes. Toutes ces acquisitions auroient formé comme une galerie, qui de Vienne, en se liant les unes aux autres, la conduisoit jusqu'aux bords du Rhin, où l'Alsace, qui avoit fait anciennement partie de l'Empire, pouvoit être répétée, ce qui menoit enfin à la Lorraine, qui naguères avoit été le domaine des ancêtres de Joseph. En nous tournant vers

le ſeptentrion, nous rencontrons cette Siléſie dont l'Autriche ne pouvoit oublier la perte, & qu'elle ſe propoſoit bien de recouvrer auſſitôt qu'elle en trouveroit l'occaſion. L'empereur ne ſavoit pas cacher & voiler ſes vaſtes deſſeins. Sa vivacité le trahiſſoit ſouvent. Pour en rapporter un exemple, il ſuffit de dire que vers la fin de l'année 1775, le Roi de Pruſſe eut quelques forts accès de goutte conſécutifs. Van Swieten, miniſtre de la cour impériale à Berlin, ſuppoſa que cette goutte étoit une hydropiſie formée, & flatté de pouvoir annoncer à ſa cour la mort d'un ennemi qui long-temps avoit été redoutable pour elle, il manda hardiment à l'empereur, que le Roi tiroit vers ſa fin, & qu'il ne paſſeroit pas l'année. Voilà toutes les troupes Autrichiennes en marche; leur rendez-vous eſt marqué en Bohème, & l'empereur attend plein d'impatience à Vienne la confirmation de cette nouvelle, pour pénétrer tout de ſuite en Saxe, & delà ſur les frontières du Brandebourg, afin de propoſer au ſucceſſeur du trône l'alternative, ou de rendre tout de ſuite la Siléſie à la maiſon d'Autriche, ou de ſe voir écraſé avant de pouvoir ſe mettre en défenſe. Toutes ces choſes, qui ſe firent ouvertement, s'ébruitèrent par-tout, & ne cimentèrent point l'amitié des deux cours, comme on peut bien ſe l'imaginer. Cette ſcène parut

d'autant plus singulière, que le Roi de Prusse n'ayant été atteint que d'une goutte ordinaire, en étoit déjà guéri avant que l'armée Autrichienne fût rassemblée. L'empereur alors fit retourner toutes ses troupes dans leurs quartiers ordinaires. L'année d'après, savoir, en 1777, l'empereur fit un voyage incognito en France. Le séjour qu'il fit à Paris & à Versailles ne contribua pas à resserrer l'union des deux nations. Il avoit beaucoup plus de monde & d'aménité que Louis XVI. Cela causa des jalousies au monarque François, qui s'en cachoit à peine. Joseph voulut ensuite parcourir les provinces de la France, & peut-être que s'observant moins que dans la capitale du royaume, il laissa échapper des marques trop sensibles du chagrin qu'il éprouvoit en voyant de bons établissemens de manufactures ou de commerce, ou d'autres choses pareilles, qui étoient autant de preuves de l'industrie nationale. Ces choses, quelque petites qu'elles fussent, n'échappèrent pas à la sagacité françoise. L'empereur s'étoit distingué par sa politesse à la cour; mais se contraignant moins dans les provinces, il parut plutôt envieux qu'ami de la nation chez laquelle il se trouvoit, & perdit tout le crédit que sa gentillesse lui avoit acquis. D'autre part ce voyage fit un effet tout différent sur Joseph. Il avoit parcouru la

Normandie, la Bretagne, la Provence, le Languedoc, la Bourgogne & la Franche-Comté; toutes provinces, qui autrefois gouvernées par des souverains, quoique vassaux, avoient été par la suite des temps insensiblement incorporées dans la monarchie Françoise. Ces objets, qui le frappoient vivement, occasionnoient la comparaison humiliante, selon lui, qu'il faisoit de cette masse réunie sous un chef, & du gouvernement germanique, dont, à la vérité, il étoit l'empereur, mais dans lequel il se trouvoit des rois & des souverains assez puissans pour lui résister, même pour lui faire la guerre. S'il en avoit eu les moyens, il auroit voulu réunir incessamment toutes les provinces de l'Empire à ses domaines, pour se rendre souverain de ce vaste corps, & élever par ce moyen sa puissance au-dessus de celle de tous les monarques de l'Europe. Ce projet l'occupoit sans cesse, & il pensoit que la maison d'Autriche ne devoit jamais le perdre de vue. C'étoit de ces principes ambitieux que partoit l'ardeur avec laquelle il convoitoit la Bavière; & quoique la mort de l'électeur de Bavière ne parût point devoir être prochaine, l'empereur n'épargna rien pour mettre l'électeur Palatin & ses ministres dans ses intérêts. Le Roi de Prusse, toujours attentif aux démarches de la cour de Vienne, fut des premiers à découvrir

ce myſtère. Cette cour étoit trop dangereuſe & trop puiſſante pour être négligée, & d'ailleurs il faut connoître les projets de ſon ennemi, ſi l'on veut s'y oppoſer. Il réſulte des faits différens que nous venons d'expoſer, que la paix de l'Europe étoit menacée de tous les côtés; le feu couvoit ſous la cendre, un rien pouvoit en faire ſortir des flammes. La Ruſſie s'attendoit d'un moment à l'autre à être attaquée par les Turcs; ſi la guerre n'étoit point déclarée, il ſe commettoit des hoſtilités de part & d'autre. La dernière guerre avoit occaſionné des dépenſes énormes à l'impératrice; la Ruſſie en étoit preſqu'épuiſée, ſur-tout à cauſe des ravages de Pugatſchew dans la province de Caſan, & de la deſtruction des mines qui, dans ces contrées, ſont d'un rapport très-conſidérable.

A Vienne, un jeune empereur, dévoré d'ambition, avide de gloire, n'attendoit qu'une occaſion pour troubler le repos de l'Europe. Il avoit deux généraux, Laſcy & Laudon, qui s'étoient acquis de la réputation dans la guerre précédente. Son armée étoit mieux entretenue & ſur un meilleur pied qu'elle ne l'avoit jamais été. Il avoit augmenté le nombre des canons de campagne, & l'avoit porté juſqu'à deux mille. Ses finances, qui ſe reſſentoient encore des frais immenſes de la dernière guerre,

n'étoient pas sur un pied tout-à-fait solide. On évaluoit les dettes de l'état à 100 millions d'écus, dont on avoit réduit les intérêts à 4 pour cent; mais le peuple étoit surchargé des plus durs impôts; chaque jour on en ajoutoit de nouveaux; & malgré tout l'argent qu'à force de presser les provinces on rassembloit à Vienne, en déduisant la dépense fixe & couchée sur l'ordre du tableau, il ne restoit à l'impératrice-reine que deux millions dont elle pût disposer; ainsi il n'y avoit d'autre fonds que celui de quatre millions d'écus que le maréchal de Lascy avoit épargnés sur l'entretien de l'armée; mais par l'exactitude de la banque de Vienne à payer les intérêts des capitaux que la cour avoit empruntés, elle avoit assuré & consolidé son crédit tant en Hollande qu'à Gènes; de sorte que si la cour jugeoit à propos de recourir à de nouveaux emprunts, elle pouvoit se flatter de trouver de nouvelles ressources. Ajoutez à ce crédit si bien établi une armée de 170,000 hommes toujours entretenus, & tout lecteur conviendra que l'Autriche avoit alors une puissance plus formidable que ne l'avoit jamais été celle des empereurs précédens, sans en excepter Charles-Quint même.

La France, telle que nous l'avons dépeinte, étoit bien déchue, si nous comparons son état

politique préſent à ce qu'il étoit durant les belles années de Louis XIV. Il ſembloit que ſa fécondité épuiſée n'eût plus la force de produire d'auſſi grands génies que ceux qu'elle formoit alors. Écraſée par le poids de dettes énormes, elle en étoit ſans ceſſe aux expédiens. Un contrôleur-général des finances étoit regardé comme un adepte; on vouloit qu'il fît de l'or; & quand il n'en fourniſſoit point à proportion des beſoins, on le chaſſoit auſſitôt. On fit enfin choix du Sr. Necker, tout calviniſte qu'il étoit. On eſpéroit peut-être qu'un hérétique, maudit pour maudit, en faiſant un pacte avec le diable, fourniroit les ſommes néceſſaires aux vues du gouvernement. L'état entretenoit 100,000 hommes de troupes réglées, & 60,000 de milices. Ses ports étoient dégarnis de vaiſſeaux. Mr. de Maurepas ſe ſervit du temps où l'Angleterre faiſoit ſi mal à propos la guerre à ſes colonies, pour relever la marine Françoiſe. On travailla dans tous les chantiers dès l'année 1776. Trente-ſix vaiſſeaux de ligne étoient déjà conſtruits, & dès l'année 1778, le nombre en étoit augmenté, & montoit à 66, ſans compter les frégates & les autres bâtimens. Les iſles & les colonies d'Amérique étoient toutes bien fournies de troupes. Peut-être n'avoit-on pas eu la même attention pour les poſſeſſions fran-

çoises des Indes orientales. Tant de mesures préalables auroient dû ouvrir les yeux aux Anglois; elles leur pronostiquoient une prochaine rupture avec la France, s'ils avoient su prévoir. La situation de la France, quoique peu brillante, n'en méritoit pas moins l'attention des autres puissances. Ses dettes la mettoient dans l'impuissance de soutenir une longue guerre; mais forte de l'alliance de l'Espagne & de l'assistance qu'elle en pouvoit tirer, on la voyoit épier le moment pour tomber comme un faucon sur sa proie, & se venger sur la Grande-Bretagne des maux qu'elle lui avoit causés durant la guerre précédente; & en général on ne pouvoit rien traiter d'important en Allemagne, ni dans le sud de l'Europe, sans se concerter ou s'entendre avec cette puissance.

L'Angleterre, comme nous l'avons dit, étoit sous le joug des Torys, accablée de dettes, engagée dans une guerre ruineuse, qui augmentoit les dettes nationales de 36 millions d'écus par an; pour frapper son bras droit de son bras gauche, elle épuisoit toutes ses ressources, & s'acheminoit à grands pas vers sa décadence. Ses ministres accumuloient les fautes; la principale consistoit à porter en Amérique une guerre dont il ne pouvoit lui revenir aucun avantage. Elle se brouilloit aussi sans raison avec

tout le monde ; nous en exceptons les François, perpétuels ennemis de l'Angleterre ; mais la cour de Londres étoit également mal avec l'Espagne au sujet des chicanes qui s'étoient élevées entre ces nations pour l'isle de Falkland ; & depuis la mort du dernier roi de Portugal, l'Angleterre avoit entiérement perdu l'influence qu'elle avoit dans ce royaume. Ses procédés hauts, durs & despotiques à l'égard du gouverneur de St-Eustache, lui avoient fait perdre l'amitié & la confiance des Provinces-Unies. Le roi d'Angleterre, en qualité d'électeur de Hanovre, avoit mécontenté la cour de Vienne, en lui refusant des passe-ports pour des chevaux de remonte, que l'on accorda toujours en pareils cas. Il avoit indisposé l'impératrice de Russie. Depuis l'aventure de sa sœur, la reine Mathilde, l'inimitié du Danemarck étoit manifeste. Le Roi de Prusse avoit encore plus de griefs que les autres. Il pouvoit reprocher au roi d'Angleterre la paix conclue avec la France, par laquelle l'Angleterre abandonna la Prusse, & toutes les manigances mises en jeu pour le déposséder du port de Dantzick. L'Angleterre ne pouvoit donc attribuer qu'à sa propre inconduite le délaissement & l'abandon général où elle se trouvoit alors.

La Suède, quoiqu'elle eût changé sa forme

de gouvernement, n'avoit point gagné de forces nouvelles. La balance de ſon commerce lui étoit défavorable ; elle ne recevoit point de ſubſides de la France ; auſſi avoit-elle à peine les moyens de ſe défendre, & ſe trouvoit-elle hors d'état d'attaquer perſonne. Le Danemarck avoit une bonne flotte, & 30,000 ſoldats ; mais ſa foibleſſe le mettoit preſque de niveau avec la Suède. Le roi de Sardaigne ſe trouvoit comme garrotté par l'alliance de la France & de l'Autriche ; il ne pouvoit rien par lui-même ; il ne pouvoit figurer qu'avec le ſecours d'un allié puiſſant ; de ſorte que dans l'état actuel des choſes on ne devoit pas le mettre au-deſſus de la Suède & du Danemarck. La Pologne, pleine de têtes remuantes, mais légères, n'entretenoit que 14,000 hommes, & ſes finances n'étoient pas même ſuffiſantes pour mettre en action ce petit nombre de troupes. Le miniſtre de Ruſſie gouvernoit ce royaume au nom de l'impératrice, à peu près comme autrefois les proconſuls Romains gouvernoient les provinces de l'empire. Il ne s'agiſſoit donc point réellement de ce qu'on penſoit ou projetoit à Varſovie ; il ſuffiſoit de ſavoir ce qu'on avoit réſolu à Pétersbourg, pour porter ſon jugement ſur la Pologne.

La Pruſſe avoit joui de quelque tranquillité pendant cette paix ; attentive aux projets que

forgeoient ses voisins, mais ne se mêlant directement d'aucune affaire, elle s'étoit appliquée principalement à rétablir ses provinces ruinées. La population avoit pris des accroissemens considérables ; les revenus de l'état se trouvoient augmentés de plus d'un quart de ce qu'ils étoient en 1756 ; l'armée étoit entiérement rétablie, & depuis l'année 1774, le Roi entretenoit 186,000 hommes, bien disciplinés, & qu'il pouvoit mettre en action d'un jour à l'autre. Ses forteresses étoient pour la plupart achevées & en bon état, ses magasins remplis pour une campagne, & il avoit des sommes assez considérables en réserve pour soutenir seul la guerre pendant quelques années. La Russie étoit l'unique alliée de la Prusse. Cette liaison auroit été suffisante, si l'on n'avoit pas eu lieu de craindre qu'une nouvelle guerre en Crimée n'empêchât l'impératrice de Russie de fournir au Roi les secours qu'elle lui devoit selon les traités. D'ailleurs, la cour de Berlin ayant ménagé toutes les puissances, n'étoit brouillée avec aucune ; mais les soupçons que donnoient les vues ambitieuses de l'empereur, faisoient pronostiquer avec certitude qu'au premier événement inattendu, l'explosion de ce volcan auroit lieu. Il s'étoit déjà élevé des troubles dans l'Empire à l'occasion de la visitation de la chambre impériale à Wetzlar. Ce tribunal de justice ayant très-injustement

rempli ses fonctions, occasionna les plaintes de nombre de princes qui souffroient de ses prévarications. La cour de Vienne, loin de punir ou de chasser les coupables (qui étoient ses créatures), s'obstinoit à les soutenir. Le Roi de Prusse & le roi d'Angleterre, comme électeurs, avec un parti considérable, contraignirent les Autrichiens à céder sur plusieurs points. Enfin, de quelque côté qu'on jetât ses regards, on voyoit la tranquillité de l'Europe sur le point d'être troublée. Pour ne point agir inconsidérément pendant ces conjonctures critiques, il étoit nécessaire que la Prusse s'entendît avec d'autres puissances, & qu'elle sût au vrai dans quelles dispositions se trouvoit la France. Les anciennes liaisons de la cour de Berlin & de celle de Versailles étoient rompues depuis l'année 1756. La guerre qui se faisoit alors, l'enthousiasme des François pour l'Autriche, les efforts qu'ils firent pour écraser le Roi de Prusse (expression qu'ils avoient souvent employée), enfin l'animosité qui s'en étoit ensuivie, n'avoient pas rapproché les esprits. Ces sortes de plaies sont trop douloureuses pour pouvoir se consolider promptement. Après la paix de 1763, l'animosité se tourna en froideur ; ensuite la cour de Berlin s'unit par des traités à celle de Pétersbourg ; & comme l'impératrice de Russie n'aimoit pas la France, le Roi de Prusse ne pouvoit alors, s'il

vouloit ménager ſon unique alliée, ſe rapprocher trop des François. Ce fut par cette raiſon que Mr. de Guines, créature de Choiſeul & miniſtre de la cour de Verſailles à Berlin, put d'autant moins pouſſer avec ſuccès ſes négociations, que dès l'année 1770, les affaires de Pologne commençoient à s'agiter, & que le Roi ne pouvoit en même temps être du parti des Ruſſes, qui ſoutenoient le roi Poniatowsky, & de celui des François, qui appuyoient la confédération de Bar. Bientôt après ſurvinrent les incidens qui produiſirent le partage de la Pologne, dont nous avons parlé précédemment, & dès-lors plus que jamais toute intimité avec la cour de Verſailles fut interdite. Outre ces obſtacles que nous venons d'expoſer, il y avoit de plus, l'alliance qui ſubſiſtoit entre la France & l'Autriche, qui mettoit des entraves encore plus conſidérables à toute liaiſon qu'on auroit pu contracter avec la France; vu qu'auſſi longtemps que ce traité ſubſiſtoit, elle ne pouvoit, ſans l'enfreindre, entrer dans les vues de la cour de Berlin. Mais comme vers l'année 1777 toutes les affaires de la Pologne furent terminées, & que le théâtre de la politique préſentoit des décorations nouvelles; qu'outre cela un nouveau roi & d'autres miniſtres gouvernoient la France, il y eut dès-lors moyen de rapprocher les cours de Pétersbourg & de Ver-

failles, parce que les mêmes acteurs ne subsistoient plus. Le ressentiment de l'impératrice de Russie ne pouvoit pas s'étendre sur leurs successeurs.

MÉMOIRES

DE

LA GUERRE DE 1778.

MÉMOIRES

MÉMOIRES

De la Guerre de 1778.

APrès avoir exposé comment se fit le partage de la Pologne entre la Russie, l'Autriche & la Prusse, nous crûmes que ce seroit le dernier événement remarquable du règne du Roi ; cependant le destin, qui se joue de la prévoyance humaine, en ordonna autrement. La mort soudaine d'un prince, qui ne paroissoit ni apparente, ni prochaine, troubla subitement la tranquillité dont jouissoit l'Europe. L'électeur de Bavière prend la petite vérole, & la nouvelle de son décès arrive lors même que celle de sa guérison rendoit l'espérance à tous ceux qui s'intéressoient à sa conservation. Dès-lors la guerre devint presqu'inévitable ; car l'on fut instruit que la cour impériale & le jeune empereur Joseph avoient formé le projet d'envahir la Bavière à la mort de l'électeur. Ce dessein avoit été conçu par l'empereur François, qui pour y donner quelqu'apparence de justice, avoit fait épouser à son fils la sœur de l'électeur de Bavière, pour acquérir le droit de revendiquer l'héritage allodial de cette succession ; mais cette princesse étant morte sans lignée, ce prétexte ne

pouvoit plus servir. La cour impériale n'ayant de prétention ni légitime ni apparente sur cet électorat, se servit de certains anciens documens, & des droits de suzeraineté qu'elle croyoit avoir, comme roi de Bohème, sur les fiefs de la Bavière. Elle avoit d'avance gagné tous les ministres de l'électeur Palatin & ce prince même, auquel elle promit des établissemens avantageux pour ses enfans naturels, pourvu qu'il leur sacrifiât ses successeurs légitimes, à la tête desquels étoit le duc de Deux-Ponts. A peine apprit-on à Vienne la mort de l'électeur de Bavière, que le conseil s'assembla; l'empereur proposa d'envahir la Bavière; l'impératrice-reine consentit avec répugnance à une démarche aussi violente, ou plutôt elle se laissa entraîner à la persuasion du prince Kaunitz, qui l'assura que cet événement n'auroit point de suites, & que l'Europe consternée ou léthargique, n'oseroit pas traverser l'empereur dans une entreprise aussi hardie que décisive. D'abord 16 bataillons, 20 escadrons & 80 canons se mettent en marche. L'électeur Palatin, qui étoit à Munich, pâlit à cette nouvelle; & il signe une convention, en abandonnant les deux tiers de la Bavière aux désirs des Autrichiens. Cette action violente se répandit par-tout. L'empereur s'étoit trop découvert, pour que l'Europe ne jugeât pas de ce qu'annonçoit de suites une ambition aussi forte. Dans

ce moment de crise il falloit prendre un parti, ou celui de s'opposer avec vigueur à ce torrent, qui alloit se déborder, si rien ne l'arrêtoit, ou il falloit que tout prince de l'Empire renonçât aux privilèges de sa liberté, parce qu'en demeurant dans l'inaction, le corps germanique sembloit approuver tacitement le droit que l'empereur vouloit s'arroger, de disposer despotiquement des successions qui viendroient à vaquer; ce qui tendoit au renversement général des loix, des traités, des confraternités & des privilèges qui assuroient les possessions de cés princes. Toutes ces funestes conséquences n'avoient point échappé à la pénétration du Roi; mais avant que d'en venir aux remèdes violens, il y avoit des arrangemens préalables à prendre; il falloit que le prince de Deux-Ponts protestât contre le traité de Munich; que la Saxe réclamât l'assistance du Roi pour sa succession allodiale; mais sur-tout que l'on pressentit les cours de Versailles & de Pétersbourg, afin de pénétrer leur façon de penser, & d'être sûr à quoi on pouvoit s'attendre de leur part. L'électeur de Saxe s'adressa le premier au Roi, après s'être vainement adressé à la cour de Vienne, dont la hauteur ne daigna pas même l'honorer d'une réponse, parce qu'ayant presqu'entiérement dépouillé l'électeur Palatin, ce prince se trouvoit hors d'état de satisfaire la Saxe sur ce qu'elle

exigeoit de la fucceſſion allodiale. La cour de Vienne, qui d'autre part agiſſoit avec plus de précipitation que de prudence, avoit négligé de s'aſſurer du prince de Deux-Ponts, légitime ſucceſſeur de l'électeur Palatin, dont l'acceſſion étoit abſolument néceſſaire pour rendre le traité de Munich valable. Elle avoit de plus traité cette affaire avec ſi peu de ſecret & de ménagement, que toutes ſes démarches étoient connues depuis dix ans qu'elle couvoit ce projet. C'eſt ce qui engagea le Roi à envoyer le comte de Gœrtz incognito à Munich, où il arriva à point nommé, pour arrêter le prince de Deux-Ponts au bord du précipice où il alloit s'abymer. Le comte de Gœrtz lui repréſenta qu'il ne gagneroit rien en ratifiant le traité de ſon oncle, au-lieu qu'en proteſtant contre l'illégalité de cet acte, il conſervoit l'eſpérance de ſe faire reſtituer une partie du cercle de Bavière, que l'électeur Palatin avoit abandonnée à l'Autriche. La force de la vérité ſe fit ſentir à ce jeune prince, & ſa proteſtation parut peu de temps après; il écrivit en même temps au Roi, pour lui demander ſon appui & ſon aſſiſtance. Dès-lors cette affaire commença à prendre une forme régulière. La cour de Berlin, chargée des intérêts de l'électeur de Saxe & du prince de Deux-Ponts, trouva des motifs ſuffiſans pour entamer une négociation avec la cour de Vienne, touchant

la succession de la Bavière. C'étoient des escarmouches politiques, qui donnoient le temps de s'instruire foncièrement du parti que la France prendroit, & de ce qu'on pensoit à Pétersbourg. Sous prétexte d'une ignorance affectée, on demandoit à la cour de Vienne des éclaircissemens sur les droits qu'elle prétendoit avoir sur la Bavière ; l'on exposoit ses doutes ; on alléguoit le droit public, & ce que les loix & les coutumes avoient d'opposé à ces prétentions ; l'on rappelloit les articles formels du traité de Westphalie, qui régloient cette succession ; enfin l'on mettoit la cour impériale dans des embarras d'autant plus grands, qu'étant surprise par la mort inopinée de l'électeur de Bavière, elle avoit manqué de temps pour donner à son usurpation des couleurs apparentes, qui pussent en imposer ; aussi ses défenses furent-elles si foibles & si mauvaises, qu'on les réfuta facilement. Dans ce conflit des plus grandes affaires, le Roi se trouvoit plus gêné par la position actuelle des puissances prépondérantes, que par celle des Autrichiens. La France étoit liée à l'Autriche par le traité de Versailles ; s'étoit-elle arrangée ou non avec l'empereur ? Ce prince lui avoit-il promis des cessions en Flandre, pour qu'elle consentît à l'usurpation de la Bavière ? Préféreroit-elle à la garantie du traité de Westphalie le traité de Ver-

failles? Enfin dans les démêlés qui s'annonçoient, demeureroit-elle neutre, ou bien assisteroit-elle l'Autriche ? Il étoit de la dernière importance d'avoir des notions sûres sur tous ces points, pour ne point se précipiter dans une entreprise, sans en prévoir les suites. Tous ces points furent développés successivement à Versailles; l'on connut que le ministère désapprouvoit intérieurement la conduite des Autrichiens; que par ménagement pour la reine de France, fille de Marie-Thérèse, on ne se déclareroit point contre l'empereur, mais aussi qu'on ne se départiroit pas de la garantie de la paix de Westphalie. Cela vouloit dire que la France se proposoit de conserver la neutralité; ce qui paroissoit un bien petit rôle pour une aussi grande puissance, qui du temps de Louis XIV avoit fixé les yeux de l'Europe étonnée; mais bien des raisons motivoient cette conduite. Le poids des dettes énormes, dont le royaume étoit chargé, & qui en l'augmentant menaçoit d'une banqueroute générale; l'âge de Mr. de Maurepas, qui touchoit à son seizième lustre; l'éloignement que la nation Françoise avoit pour une guerre en Allemagne, fortifié par le peu de réputation que les armées Françoises avoient acquise dans leurs dernières campagnes contre les alliés, que le prince Ferdinand de Brunswick commandoit; les engagemens que la France

avoit pris avec les colonies Angloises de l'Amérique, qui l'obligeoient à soutenir leur indépendance, & cela dans un moment où elle avoit résolu de déclarer par mer la guerre à la Grande-Bretagne. Pour armer tant de vaisseaux, l'on travailloit dans tous les chantiers. Tout l'argent que l'industrie pouvoit ramasser, étoit destiné pour la flotte, & il ne restoit rien pour d'autres opérations. Cet état d'impuissance n'empêchoit pas le ministère de voir avec chagrin les pas audacieux du jeune empereur, pour s'acheminer au despotisme. Il faisoit de la Bavière une galerie pour s'approcher de l'Alsace & de la Lorraine; il se frayoit en même temps un chemin en Lombardie, projet dont le roi de Sardaigne appréhendoit le contrecoup, & dont il portoit des plaintes amères en France. Toutes ces différentes idées, tous ces motifs résumés mettoient le ministère de Versailles dans des sentimens favorables pour le Roi de Prusse; parce qu'il étoit bien aise que quelque puissance que ce fût s'opposât à l'ambition démesurée d'un jeune prince qui pouvoit pousser ses projets d'agrandissement bien loin, s'il n'étoit arrêté au commencement de sa course. La France demeuroit dans une espèce d'apathie, & elle voyoit en même temps les deux plus puissans princes d'Allemagne s'affoiblir réciproquement.

Telles étoient les dispositions de la cour de Versailles, sur lesquelles on pouvoit compter. Il restoit à pénétrer avec le même soin quelles étoient les vues & les sentimens de la cour de Pétersbourg. L'impératrice de Russie étoit l'alliée du Roi de Prusse ; mais elle se trouvoit à la veille d'une nouvelle guerre avec la Porte, ce qui devoit la gêner, en lui ôtant les moyens de remplir ses engagemens envers la Prusse. Il étoit facile de prévoir que les Autrichiens mettroient la ruse en œuvre, pour accélérer les hostilités entre les Russes & les Turcs ; c'étoit une diversion, qui en occupant ailleurs la cour de Pétersbourg, l'empêcheroit de fournir des secours aux Prussiens, & donneroit par conséquent beau jeu aux vastes desseins de l'empereur. Il étoit important pour les Prussiens de prévenir la cour de Vienne, & de contrecarrer les intrigues qu'elle se préparoit à mettre en œuvre à Constantinople. Ce fut à cette fin que le Roi eut recours aux bons offices de la France auprès de la Porte. La cour de Versailles s'en chargea, & l'on verra par la suite de ces mémoires, que ses soins ne furent pas sans effet. La négociation des François fut secondée par un fléau épouvantable ; une peste plus maligne qu'à l'ordinaire affligea la ville de Constantinople, où elle fit de terribles ravages, & en pénétrant dans l'intérieur

du ferrail, obligea le grand-feigneur à fe réfugier dans une de fes maifons de plaifance, à quelque diftance de la capitale. Une calamité auffi générale infpira à cette nation des fentimens plus pacifiques ; elle rallentit l'efprit remuant & inquiet de Haffan Bacha, grand-amiral de la Porte, qui étoit le vrai promoteur de la guerre que le grand-feigneur méditoit contre la Ruffie ; ce qui applaniffoit le chemin aux infinuations pacifiques des François. Quoique ces différentes mefures levaffent bien des obftacles, il reftoit encore d'autres difficultés à furmonter, pour que tout fût applani. Ces difficultés venoient des miniftres de Ruffie, qui avoient peu ou point d'idée du fyftême germanique. Néanmoins la cour de Pétersbourg fut convaincue de l'injuftice des procédés de l'empereur, & comprit que ce prince, qui ne devoit être que le chef de l'Empire, afpiroit à s'en rendre le defpote.

On négocioit donc ainfi dans toutes les cours de l'Europe, tandis qu'à Vienne on s'appercevoit par les mémoires que le baron de Riedefel préfentoit au nom de la Pruffe, que touchant la fucceffion de Bavière, on raifonnoit à Berlin fur des principes tout oppofés à ceux de la cour impériale. Cette cour en conçut des foupçons, & fe doutant que les chofes pourroient en venir à une brouillerie ouverte, dès

le commencement de mars elle résolut de rassembler ses forces en Bohème. Les ordres furent donnés aux régimens d'Italie, à ceux de Hongrie & à ceux de la Flandre, de hâter leur marche pour s'y rendre. Or, dès qu'une armée aussi nombreuse s'assemble sur les frontières d'une province, la sûreté de l'état exige qu'on se mette également en force, pour ne pas recevoir la loi de son voisin. Ces considérations engagèrent le Roi à mettre ses troupes en mouvement, pour former deux armées, chacune de 80,000 hommes. L'une, sous les ordres du prince Henri, fut destinée à s'assembler aux environs de Berlin, pour être à portée de joindre promptement les Saxons, au cas que l'empereur tentât de faire une invasion en Saxe. L'autre armée, à la tête de laquelle le Roi avoit résolu de se mettre, avoit son rendez-vous en Silésie. Sa Majesté partit de Berlin le 4 d'avril pour Breslau, d'où elle se rendit à Frankenstein, où les troupes de Silésie arrivèrent le même jour. Cela formoit un corps de 30,000 hommes, avec lesquels il falloit établir une défensive, pour attendre que les Prussiens, les Poméraniens, & ceux de la Marche électorale eussent le temps de les joindre. Dans cette vue, on prépara un camp retranché dans le comté de Glatz sur les hauteurs de Pischkowitz, dont la gauche étoit flanquée par les

canons de la forteresse, & couverte par le ruisseau de la Steina, duquel, par le moyen d'une écluse, on avoit formé une inondation.

Tandis qu'on s'occupoit de ces préparatifs; arriva un courier de l'empereur, chargé de lettres pour le Roi (*). Elles contenoient de ces lieux communs vagues sur le désir de maintenir la paix & de mieux s'entendre. Le Roi y répondit avec toute la politesse convenable, insinuant à l'empereur, qu'en limitant ses prétentions sur la Bavière, il étoit maître de conserver la paix, & que sa modération lui feroit plus d'honneur que ne pourroient faire les plus brillantes conquêtes. Bientôt le courier revint avec une autre lettre, dans laquelle l'empereur voulut justifier ses droits. Elle fut réfutée par des argumens tirés du droit féodal, des pactes de famille, & du traité de Westphalie; enfin un troisième courier succéda aux précédens; l'empereur, faisant semblant de se relâcher, proposoit une négociation qui fût confiée au comte de Cobenzl, ministre de Vienne à Berlin. Le Roi comprit bien que l'empereur vouloit gagner du temps, pour assembler toutes ses troupes en Bohème, pour fortifier tous les postes qu'il prétendoit occuper, & pour ramasser les che-

(*) La copie de ces lettres se trouve au commencement du sixième volume.

vaux d'artillerie, de bagage & de vivres, qui manquoient encore à son armée; mais comme il importoit de montrer de la modération dans cette affaire, pour ne point choquer la France & la Russie, le Roi consentit à cette négociation, quoiqu'il fût facile de prévoir quelle en feroit l'issue. Les Autrichiens étalèrent toutes leurs mauvaises preuves, qui furent réfutées d'une façon victorieuse par les ministres Prussiens, sans que la cour de Vienne voulût se désister le moins du monde de ses usurpations; enfin pour terminer cette plaidoirie infructueuse, l'on déclara pour l'*ultimatum*, que si les Autrichiens ne consentoient pas à restituer la plus grande partie de la Bavière à l'électeur Palatin, on prendroit ce refus pour une déclaration de guerre. C'étoit ce que désiroit l'empereur; il aspiroit à se rendre indépendant de l'impératrice sa mère, par le commandement des armées & par l'éclat qu'il espéroit d'obtenir par ses succès; toutefois il a paru par la suite des événemens, que ses combinaisons n'étoient ni justes ni exactes. Il étoit haï de la noblesse, laquelle l'accusoit d'avoir le dessein de la rabaisser.

Dès le 4 de mai, les armées, tant celle de Silésie que celle de Saxe, étoient formées; la négociation de Berlin se rompit le 4 juillet, & le 6, toutes les troupes se mirent en marche. Pour mieux cacher ses desseins, l'armée de la

Siléſie cantonnoit dans une eſpèce de coude depuis Reichenbach, Frankenſtein juſqu'à Neiſse. Par cette poſition, il étoit impoſſible que l'ennemi pût deviner ſi les forces du Roi ſe porteroient vers la Moravie, ou en Bohème. L'armée impériale avoit un corps de 30,000 hommes en Moravie, commandé par le prince de Teſchen. Ce corps étoit retranché près de Heydepiltſch, ſur les bords de la Mora, pour couvrir Olmutz. L'armée de l'empereur étoit derrière l'Elbe, dans des fortifications inexpugnables, depuis Kœnigsgrætz juſqu'à la petite ville d'Arnau. Le corps du maréchal de Laudon, de 40 à 50,000 hommes, garniſſoit les poſtes de Reichenberg, Gabel & Schlukenau, vers la Luſace; le gros de ſon monde étoit entre Leutmeritz, Lowoſitz, Dux & Tœplitz. Le projet de campagne que le Roi avoit formé, étoit bien différent de celui qu'il lui fallut exécuter. Il ſe propoſoit de porter la guerre en Moravie, de laiſſer environ 20,000 hommes pour couvrir le comté de Glatz & les paſſages de Landshut, de tourner le poſte de Heydepiltſch (ce qui étoit faiſable), d'engager une affaire avec les Autrichiens, & ſi le ſuccès en étoit heureux, d'envoyer un détachement de 20,000 hommes derrière la Morava, droit à Presbourg, par où l'on gagnoit le pont du Danube qui s'y trouve, l'on coupoit l'armée

impériale de tous les vivres qu'elle tiroit de la Hongrie ; & en faisant delà des incursions vers Vienne, on obligeoit la cour, pour sa propre sûreté, d'attirer une partie de ses troupes à l'autre côté du Danube, pour couvrir la capitale ; de sorte que l'affoiblissement des armées de Bohème auroit donné beau jeu au prince Henri, & auroit facilité toutes les opérations de sa campagne.

Quelqu'avantageux que fût ce projet, le Roi fut obligé de s'en désister par les raisons suivantes : en premier lieu, les Autrichiens ne laissèrent qu'environ 10,000 hommes en Moravie ; le reste, commandé par le prince de Teschen, joignit l'empereur auprès de Jaromirs. Il résultoit delà, que si le Roi entroit en Moravie avec 60,000 hommes, toute l'armée de l'empereur, portée à 80,000 combattans, auroit tenté une diversion dans la basse Silésie, contre laquelle les troupes, dont on destinoit le commandement au général Wunsch, auroient été trop inférieures en nombre pour y pouvoir résister ; ce qui auroit mis le Roi dans l'obligation d'abandonner l'offensive dans la haute Silésie, pour courir défendre le comté de Glatz ou les montagnes de Landshut : en second lieu, la raison principale qui détermina pour l'entrée en Bohème, fut que l'électeur de Saxe craignoit que les Autrichiens ne fissent une invasion

dans ses états, & ne prissent Dresde, avant que les Prussiens pussent arriver à son secours. Il falloit empêcher l'empereur d'exécuter ce dessein, au cas qu'il l'eût conçu ; car il en auroit résulté que l'électeur de Saxe accablé auroit pu être forcé à changer de parti, ou au moins, qu'au-lieu d'établir le théâtre de la guerre en Bohème, on l'auroit par mal-adresse établi en Saxe. Il fallut donc que le Roi entrât en Bohème avec ses forces principales, pour se présenter vis-à-vis de l'empereur, & l'empêcher de renforcer le corps du maréchal de Laudon, qui sans secours étoit trop foible pour s'opposer aux entreprises du prince Henri ; mais d'autre part, l'on ne pouvoit pas laisser la haute Silésie sans défense, & il falloit opposer des troupes au général Ellerichshausen, qui se tenoit dans le camp de Heydepiltsch, derrière la Mora. Ce furent Mrs. de Stutterheim & de Werner que l'on chargea de ce commandement, avec environ 10,000 hommes. Voici comment le projet sur la Bohème s'exécuta. L'armée de Silésie entra dans le comté de Glatz ; l'avant-garde occupa le poste important du Raschberg, d'où elle se porta sur Nachod, le reste de l'armée suivant l'arrière-garde. Le 7 juillet, le Roi fit une reconnoissance, à la tête de 50 escadrons de dragons & de housards.

Pour qu'on se fasse une idée nette de la position de l'ennemi, il faut savoir que les Autri-

chiens avoient assez bien fortifié la ville de Kœnigsgrætz, pour qu'au moins elle pût soutenir un siège de quelques semaines ; à quoi contribuoit principalement le confluent de l'Adler & de l'Elbe, au moyen duquel ils avoient formé des inondations difficiles à saigner. Cette ville faisoit l'appui de la droite de leur camp. Au-delà de l'Elbe & près de Kœnigsgrætz, campoit un corps de grenadiers & quelque cavalerie dans des ouvrages qui ressembloient plutôt à une ville fortifiée qu'à des retranchemens de campagne. De Semonitz à Schurz s'étendoit un autre corps environ de 30,000 hommes, couverts par des fossés de 8 pieds de profondeur, de 16 de large, bien fraisés & palissadés, & par surcroît, entourés de chevaux de frise qui lioient ensemble les ouvrages séparés ; plus loin s'élevoit la hauteur de Kukus, qui commandant ces bords-ci de l'Elbe, s'étend de colline en colline par Kœnigsfaal vers Arnau ; d'où cette chaîne de montagnes aboutit à Hohenelbe, où elle se joint & se confond avec les montagnes que l'on nomme le Riesengeburge. Tous les passages de l'Elbe étoient défendus par de triples redoutes. L'ennemi avoit fait des abatis d'arbres aux sommets de ces montagnes couvertes de bois, derrière lesquels campoient 40 bataillons de la réserve, pour porter de prompts secours aux lieux que les Prussiens auroient la témérité

témérité d'attaquer, au cas qu'il fût possible d'emporter successivement ce nombre de redoutes & d'ouvrages munis de 1500 canons en batterie. Ajoutez à tant de difficultés, la plus considérable, & qui empêchoit absolument de tenter le passage de l'Elbe, c'est que depuis Jaromirs jusqu'aux hautes montagnes, le lit de la rivière est bordé à chaque rive par des rochers de plus de douze pieds de hauteur; ce qui empêche d'y jeter des ponts & de la franchir en d'autres lieux que ceux où ses ponts sont déjà établis. L'ennemi s'étoit principalement attaché à fortifier ces passages, dont une surabondance d'ouvrages rendoit l'approche impraticable.

Quelqu'imposant que fût l'aspect de ce camp formidable, on se flatta pourtant durant les premiers jours de gagner par adresse ce qu'on ne pouvoit emporter par la force. L'on avoit dessein d'opposer à la partie de l'armée Autrichienne, campée entre Jaromirs & Schurz, un corps de troupes capable de la tenir en respect; on le destinoit en même temps à faire de fausses attaques d'un côté sur le village de Hermannitz, & de l'autre sur Kœnigsfaal, tandis que le gros de l'armée se glisseroit par la vallée de Sylva, passeroit pendant la nuit l'Elbe au village de Werdeck, enfileroit le chemin de Prausnitz pour gagner les hauteurs de Schwitschin, qui étant les plus hautes, dominoient toute la contrée, & le camp

même de l'ennemi. S'il avoit été possible aux Prussiens de s'y établir, ils coupoient l'aîle droite des impériaux de l'aîle gauche, les obligeoient à combattre à leur désavantage, ou bien à se retirer plus honteusement encore. En conséquence de ce projet, le Roi se campa à Welsdorf avec 25 bataillons seulement, & 60 escadrons. C'étoit ce corps qui devoit masquer les mouvemens de la grande armée. Celle-là demeura dans le poste de Nachod, d'où il étoit plus facile de la faire manœuvrer, soit sur la droite, soit à la gauche principalement de cette avant-garde. Comme il étoit nécessaire de reconnoître exactement la position de l'ennemi, pour s'assurer si le plan dont nous avons parlé pouvoit s'exécuter, ou s'il étoit de nature à être rejeté, l'on déguisa les reconnoissances sous différens prétextes apparens; tantôt on donnoit l'alarme à quelque quartier de l'ennemi, quelquefois on engageoit des escarmouches avec ses postes avancés; le plus souvent on fourrageoit sous son canon. Ce fut dans les différentes occasions que fournirent ces petites opérations de guerre, qu'en s'approchant de Kœnigsfaal, & du village de Werdeck, on découvrit auprès de Prausnitz un camp fort, à peu près de sept bataillons, & derrière ce poste, sur la croupe du mont de Schwitschin, un autre corps d'environ quatre bataillons. Ces précautions de l'ennemi mettant

des obſtacles inſurmontables aux deſſeins qu'on avoit formés, mirent le Roi dans la néceſſité d'y renoncer, pour imaginer d'autres expédiens. La diſtribution des troupes étoit bonne autant qu'on pouvoit exécuter le premier projet ; elle pouvoit à la longue devenir vicieuſe, ſi l'on ſe contentoit d'un ſi foible corps pour l'oppoſer à toutes les forces de l'empereur. La diſtribution de l'armée fut donc changée ; 40 bataillons formèrent le camp de Welsdorf ; le lieutenant-général Bulow fut placé avec quelques bataillons & 30 eſcadrons à Smirſitz ; le général Falkenhayn au défilé de Kowalkowitz, qui étoit derrière l'armée ; le général Wunſch avec 20 bataillons à Nachod, pour couvrir les convois de l'armée, & le général d'Anhalt avec 12 bataillons & 20 eſcadrons tout-à-fait ſur la droite de l'armée à Pilnikau, vis-à-vis d'Arnau & de Neuſchloſs ; mais ſa communication étoit aſſurée avec l'armée du Roi par la forêt de Sylva, où les Pruſſiens avoient des poſtes.

Tandis que ces mouvemens ſe faiſoient en Bohème, & que l'armée de l'empereur étoit ſi occupée d'elle-même, que la crainte d'être attaqué d'un moment à l'autre, écartoit toute penſée de détacher vers le maréchal Laudon, le prince Henri gagna Dresde ſans oppoſition ; delà il pouſſa des détachemens en Bohème, à

la rive gauche de l'Elbe ; mais par une manœuvre assez leste, quoique difficile, il se porta en Lusace, laissant le général Platen à la tête d'environ 20,000 hommes pour couvrir Dresde ; & 18,000 Saxons s'étant joints à ses troupes, ce prince se porta en Bohême par différens corps, qui tournant & attaquant les détachemens que l'ennemi avoit à Schlukenau, Rumbourg & Gabel, les dépostèrent, & leur prirent 1500 hommes & 6 canons. S. A. R. fit fortifier les environs de Gabel, dont la défense fut confiée aux Saxons, & s'avança avec le gros de l'armée à Nimes, où elle se posta dans un camp d'une forte assiette. Ce coup, auquel les impériaux n'étoient point préparés, dérangea tout le projet de leur défensive. Le maréchal Laudon abandonna avec précipitation les postes d'Aussig & de Dux, mais ce qui doit surprendre davantage, ses fortifications de Leutmeritz, avec le magasin qui s'y trouvoit. Le général de Platen profita avec célérité de cette faute ; il prit Leutmeritz, s'avança vers Budin sur l'Égra, & poussa son avant-garde jusqu'à Welwarn, qui n'est qu'à trois milles de Prague. L'alarme & la consternation se répandirent dans cette grande ville ; la première noblesse, qui s'y étoit rassemblée, se sauva, & la capitale resta quelques jours comme déserte. Le maréchal Laudon ayant,

comme nous l'avons rapporté, abandonné toute la rive gauche de l'Elbe, ne se crut en sûreté qu'à Munchengrætz, auprès de Jung-Bunzlau; & comme les ennemis avoient tout à craindre pour l'armée de l'empereur, le maréchal Laudon garnit de gros détachemens tout le cours de l'Iser, qui coule ou entre des rochers, ou entre des marais. Dans la haute Silésie, les Prussiens avoient surpris dans leur camp de Heydepiltsch deux régimens de dragons impériaux, & les avoient presque ruinés.

Ce fut dans ces circonstances, où la guerre étoit bien décidée, où les Prussiens avoient déjà quelques avantages, où dans le royaume de Bohème quatre grandes armées étoient en action les unes contre les autres, qu'arrive à Welsdorf un étranger, qui s'annonçant secrétaire du prince Gallitzin, ministre de Russie à Vienne, demande à parler au Roi. Ce soi-disant secrétaire étoit le Sr. Thugut, ci-devant ministre de l'empereur à Constantinople. Il étoit chargé d'une lettre de l'impératrice-reine pour le Roi. Nous nous contentons d'en rapporter la substance: l'impératrice témoignoit son chagrin des brouilleries & des troubles qui venoient de naître; l'appréhension qu'elle avoit pour la personne de l'empereur; le désir de trouver des tempéramens propres à concilier les esprits, en priant le Roi d'entrer en explication sur ces

différens fujets. Le Sr. Thugut prit enfuite la parole, & dit au Roi qu'il feroit facile de s'entendre, fi l'on y procédoit de bonne foi. L'intention des Autrichiens étoit de gagner ce Prince par des offres fi avantageufes, qu'elles le fiffent défifter de l'appui qu'il prêtoit à l'électeur Palatin. Pour cet effet, Thugut l'affura que fa cour non-feulement ne s'oppoferoit point à fa fucceffion éventuelle des margraviats de Bareuth & d'Anfpach, mais qu'encore elle offroit fon appui à la Pruffe pour le troc de ces margraviats contre des provinces limitrophes du Brandebourg, comme la Luface, ou le Mecklenbourg, fi le Roi le jugeoit conforme à fes intérêts. Le Roi lui répondit que fa cour mêloit & confondoit enfemble des chofes qui n'avoient aucune connexion, favoir, fa fucceffion légitime & inconteftable fur ces margraviats, avec l'ufurpation de la Bavière, & l'intérêt de fes états avec l'intérêt de l'Empire, dont il embraffoit la caufe ; que fi l'on vouloit s'entendre, il étoit néceffaire que fa cour fe défiftât d'une partie de la Bavière, & qu'on prît des mefures, pour qu'à l'avenir, des actes d'un defpotifme auffi violent, ne troublaffent plus la fécurité du corps germanique, en ébranlant fes plus fermes fondemens; & qu'à l'égard de cette fucceffion, il étoit bien éloigné de forcer un prince quelconque à troquer fes

états contre ces margraviats ; enfin, que si un troc pareil avoit lieu, il falloit que ce fût de bon gré qu'il s'arrangeât. Le Roi ajouta, que ceci ne s'étant traité que verbalement, il vouloit bien, pour donner à l'impératrice des preuves évidentes de ses dispositions pacifiques, minuter quelques articles principaux, qui pourroient servir de base au traité qu'on se proposoit de faire. Thugut s'offrit pour secrétaire ; mais le Roi, qui ne se fioit ni à son style ni à ses intentions, les coucha lui-même par écrit. Certainement l'impératrice-reine auroit bien gagné en les acceptant. La cour de Russie ne s'étoit point encore déclarée : la France conseilloit à l'Autriche de faire la paix ; mais ses avis avoient peu d'influence sur l'esprit ardent du jeune empereur, & sur le génie impérieux du prince Kaunitz.

Voici le résumé de ce projet : l'impératrice rendra la Bavière à l'électeur Palatin, à l'exception de Burghausen, des mines, & d'une partie du haut Palatinat ; le Danube sera libre ; Ratisbonne ne sera plus bloquée par la possession de Stadt-am-Hof ; la succession de ce pays sera assurée aux héritiers légitimes de la Bavière ; l'électeur de Saxe obtiendra du Palatin une somme d'argent pour les allodiaux, & la cour impériale lui cédera les droits qu'elle prétend avoir sur tous les fiefs situés en Saxe ;

le duc de Mecklenbourg aura, en guise de dédommagement pour ses prétentions en Bavière; quelque fief vacant dans l'Empire; la cour impériale ne chicanera plus le Roi de Prusse pour la succession des margraviats; la France, la Russie & le corps germanique garantiront le présent traité. Thugut partit pour Vienne avec cette pièce; il revint ensuite chargé d'une foule de propositions insidieuses, dont le prince Kaunitz l'avoit muni. Le Roi s'apperçut par la forme que prenoit cette négociation, qu'elle n'étoit pas de nature à pouvoir réussir; il ne lui convenoit pas d'ailleurs de traiter avec Mr. Thugut; ainsi il l'envoya au couvent de Braunau, pour étaler ses talens devant le comte Finck & le sieur de Hertzberg, ses ministres, qui l'expédièrent infructueusement pour Vienne quelques jours après. Tout ce qui s'étoit passé dans cette négociation fut communiqué aux ministres de la France & de la Russie, afin que convaincus des procédés désintéressés de la Prusse, ils ne se laissassent point prévenir par les fausses expositions que leur en feroient les ministres de Vienne. L'impératrice-reine désiroit sincérement la paix; son fils l'empereur, dont elle connoissoit l'ambition à la tête de ses troupes, lui faisoit craindre la perte ou l'affoiblissement de son autorité; mais elle étoit mal secondée par son ministre le prince Kaunitz,

qui par des vues assez communes aux courtisans, s'attachoit plutôt à l'empereur, dont la jeunesse ouvroit une perspective plus brillante à la famille de ce ministre, que l'âge avancé de l'impératrice. Le sort des choses humaines est d'aller ainsi ; de petits intérêts décident des plus grandes affaires. L'empereur, instruit de la négociation du sieur Thugut, en fut furieux ; il écrivit à sa mère, que si elle vouloit faire la paix, il ne retourneroit jamais à Vienne, & s'établiroit à Aix-la-Chapelle, ou dans quelque lieu que ce pût être, plutôt que de s'approcher jamais de sa personne. L'impératrice avoit fait venir le grand-duc de Toscane, qu'elle envoya aussi-tôt à l'armée, pour qu'il adoucît l'empereur son frère, & lui inspirât des sentimens plus pacifiques. L'effet de cette entrevue fut de brouiller les deux frères, qui jusqu'alors avoient vécu en très-bonne intelligence.

Après avoir rendu compte de cette négociation & de tout ce qui s'y rapporte, il est temps de reprendre la suite des opérations militaires de ces quatre armées qui s'observoient en Bohème. Du côté où le Roi commandoit, la position de l'armée impériale avoit été exactement reconnue de Kœnigsgrætz jusqu'à la ville d'Arnau ; restoit à savoir si au-delà il y avoit des troupes vers Hohenelbe & les hautes montagnes. Le général d'Anhalt, qui, comme nous l'avons

dit, étoit détaché au-delà de la droite du camp, aux villages de Pilnikau & de Kottwitz, eut ordre d'envoyer des partis vers Langenau, & de s'y porter lui-même, pour faire un rapport exact de ce qu'il auroit découvert. Il vit d'abord un camp fortifié derrière Neufchlofs, & plus loin il ne trouva que deux bataillons campés fur les hauteurs qui couronnent la ville de Hohenelbe. Ce fait bien conftaté fervit de bafe au nouveau projet que le Roi forma, en portant vivement l'armée de ce côté. Là, on pouvoit forcer le paffage de l'Elbe, que deux bataillons n'étoient pas en état de défendre. Cette entreprife exécutée, on devoit fe flatter des fuccès les plus brillans, fur-tout fi le prince Henri s'avançoit de Nimes fur l'Ifer. Les deux armées Pruffiennes fe prêtant la main, elles fe trouvoient fur le flanc & à dos de l'armée de l'empereur, qui ne pouvoit fe foutenir que par un combat, ou qui fe trouvant forcé d'abandonner fes retranchemens immenfes, ne trouvoit point de pofte affuré que derrière les étangs de Gitfchin, où même fa pofition étoit tournable, ce qui l'auroit réduit à fe réfugier à Pardubitz, où il étoit couvert par les étangs de Bohdanetz & le courant de l'Elbe. Ce projet, quelque beau qu'il fût, rencontroit de grandes difficultés dans l'exécution. La première étoit celle des chemins creux & des défilés qu'il falloit traverfer pour arriver

à l'Elbe, & l'affreux embarras de traîner par ces chemins une artillerie nombreuse ; la seconde, de fournir l'armée de vivres ; quand on auroit passé l'Elbe, on auroit mené le pain jusqu'à cinq milles au-delà de ce fleuve ; le manque de chevaux auroit en troisième lieu rendu un transport plus éloigné impossible. Tous ces obstacles, qui se présentoient à l'esprit du Roi, lui firent résoudre d'aller au plus sûr, & de cacher encore soigneusement ce projet, qu'il n'abandonna pas cependant ; il ne voulut donc point quitter son camp de Welsdorf, avant d'avoir fourragé radicalement toute la contrée qui s'étend de l'Elbe à ses frontières de Silésie, d'autant plus que les Autrichiens avoient forcé les habitans de s'enfuir avec tout leur bétail au-delà de l'Elbe ; & le Roi gagnoit au moins par-là, qu'il étoit impossible que les Autrichiens tinssent l'hiver un corps considérable sur ses frontières, & inquiétassent ses troupes dans leurs quartiers. Dès que tous les fourrages furent consumés, le Roi marcha avec l'armée, & prit le camp de Burkersdorf, proche de Sorr, où il y avoit 33 ans qu'il avoit gagné une bataille sur les mêmes ennemis. Les Autrichiens ne firent pas sortir un homme de leurs retranchemens à la poursuite de son armée, & l'empereur demeura immobile & dans son ancienne position derrière l'Elbe, sans même chicaner l'arrière-garde au terrible défilé

de Kowalkowitz, où elle étoit obligée de paſſer. Mr. de Wunſch reprit ſon poſte du Raſchberg, derrière Nachod. Le prince de Pruſſe occupa le poſte de Sorr, à portée de celui de Pilnikau, où commandoit le prince héréditaire de Brunſwick. On envoya quelques bataillons à Trautenau, à Schazlar & à Landshut, pour aſſurer les convois, qui delà étoient plus près de l'armée. Tous ces mouvemens n'opérant aucun changement dans la poſition où étoit l'ennemi, l'on crut pouvoir exécuter le projet que le Roi avoit formé. A cette fin, le prince héréditaire alla occuper avec ſon corps la hauteur des Dreyhæuſer; le prince de Pruſſe le remplaça avec ſon détachement en s'établiſſant à Pilnikau, & le Roi ſe campa avec 40 bataillons auprès du village de Léopold, de manière que ces trois corps communiquant enſemble, pouvoient ſe prêter la main, au cas qu'un d'eux fût attaqué. Il étoit temps d'avancer, pour s'approcher davantage de Hohenelbe. Le prince héréditaire couronna pour cet effet les montagnes qui vont de Schwarzthal à Langenau; le Roi le joignit par ſa droite, & remplit le terrein qui va de Lauterwaſſer à une hauteur à gauche, qui fut également occupée. Le prince de Pruſſe garda ſa poſition de Pilnikau, d'où il pouvoit faire une fauſſe attaque ſur le corps des ennemis de Neuſchloſs, tandis que l'armée

forceroit le paſſage de l'Elbe. Ce prince ſe diſtingua à différentes repriſes par ſa vigilance & par ſes bonnes diſpoſitions. La réſerve fut placée à Wildſchutz, pour épauler le camp du prince de Pruſſe, & la brigade de Luck fut deſtinée à garnir les défilés impraticables de Hermannſeiffen, de Mohren & des Dreyhæuſer. Cette brigade, chargée de mener le gros canon & les obuſiers à l'armée, employa trois jours pour les traîner de Trautenau à Hermannſeiffen, qui ſont une diſtance de trois milles. L'artillerie, qui avoit des voies larges, ne put jamais traverſer les chemins étroits qui étoient creuſés dans la roche vive ; on l'attendoit avec impatience ; mais elle n'arriva pas. Un temps auſſi précieux, perdu par des ſoins inutiles, favoriſa ſi bien les Autrichiens, qu'ils purent s'établir avec toute leur armée & leur canon ſur les montagnes qui ſont en delà de Hohenelbe, & dès-lors il fallut renoncer au projet ; car tout ce qu'il eſt permis de tenter contre un corps foible, devient téméraire ſi on le haſarde contre une armée nombreuſe, principalement quand elle ſe trouve placée dans un poſte preſqu'inexpugnable. Pour forcer ces troupes, il falloit avoir les obuſiers, ſeule artillerie dont on pût ſe ſervir contre les ennemis poſtés ſur des montagnes ; & ces obuſiers n'y étoient point. Il falloit de plus, paſſer l'Elbe ſur des ponts, & défiler devant un grand front, qui auroit écraſé

les troupes avant qu'elles puffent fe mettre en bataille. Il falloit encore déloger le corps de Ziskowitz des côteaux du Riefengeburge, d'où il feroit tombé fur le flanc des affaillans, fi on ne lui avoit précédemment donné la chaffe. La montagne où il étoit, s'appelloit Wilfchura, & cette expédition étoit un préalable. Il falloit auffi que le prince Henri coopérât à cette entreprife. Si tous ces empêchemens n'étoient furvenus, le projet étoit de chaffer, comme je l'ai dit, Mr. de Ziskowitz de fon pofte; d'établir enfuite 45 gros obufiers derrière Hohenelbe, pour bombarder delà la partie des ennemis qui fe trouvoit vis-à-vis de notre droite; de paffer l'Elbe à un gué qu'on avoit découvert près d'un couvent de moines, & après avoir délogé l'ennemi de cette pofition, de s'établir entre Branna & Starkenbach, fur le flanc des troupes qui campoient près de Neufchlofs, où les ennemis devoient s'affembler promptement pour attaquer les Pruffiens dans un bon pofte (ce qui demandoit du temps), ou ils étoient dans la néceffité d'abandonner tout le cours de l'Elbe à nos troupes victorieufes.

Toutes les raifons que nous venons d'alléguer ayant obligé de renoncer à ce plan hardi, il ne reftoit qu'à confumer par les fourrages tout ce pays dépourvu d'habitans, & à le réduire

en une eſpèce de déſert, pour aſſurer la tranquillité des quartiers d'hiver, qu'on ne pouvoit prendre qu'en Siléſie. On fourragea comme de coutume, toujours ſur les bords de l'Elbe & ſous le canon des ennemis, ſans que l'empereur & ſes troupes donnaſſent la moindre marque de vigueur; ſans qu'aucun d'eux ſe haſardât à paſſer la rivière, pour défendre le fourrage qu'on prenoit ſous leurs yeux à leurs malheureux cultivateurs. Quoique le pays fût abondant, le grand nombre de troupes qui s'y nourriſſoient, acheva bien vîte de conſumer les productions de la terre. Le prince Henri manda au Roi qu'il manquoit de fourrages, & qu'il n'en trouveroit tout au plus que juſqu'à la moitié de ſeptembre. Les deux armées décampèrent donc à peu près le même jour. Le Roi quitta la poſition de Langenau & de Lauterwaſſer le 14 de ſeptembre; le prince Henri, ſon camp de Nîmes deux jours plus tard. Ce prince paſſa l'Elbe à Leutmeritz. Le prince de Bernbourg, qui avoit les Saxons avec lui, ſe replia ſur Zittau, & plaça ſes troupes ſur l'Eckartsberg; il y eut quelques eſcarmouches à l'arrière-garde du prince Henri, où les houſards d'Uſedom eurent occaſion de ſe diſtinguer. Le lecteur nous ſaura gré de ne lui point rapporter ces minuties & ces opérations de détail qui n'influent en rien ſur les grandes affaires.

Du côté du Roi, ce prince, pour alléger sa retraite, avoit eu la précaution de renvoyer d'avance son artillerie & ses obusiers de Hermannseiffen à Wildschutz. Les mesures furent si bien prises, que l'ennemi tenta inutilement d'entamer le prince héréditaire auprès de Schwarzthal, & qu'il lui laissa tranquillement reprendre son ancien camp des Dreyhæuser. La colonne que le Roi conduisoit, rencontra encore une vingtaine de canons embourbés dans les défilés de Léopold. Cet accident arrêta la marche de l'armée; l'on garnit d'abord les hauteurs des troupes qui avoient la tête de la colonne. Elles repoussèrent facilement quelques détachemens de pandours & de housards venus de Neuschloss par Arensdorf, dans l'intention de harceler l'arrière-garde royale. Les canons furent traînés à force de bras sur les hauteurs; quelques coups de canon dissipèrent l'ennemi, & l'armée entra dans le camp de Wildschutz, dont la réserve, comme nous l'avons dit, occupoit les hauteurs, & le prince de Prusse la gauche; de sorte que depuis les Dreyhæuser jusqu'à Pilnikau & Kottwitz, l'armée formoit une ligne presque contiguë. Tous ces différens mouvemens des Prussiens ne firent aucune impression sur l'armée impériale; elle demeura immobile derrière l'Elbe. Après avoir donc épuisé de fourrages tous les environs, le Roi se

ſe replia ſur Trautenau. Cette marche ſe fit ſur trois colonnes; il n'y eut de harcelée que celle que le prince héréditaire conduiſoit. Ce prince fit volte face; à ſon tour il attaqua l'ennemi, qui craignant un engagement ſérieux, ſe retira, après avoir perdu une centaine de morts, & quelques priſonniers qu'on fit ſur lui; les Pruſſiens entrèrent dans leur camp, le corps du prince héréditaire à droite ſur les hauteurs de Freyheit, & le corps du prince de Pruſſe à gauche ſur les collines de la chapelle de Trautenau. Mr. de Wurmſer, qui avec un tas de troupes légères ſe tenoit à Prausnitz, eſſaya à différentes repriſes d'attaquer le poſte du prince de Pruſſe; toutes les fois qu'il attaqua, il fut repouſſé, ce qui fut dû aux bonnes diſpoſitions & à l'activité de ce prince, conduite qui eût honoré tout autre militaire qui en auroit fait autant.

Les Pruſſiens ne pouvant rien entreprendre ſur les impériaux, étoient réduits à conſumer les vivres des contrées où ils pouvoient atteindre, & à décamper quand tout étoit mangé. On employa toute la prévoyance & toute la prudence convenables pour aſſurer ce mouvement. Les hauteurs qui ſont derrière l'Uppau furent garnies d'infanterie & de canons; les poſtes avancés ſe replièrent ſur l'armée, & la retraite ſe fit avec tant d'ordre, que l'ennemi

ne put entamer l'arrière-garde ; ſi l'on en excepte une légère pandourade, rien ne troubla les troupes dans leur marche, qu'elles continuèrent juſqu'à Trautenbach, où l'on ſéjourna peu de jours. Delà l'armée ſe replia ſur Schazlar, dont le poſte couvre toute la baſſe Siléſie. Mr. de Wurmſer s'étoit préparé ce jour pour engager une affaire d'arrière-garde. Par précipitation il n'attendit pas que les Pruſſiens fuſſent en marche pour les attaquer, & engagea ſur notre gauche une affaire de poſte. La brigade de Keller, qui occupoit une hauteur de cette extrêmité, ſe défendit vaillamment, & repouſſa l'ennemi, dont la perte fut de 400 hommes. Cela fait, les troupes ſe rendirent à l'endroit de leur deſtination. Le prince héréditaire partit de Schazlar avec 10 bataillons; il fut joint à Munſterberg par 30 eſcadrons de l'armée du Roi, avec leſquels il ſe mit en chemin pour la haute Siléſie, où il prit le commandement de tout le corps qui ſe trouvoit dans cette province. Il arriva à Troppau vers la fin de ſeptembre. Le renfort qu'il menoit dans la haute Siléſie, étoit calculé pour contrebalancer un détachement à peu près de la même force que l'empereur envoyoit à Mr. d'Ellerichshauſen, & qui auroit donné aux impériaux une ſupériorité trop conſidérable ſur Mr. de Stutterheim, ſi l'on n'y avoit pourvu à temps.

Cette campagne s'étoit bien vîte terminée ; on étoit à la fin de septembre ; la saison des opérations militaires n'étoit point écoulée ; on devoit donc soupçonner que l'ennemi ne s'en tiendroit pas là, & qu'après avoir observé pendant la campagne une défensive aussi exacte que celle que nous avons rapportée, il couvoit encore quelque dessein, & méditoit peut-être de faire une campagne d'hiver. Deux points principaux pouvoient être les objets d'une irruption pour les Autrichiens ; l'un d'attaquer en force le corps du prince héréditaire ; l'autre de forcer les passages de la Lusace. Un empereur jeune & ambitieux, à la tête de ses troupes, qui brûloit de se signaler par quelque coup d'éclat, donnoit un air de vraisemblance aux projets qu'on lui supposoit, ce qui méritoit assurément un examen réfléchi. Les tentatives que l'ennemi pouvoit méditer sur la haute Silésie, paroissoient les plus faciles ; il avoit de gros magasins à Olmutz, & tout ce qui est nécessaire pour le transport de ses subsistances ; de plus, il ne falloit que chasser les Prussiens de Troppau, pour les forcer à abandonner l'Oppa, & à se retirer vers Cosel & Neisse. Le dessein de pénétrer en Lusace rencontroit plus de difficultés. Le prince de Bernbourg y commandoit un corps de 20,000 hommes ; les impériaux n'avoient point de magasins à portée de la

Luface ; les vivres étoient rares du côté de Schlukenau, Gabel, Rumbourg & Friedland ; de forte que l'ennemi auroit eu de la peine à y amaffer affez de fubfiftances pour un corps de troupes confidérable ; toutefois comme il pouvoit difpofer de tous les charrois de la Bohème, il auroit pu à grands frais, & avec du temps, former des magafins dans cette partie, pour fe préparer à une telle entreprife, très-difficile relativement au pofte de l'Eckartsberg. Moins on voyoit clair dans les vues de l'ennemi, plus il falloit fe préparer pour tous les cas. A cette intention, Mr. de Boffe fut détaché avec 10 efcadrons & 5 bataillons pour Lœwenberg & Greifenberg ; fes ordres portoient d'obferver le général Alton, qui occupoit Friedland & Gabel ;. & au cas que ce général voulût entamer le prince de Bernbourg, de prendre l'ennemi à dos, & de fe concerter en tout avec ce prince. D'un autre côté, le prince Henri, qui campoit à Nœllendorf, envoya un détachement fous le général Mœllendorf à Bautzen, pour joindre le prince de Bernbourg, au cas que les Autrichiens tournaffent de fon côté ; & fuppofé que cette expédition devînt plus férieufe, & qu'une partie de l'armée ennemie voulût pénétrer en Luface, pour marcher à Lauban avec 20 bataillons & 30 efcadrons, afin de couper les affail-

fans de leurs vivres. Lorfque le général Mœllendorf quitta la Bohème pour fe rendre à Bautzen, il fut attaqué par les Autrichiens, qui furent repouffés avec une perte affez confidérable. Le major d'Anhalt, qui fervoit fous le général Mœllendorf, fe diftingua beaucoup dans cette petite affaire.

Tant qu'on ne fut point à quoi les ennemis fe détermineroient, le Roi demeura à Schazlar; mais fi-tôt qu'on s'apperçut qu'ils ne faifoient aucuns préparatifs vers la frontière de la Luface pour amaffer des magafins, & que le corps qu'ils avoient fur cette frontière étoit même inférieur à celui des Pruffiens, il parut affez probable que la tranquillité fe maintiendroit de ce côté-là pendant l'hiver. Dès-lors le Roi eut la liberté de tourner toutes fes penfées vers la haute Siléfie; d'ailleurs, le froid commençoit à fe faire fentir affez vivement dans les montagnes de la Bohème; il geloit toutes les nuits; les Autrichiens n'avoient aucun corps d'armée dans le voifinage. Toutes ces confidérations parurent fuffifantes pour lever le camp, & mettre les troupes qui devoient défendre la frontière en cantonnement entre Landshut, Griffau, Hirfchberg, Schmiedeberg & Friedland. Elles confiftoient en 20 bataillons & 30 efcadrons, dont le général Ramin avoit le commandement. Cette pofition étoit la même

que le Roi avoit occupée en l'année 1759. Seize bataillons & quinze escadrons partirent à part, pour se rendre dans la haute Silésie; le Roi les joignit à Neisse, se mit à leur tête, & marcha à Neustadt. Voici les raisons de ce mouvement. Le Roi avoit toujours eu dessein d'attirer la guerre en Moravie; le prince héréditaire occupoit Troppau; les ennemis avoient Jægerndorf, & pouvoient delà le couper de Neisse & de Cosel. C'étoit donc une nécessité d'occuper Jægerndorf, pour assurer par cette position la chaîne des quartiers d'hiver derrière l'Oppa. On étoit obligé d'ailleurs de prendre des établissemens solides dans la haute Silésie, pour se mettre en état de faire le printemps suivant les plus grands efforts en Moravie. Les troupes du Roi chassèrent sans peine les Autrichiens de Jægerndorf, & l'on s'occupa dès-lors à fortifier la ville, la montagne & la chapelle, & les villages les plus exposés aux insultes de l'ennemi. Le prince héréditaire en fit autant à Troppau, & ces deux villes, par les fortifications qu'on y ajouta, devinrent de bonnes places à l'abri de toute insulte. Dès la mi-novembre, ces ouvrages étant en assez bon état, le Roi se rendit à Breslau, tant pour prendre des arrangemens pour la campagne prochaine, qu'afin de veiller aux négociations, qui commençoient à prendre une tournure assez intéressante.

N'ayant pas voulu rompre le récit d'une campagne ſtérile en grands événemens, nous croyons devoir reprendre maintenant le fil des affaires politiques. La cour de Pétersbourg étoit celle qui intéreſſoit le plus, parce que c'étoit d'elle uniquement dont on pouvoit attendre des ſecours réels. L'impératrice de Ruſſie s'étoit engagée d'aſſiſter le Roi ſi-tôt que ſes différens avec la Porte Ottomane ſeroient vidés. Le Roi, qui voulut mettre l'impératrice dans le cas d'accomplir ſa promeſſe, s'étoit, par une ſuite de la bonne harmonie qui s'établiſſoit entre la France & la Pruſſe, adreſſé au miniſtère de Verſailles, afin qu'il ſe chargeât de la médiation entre les Turcs & les Ruſſes, & les François avoient réuſſi à faire conſentir la Porte à s'accommoder avec ſes ennemis, en rendant les vaiſſeaux Ruſſes qu'elle avoit pris aux Dardanelles, & à reconnoître le chan des Tartares protégé par Catherine. A peine ces nouvelles arrivèrent-elles à Pétersbourg, que l'impératrice, raſſurée ſur la tranquillité de ſes états, & flattée par l'ambition de prendre une part directe aux affaires d'Allemagne, ſe déclara ouvertement pour la Pruſſe. Ses miniſtres, tant à Vienne qu'à Ratisbonne, déclarèrent en ſubſtance : » Qu'elle prioit l'impératrice-reine de » donner une ſatisfaction entière aux princes » de l'Empire, à l'égard de leurs griefs, & ſur

» tout des justes sujets de plainte que leur four-
» nissoit l'usurpation de la Bavière ; faute de
» quoi l'impératrice de Russie seroit dans l'obli-
» gation de remplir ses engagemens envers
» S. M. Prussienne, en lui envoyant le corps
» de troupes auxiliaires, qu'elle lui devoit
» selon la teneur des traités ». Cette décla-
ration fit l'effet d'un coup de foudre sur la cour de Vienne. Cet événement inattendu troubla & dérangea sa sécurité ; le prince Kaunitz fut embarrassé, n'ayant rien prévu. Joseph, qui désiroit ardemment la continuation de la guerre, profita du trouble & de la perplexité où il trouva l'impératrice sa mère, & lui fit signer un ordre pour augmenter son armée de 80,000 recrues ; il s'écrioit qu'il falloit tout mettre en œuvre, épuiser toutes les ressources, pour rendre dans ce moment décisif, la maison d'Autriche plus formidable que jamais ; il pensoit que les dépenses une fois faites, rien ne pourroit arrêter la continuation de la guerre ; mais l'impératrice étoit dans des sentimens tout opposés. Elle soupiroit après la fin de ces troubles ; elle mettoit tout son espoir en la médiation de la France, qu'elle avoit demandée ; ses peuples, surchargés d'impôts, ne pouvoient point fournir les sommes immenses que les frais de la guerre exigeoient ; les emprunts étrangers ne remplissoient point les attentes de la cour ; enfin l'argent manquoit à tel

point, que souvent les soldats étoient sans paie, & manquoient des besoins journaliers ; & les personnes les plus éclairées prévoyoient avec douleur un bouleversement général de la monarchie, si on ne le prévenoit en se prêtant de bonne grace aux propositions d'une paix raisonnable. Déjà l'impératrice avoit sollicité, comme nous l'avons dit, la médiation de la France ; elle avoit de même imploré les bons offices de la cour de Russie, & par un hasard singulier, la dépêche de Vienne & la déclaration de Pétersbourg étant parties en même temps, arrivèrent à peu près le même jour au lieu de leur destination. Cela tourna à l'avantage du Roi, parce que si la demande des Autrichiens fût arrivée à Pétersbourg avant le départ de la déclaration, il est à présumer que l'impératrice de Russie l'auroit supprimée. D'autre part, le Roi, qui par ses émissaires étoit informé de tout, ne demandoit pas mieux que de s'accommoder avec la cour de Vienne, pourvu toutefois qu'on maintînt les constitutions de l'Empire dans leur intégrité, & qu'on ne négligeât ni les intérêts de l'électeur de Saxe, ni ceux du prince de Deux-Ponts, & qu'il fût à l'abri de toute chicane à l'égard de la succession des margraviats, sur lesquels il avoit des droits incontestables ; & bien éloigné de s'opposer à la médiation de la France, ce prince envisageoit

la cour de Verfailles comme garante de la paix de Weftphalie, & comme autant intéreffée que la Pruffe même à ne pas permettre que l'empereur, par fon ufurpation de la Bavière, fe frayât un chemin, foit pour tomber fur le roi de Sardaigne en Italie (ce qu'on craignoit fort à Turin), foit pour pénétrer avec plus de facilité en Alface & dans la Lorraine. L'électeur de Saxe étoit coufin de Louis XVI, & le prince de Deux-Ponts fon protégé. Néanmoins ç'auroit été manquer de prudence, que de confier entiérement les intérêts de la Pruffe & de l'Allemagne à un miniftère fans vigueur, & qui n'ayant aucune volonté ferme, pouvoit fe laiffer ébranler par les machinations de la cour de Vienne. Pour prémunir Mr. de Maurepas contre toute propofition des Autrichiens, directement oppofée à la pacification de l'Allemagne, le Roi lui envoya un mémoire raifonné, qui contenoit les motifs qui rendoient telle condition de paix acceptable, & telle autre au contraire non-admiffible, avec un réfumé des articles principaux & indifpenfables pour la paix générale. Cette pièce fit un effet fi avantageux, que la France l'admit pour bafe de la négociation dont elle s'étoit chargée à Vienne. Mr. de Breteuil, ambaffadeur de France à cette cour, éprouva de la part de l'empereur des difficultés qui renaiffoient à chaque propofition qu'il mettoit en

avant ; mais cela n'empêcha pas l'impératrice-reine d'admettre le projet de pacification tel que la France l'avoit minuté. Sur ces entrefaites, le prince Repnin arriva à Breslau de la part de l'impératrice de Ruſſie ; il y parut plus ſous les dehors d'un miniſtre plénipotentiaire qui venoit dicter de la part de ſa cour des loix à l'Allemagne, que comme un général deſtiné à conduire un corps auxiliaire à l'armée Pruſſienne. Le Roi avoit propoſé à la cour de Pétersbourg d'employer le printemps ſuivant le corps des Ruſſes contre la Ludomerie & la Gallicie, où il y avoit peu de troupes ; de pénétrer en Hongrie, où l'approche des Ruſſes auroit fait révolter tous ceux de la religion grecque qui étoient répandus dans la Croatie, dans la Hongrie, dans le bannat de Témeswar & dans la Tranſylvanie ; le Roi s'étoit même offert d'y joindre un corps de ſes troupes, & d'abandonner toutes les richeſſes de ces provinces aux Ruſſes. Ce projet fut rejeté. Le corps que les Ruſſes devoient fournir ſelon le traité, conſiſtoit en 16,000 combattans ; l'on y mit un prix ſi énorme, qu'il ne pouvoit jamais s'évaluer par les ſervices qu'on en pouvoit attendre. Il en auroit coûté par an au Roi deux millions, & outre cela, un ſubſide de 500,000 écus pour une guerre que la Ruſſie ne faiſoit point aux Turcs. Le baron de Breteuil, ambaſſadeur à la cour impé-

riale, étoit flatté de devenir le pacificateur de l'Allemagne; il se plaisoit à se représenter qu'en suivant les traces de Claude d'Avaux, plénipotentiaire à la paix de Westphalie, ce seroit pour lui un acheminement à monter aux premières dignités dans sa patrie, & sur-tout au ministère des affaires étrangères. Il mit toute son activité en jeu, & travailla avec tant de persévérance, que vers la fin de janvier, il envoya à Breslau au prince Repnin le plan de pacification générale, tel que le Roi l'avoit conçu, & qu'il avoit été approuvé par l'impératrice-reine. Les conditions étoient telles que nous les avons marquées. L'on communiqua ce projet de paix aux alliés de la Prusse; les Saxons se récrièrent; ils faisoient monter leur prétention sur les alleux de la Bavière, à la somme de quarante millions de florins, & ils prévoyoient avec douleur, que s'ils en obtenoient six, ce seroit beaucoup; ils exigeoient de plus, que l'empereur renonçât à toutes les prétentions féodales qu'il prétend comme roi de Bohème avoir sur la Saxe & sur la Lusace, & sur-tout, ils s'étoient flattés de gagner quelque dédommagement en fonds de terre pour arrondir leur territoire. Le prince de Deux-Ponts de son côté s'opiniâtroit à soutenir que la Bavière ne devoit être démembrée en aucune manière; il s'offroit à céder une partie du haut Palatinat, pour conserver le cercle

de Burghausen ; avec cela il ne consentoit qu'avec une extrême répugnance aux dédommagemens que l'électeur de Saxe avoit à prétendre. Pour contenter le désir de ses alliés, le Roi fit une nouvelle tentative, principalement relative à la Bavière & au cercle de Burghausen, pour essayer s'il pourroit obtenir pour eux quelques conditions plus favorables de la cour de Vienne ; mais bien loin d'y acquiescer, le prince Kaunitz, effarouché des nouvelles demandes des Prussiens, répondit fiérement que le projet de pacification communiqué par l'ambassadeur de France au prince Repnin, étoit l'*ultimatum* de la cour de Vienne, & que l'impératrice étoit résolue à sacrifier jusqu'au dernier homme de son armée, plutôt que d'adhérer à de nouvelles conditions aussi humiliantes & aussi contraires à sa dignité que celles qu'on venoit de lui présenter. Il n'y avoit rien que de fort naturel à demander la restitution entière d'une province envahie & usurpée ; mais la France & la Russie ne vouloient que la paix ; la première, pour se délivrer des sollicitations de l'empereur, qui lui demandoit des secours ; la seconde, pour ne point assister les Prussiens de ses troupes. Elles agirent en conséquence, & pressèrent les ministres Prussiens de ne point former d'obstacles nouveaux à la pacification générale. Le Roi, gêné par des puissances médiatrices qui

méritoient les plus grands égards, n'eut pas la liberté d'assister ses alliés avec le zèle qu'il sentoit pour eux; il ne pouvoit pas heurter de front en même temps l'Autriche, la France & la Russie; il voulut pourtant concerter avec cette dernière les mesures qui restoient à prendre; ce qui recula d'un mois l'assemblée du congrès, parce qu'il falloit ce temps pour avoir la réponse de Pétersbourg.

Nous employerons ce délai à mettre sous les yeux du lecteur le précis des opérations militaires qui occupèrent les troupes pendant cet hiver. On se rappellera que nous avons laissé le prince héréditaire dans la haute Silésie, occupé à soutenir sa position de Troppau & de Jægerndorf, donnant la chasse aux ennemis, tantôt du côté de Grætz, tantôt à Mæhrisch-Ostrau, tantôt vers Lichten. Les Autrichiens croyoient de leur côté que c'étoit une humiliation de laisser les Prussiens tranquillement les maîtres d'une partie de leur territoire; ils auroient voulu tout tenter pour les en déloger; mais ils prévoyoient qu'ils ne pourroient reprendre les villes de Troppau & de Jægerndorf, sans les ruiner & les brûler totalement. Ce moyen paroissant trop dur à l'impératrice-reine, les généraux Autrichiens imaginèrent qu'en coupant l'armée du prince héréditaire de Neisse (d'où ils supposoient

fauſſement qu'elle tiroit ſes vivres), ils obligeroient ce prince à évacuer toute la haute Siléſie. Dans l'intention d'exécuter ce projet, le général Ellerichshauſen, avec un renfort de 10,000 hommes qu'il avoit reçu de la Bohème, établit ſon quartier à Engelsberg, petite ville ſituée dans les gorges des montagnes, dont l'une aboutit à Branna, proche de Jægerndorf, l'autre débouche à Hof, & la troiſième, qui paſſe par Zuckmantel & Ziegenhals, aboutit à cette plaine qui s'étend de Weidenau à Patſchkau, Neiſse & Neuſtadt. Ce corps, environ de 15,000 hommes, placé avec cet avantage, donnoit différentes alarmes à nos quartiers; tantôt il fourrageoit près de Neiſse, mais toujours repouſſé; tantôt il inquiétoit les environs de Jægerndorf, d'où le général de Stutterheim, qui en avoit le commandement, le renvoya bien battu. Enfin las de ces échauffourrées, qui ne laiſſoient pas de fatiguer les troupes, le prince héréditaire de Brunſwick réſolut de les alarmer à ſon tour. Il raſſembla ſes quartiers & fondit avec trois corps ſéparés ſur les poſtes de Branna, de Lichten & de l'Engelsberg. Les impériaux prirent la fuite auſſi-tôt que les Pruſſiens ſe montrèrent; le prince leur prit 4 canons & 50 priſonniers; mais leur terreur fut ſi grande, qu'ils s'éloignèrent des cantonnemens pruſſiens, & que les troupes de

Troppau & de Jægerndorf purent jouir de quelque tranquillité. Alors Mr. d'Ellerichshausen tourna son attention entière vers Zuckmantel & Ziegenhals, d'où il faisoit journellement des incursions dans le plat pays. Les troupes Prussiennes de Neustadt & de Neisse s'opposoient à chaque moment aux déprédations que l'ennemi vouloit commettre; ce qui occasionna différentes escarmouches, où l'infanterie & la cavalerie Prussiennes se distinguèrent également; mais ce genre de petite guerre n'entre pas dans le plan des mémoires que nous nous sommes proposé d'écrire. Toutefois on résolut de réprimer la témérité de ces sortes d'entreprises; il falloit du repos aux troupes pendant l'hiver, & elles avoient assez de temps pour se battre durant la saison des opérations de campagne. Pour amener les choses à cette fin, & couper le mal par ses racines, on résolut de déloger les Autrichiens de leur poste de Zuckmantel, si la chose étoit faisable. Mr. de Wunsch, qui se trouvoit avec dix bataillons dans le comté de Glatz, où jusqu'alors il étoit resté désœuvré, crut qu'il pourroit s'en éloigner pour peu de temps sans trop hasarder par une courte absence. Il laissa le prince de Philippsthal avec deux foibles bataillons à Habelschwerdt; il arriva à Ziegenhals, dont il chassa les ennemis, & les poursuivit dans des gorges

que

que forment les montagnes jufqu'à Zuckmantel; mais ce pofte avoit été rendu infoutenable pour les Pruffiens, à caufe des hauteurs qui le dominent, & que les Autrichiens avoient non-feulement garnies de canons, mais encore retranchées par des ouvrages confidérables, dont il étoit impoffible de les expulfer; il l'étoit même de les tourner, parce qu'on ne pouvoit gravir contre ces montagnes trop hautes, trop roides & trop efcarpées. Mr. de Wunfch, convaincu phyfiquement qu'il ne pouvoit rien entreprendre de ce côté-là fur l'ennemi, & qu'un plus long féjour ne feroit qu'une perte de temps, s'achemina pour retourner à fon ancien pofte auprès de Glatz. En paffant Landeck, il entendit une canonnade affez vive du côté de Habelfchwerdt; il tourna auffi-tôt de ce côté; mais à peine eut-il fait quelque chemin, qu'il rencontra 250 foldats du régiment de Luck, qui s'étoient ouvert un paffage, & qui lui apprirent que le prince de Philippsthal avec le refte du régiment s'étoit laiffé furprendre par les Autrichiens. Bientôt Mr. de Wunfch entendit une autre canonnade; l'ennemi attaquoit une efpèce de palanque ou de redoute, dans laquelle le général Pruffien avoit laiffé 100 hommes pour la défendre. Les obufiers Autrichiens y mirent le feu, & le capitaine Capeller, qui fe fignala par fa belle réfiftance,

fut obligé de se rendre avant l'arrivée du secours; de sorte que Mr. de Wunsch se jeta avec tout son corps dans la forteresse de Glatz. Wurmser & les impériaux, qui n'avoient aucune connoissance de cette redoute, avoient eu dessein de marcher droit à Glatz & de surprendre la ville. Leur projet ne pouvoit aucunement s'exécuter par surprise; les ouvrages de cette forteresse sont tels, qu'ils ne peuvent être insultés, à moins que l'ennemi n'entreprenne un siège dans les formes. Mr. de Wurmser eut toutefois l'avantage de prendre quelques quartiers dans le comté, & il se flattoit bien que pour le déloger du domaine prussien, le Roi tireroit des troupes de la haute Silésie, afin de les employer contre lui, & que par-là le cordon de Troppau & de Jægerndorf, & l'armée du prince héréditaire se dégarnissant, Mr. d'Ellerichshausen auroit beau jeu, & trouveroit le moyen d'entreprendre avec succès contre les Prussiens, & de nettoyer les bords de l'Oppa qui donnoient tant de jalousie aux impériaux; mais les choses tournèrent autrement que les généraux ennemis ne l'imaginoient & ne le désiroient. Le Roi se mit à la tête de quelques bataillons de sa réserve qui avoient hiverné à Breslau, auxquels se joignirent les gardes du corps, les gendarmes, & le régiment d'Anhalt, avec lesquels il se

tendit à Reichenbach, & Mr. de Ramin envoya 4 bataillons au général d'Anhalt, qui en avoit 4 ſous ſes ordres. Tout ce corps occupa Friedland & les retranchemens qu'on y avoit faits. Pour chaſſer l'ennemi de Wallenbourg, le général Leſtwitz ſe porta ſur Scharfeneck, & le général d'Anhalt ſur Braunau. Les impériaux prirent la fuite de tous côtés ; à peine Mr. d'Anhalt put-il attraper une cinquantaine de pandours. Dans le même temps que ces corps avançoient, le Roi occupa Silberberg, pour être delà à portée de donner des ſecours où il ſeroit néceſſaire. Ce mouvement fit une telle impreſſion ſur les ennemis, qu'ils évacuèrent la ville de Habelſchwerdt, & ſe ſauvèrent en Bohème. On avoit pourvu à tout ; ſi l'on avoit laiſſé les impériaux tranquilles en Bohème ſur les frontières de la Saxe, toutes leurs troupes auroient reflué vers la Siléſie, & Mr. de Wurmſer auroit été renforcé conſidérablement ; afin donc que l'attention de l'ennemi fût diviſée & qu'il penſât plutôt à ſa ſûreté qu'à inquiéter la Siléſie, Mr. de Mœllendorf ramaſſa quelques troupes, partit de la Saxe, marcha à Brix, battit avec ſa cavalerie le parti qui lui étoit oppoſé, prit trois canons, 350 priſonniers, & le magaſin qui étoit dans la petite ville de Brix. La nuit il arriva qu'un bas-officier du régiment de Wunſch déſerta, & pour ſe ven-

ger de fon major, il mena tout de fuite les houfards Autrichiens dans le même village, dont il enleva ce major & cinq drapeaux; tant il eſt vrai qu'un officier ne peut jamais être affez fur fes gardes pour éviter d'être furpris; une aventure pareille étoit arrivée quelques mois auparavant en Siléfie au régiment de Thadden, cantonné dans le village de Dietersbach, près de Schmiedeberg. Les houfards firent une fauffe attaque fur un poſte du régiment, tandis qu'une autre troupe pénétrant par un jardin & une grange dans la maifon du commandeur, en enleva trois drapeaux, ayant été chaffés avant de pouvoir emporter les autres. Ces traits ne font pas honneur au fervice pruffien; mais dans le grand nombre d'officiers qui compofent cette armée, tous ne fauroient être également éclairés & vigilans.

Pendant que la guerre fe faifoit, fans égard à la faifon, le courier que le Roi avoit envoyé avec fon *ultimatum*, revint de Pétersbourg, & les deux cours étant convenues fur tous les articles qu'il contenoit, le prince Repnin l'envoya à Mr. de Breteuil à Vienne. Cet ambaffadeur manda que cette pièce avoit caufé beaucoup de fatisfaction à l'impératrice-reine, & que l'on fe propofoit d'affembler un congrès pour mettre la dernière main à la pacification générale. La poſtérité pourra-t-elle croire que dans de pareilles circonſtances, lors même que

la cour de Vienne paroiffoit férieufement dans l'intention de terminer la guerre, un général Wallis avec 8 ou 10,000 hommes fe foit préfenté tout-à-coup devant la ville de Neuftadt, où le régiment de Pruffe & le bataillon de Preufs étoient en garnifon ? l'ennemi ne pouvant emporter la ville, y jeta tant de grenades royales d'une vingtaine d'obufiers qu'il menoit avec lui, que le feu prit au bardeau dont la plupart des maifons font couvertes, & que 240 habitations furent confumées par les flammes; mais la garnifon tint bon; le général Stutterheim, averti du mouvement des ennemis, les prit à dos vers Branitz; les troupes cantonnées à Rofswalde vinrent fur un flanc des Autrichiens, des détachemens de Neifse fur l'autre. Wallis ne pouvant pas s'arrêter plus long-temps fans expofer tout fon corps, fe retira fur Zuckmantel, & fut pourfuivi & renvoyé jufques dans fon repaire. Cette expédition, méditée par l'empereur, avoit été prefcrite au général Wallis. Ce prince, fuppofant le Roi de Pruffe ardent & d'une vivacité étourdie, croyoit qu'en aigriffant fon efprit par la ruine d'une de fes villes, il le rendroit plus renitent & plus difficile pour la négociation qui devoit s'entamer; & que peut-être l'humeur qu'il en auroit, le porteroit à la rompre; mais cette expédition des Autrichiens ne tourna pas à leur avantage.

Peu après, le prince Repnin reçut une dépêche de Mr. de Breteuil, qui lui marquoit combien l'impératrice-reine désiroit impatiemment une suspension d'armes ; le 4 mars, le Roi reçut ces nouvelles à Silberberg, & donna ordre à ses généraux de prendre des mesures avec ceux des ennemis, pour régler avec eux la trève qu'on avoit proposée. Le 7, fut le terme marqué pour celle de la Bohème ; le 8, pour celle de la haute Silésie & de la Moravie ; le 10, pour celle de la Saxe & de la Bohème. Ce terme arrivé, on mit les troupes dans des quartiers plus étendus, afin de leur procurer plus d'aisance, & d'éviter sur-tout les maladies contagieuses qui commençoient à régner sur les frontières. Le Roi se rendit le 6 à Breslau, pour conférer avec le prince Repnin ; la ville de Teschen fut agréée d'un commun accord pour le lieu des conférences, & le Roi nomma Mr. de Riedesel son ministre plénipotentiaire à ce congrès. Arriva alors à Breslau Mr. de Terring-Seefeld en qualité de ministre de l'électeur Palatin ; lui, le prince Repnin, Mr. de Riedesel, Mr. de Zinzendorf, ministre de Saxe, & Mr. de Hofenfels, envoyé de Deux-Ponts, toute cette masse de négociateurs partit pour Teschen, où ils furent joints par Mr. de Breteuil, ambassadeur & plénipotentiaire du roi de France, & par Mr. de Cobenzl, chargé d'un même emploi

par l'impératrice-reine. L'impératrice vouloit ſincérement la paix ; mais quelqu'empreſſement qu'elle eût de la voir bientôt rétablie, elle n'avoit pu parvenir à inſpirer les mêmes ſentimens à l'empereur ſon fils. Ce prince, comme nous l'avons dit précédemment, croyoit ſon honneur léſé, s'il ne ſoutenoit point avec fermeté une démarche que ſon ardeur lui avoit fait entreprendre. Dès que les miniſtres ouvrirent leurs conférences à Teſchen, le comte de Cobenzl acquieſça purement & ſimplement au plan de pacification propoſé par la France ; il ne fit aucune difficulté, & parut auſſi content qu'on pouvoit le déſirer ; on crut que cet ouvrage ſeroit promptement terminé, lorſque le prince Repnin reçut un courier de la part de Mr. d'Aſſebourg, miniſtre de l'impératrice de Ruſſie à Ratisbonne, lequel lui mandoit que l'électeur Palatin lui avoit déclaré qu'il ne pouvoit, ni ne vouloit donner aucune ſatisfaction à l'électeur de Saxe, & qu'il aimoit mieux s'en tenir à ſon traité précédent fait avec la cour de Vienne, que de ſoumettre ſes intérêts aux déciſions du congrès de Teſchen. Mr. de Breteuil & le prince Repnin le prirent tous deux ſur le haut ton, & s'armant de toute la dignité convenable à des plénipotentiaires d'auſſi grandes puiſſances, ils déclarèrent que toutes les parties contractantes ayant déjà adopté le plan de pacification qui leur

avoit été propofé, ils confidéreroient déformais comme ennemi celui des fouverains qui voudroit contrevenir à fon premier engagement. Alors le comte de Cobenzl & le Palatin plièrent, & des couriers furent expédiés, qui partirent en hâte pour Vienne. Cela n'empêcha pas qu'on ne vît renaitre d'autres difficultés, qui barroient à chaque pas le chemin aux médiateurs. Un jour c'étoient les Saxons, dont on ne pouvoit fatisfaire les prétentions; un autre, c'étoit le miniftre de Deux-Ponts, qui pour faire briller fon zèle, demandoit pour fon prince une augmentation d'appanage énorme, & foutenoit fon fyftême favori, en prouvant que la Bavière étoit un duché indivifible; il fallut que le Roi s'en mêlât pour que les chofes n'allaffent pas trop loin. Avec le fecours des médiateurs, il parvint, quoiqu'avec peine, à calmer la chaleur déplacée de ces deux miniftres; l'on démontra au Saxon, que fans la France, la Ruffie & la Pruffe, qui l'affiftoient, fon électeur n'auroit pas retiré une obole de la cour de Vienne, quelque juftes que fuffent fes prétentions; qu'ainfi il agiroit raifonnablement, en fe contentant de la fomme qu'avec bien de la peine on lui faifoit obtenir. On s'expliqua de même à peu près avec celui de Deux-Ponts, en lui rappellant qu'ayant perdu les trois quarts de la Bavière, fon prince devoit fe trouver heureux qu'on lui en reftituât les

deux tiers. A peine avoit-on tranquillisé ces deux ministres, que l'électeur Palatin se remit sur les rangs, pour produire de nouvelles chicanes. La France en fut fâchée, & le ministre de Louis XVI à Munich y parla sur le ton que prenoit Louis XIV au milieu de ses triomphes. Néanmoins ces altercations continuèrent à Teschen, & furent poussées au point, que les plénipotentiaires mêmes commençoient à se défier du succès de leur négociation. Déjà six semaines s'étoient écoulées infructueusement ; on étoit au 20 d'avril, lorsqu'il arriva de Constantinople à Vienne un courier avec la nouvelle de la paix, conclue entre la puissance Ottomane & la Russie. Il ne falloit pas moins qu'un événement aussi important pour fléchir l'ame inquiète du jeune empereur. Tant que les apparences de guerre entre la Russie & la Porte avoient annoncé une rupture prochaine entre ces puissances, Joseph n'avoit considéré la déclaration de la cour de Pétersbourg en faveur de la Prusse & de l'Empire, que comme un simple discours, parce que la Russie se trouvant assez occupée en Crimée à soutenir le Chan, son protégé, contre la puissance Ottomane, qui vouloit le détrôner, elle n'auroit ni la force, ni les moyens de soutenir efficacement la Prusse ; mais le rétablissement de la paix détruisoit toutes les espérances dont l'empereur s'étoit flatté ;

il ne pouvoit pas se déguiser que la Russie ayant maintenant les bras libres, étoit maîtresse d'employer ses forces comme bon lui sembleroit; que par conséquent elle pouvoit faire marcher un si puissant corps de troupes au secours du Roi, que la Prusse gagneroit par-là une trop grande supériorité d'hommes, contre laquelle il seroit impossible aux troupes impériales de soutenir une campagne avec dignité, & à plus forte raison si la guerre venoit à traîner en longueur. La paix des Russes doit donc proprement servir d'époque pour dater l'ouverture du congrès assemblé à Teschen. Dès ce moment les machines de l'empereur s'arrêtèrent, l'électeur Palatin & son plénipotentiaire se tinrent dans un silence respectueux; le comte de Cobenzl devint plus liant, & abandonnant ses propositions vagues, il s'expliqua rondement & nettement sur les matières qu'il traitoit avec les médiateurs. Toutes ces circonstances favorables avancèrent si promptement cet ouvrage, qu'en moins de quinze jours tout le monde étant d'accord, la paix fut conclue & signée le 13 mai, jour de la naissance de l'impératrice-reine.

Nous nous contenterons d'en rapporter les articles principaux, savoir: Que l'empereur rendroit toute la Bavière & le haut Palatinat à l'électeur Palatin, à l'exception du cercle de Burghausen; que la succession de ces états

seroit assurée au prince de Deux-Ponts, ainsi qu'à toutes les branches collatérales qui avoient les mêmes droits ; que l'électeur de Saxe obtiendroit pour dédommagement la somme de 6 millions de florins, payable en termes annuels de 500,000 florins ; que l'empereur renonceroit en faveur de la Saxe au fief de Schœnbourg, enclavé dans cet électorat ; qu'à l'égard de la succession des margraviats de Bareuth & d'Anspach, qui devoient retomber à la Prusse, l'empereur reconnoissoit la légitimité de ces droits, & promettoit de ne plus s'opposer à cette réunion ; que de son côté le Roi de Prusse renonçoit à ses prétentions sur Juliers & Bergue en faveur de la branche de Sulzbach, moyennant le renouvellement de la garantie que la France lui avoit donnée de la Silésie par le traité de 1741 ; que le duc de Mecklenbourg obtiendroit le droit *de non appellando*, pour l'indemniser de ses prétentions ; & enfin que le présent traité seroit garanti par la Russie, par la France & par tout le corps germanique. A peine le traité fut-il signé, que les Prussiens, par bon procédé, évacuèrent tout de suite ce qu'ils occupoient de possessions autrichiennes.

Telle fut la fin de ces troubles de l'Allemagne ; tout le monde s'attendoit à une suite de quelques campagnes avant de les voir terminer ; mais ce ne fut qu'un mêlange bizarre de négocia-

tions & d'entreprises militaires, qu'il ne faut attribuer qu'aux deux factions qui divisoient la cour impériale, dont l'une gagnoit le dessus pour quelque temps, & bientôt étoit réprimée par l'autre. Les officiers étoient dans des incertitudes perpétuelles, & personne ne savoit si l'on étoit en paix ou en guerre; situation désagréable, qui continua jusqu'au jour que la paix fut signée à Teschen. Il parut que les troupes Prussiennes avoient de l'avantage sur leurs ennemis toutes les fois qu'elles pouvoient combattre en règle, & que les impériaux l'emportoient pour les ruses, les surprises & les stratagèmes, qui sont proprement du ressort de la petite guerre.

Fait à Potsdam ce 20 juin 1779.

FRÉDERIC.



TABLE DES MATIÈRES.

